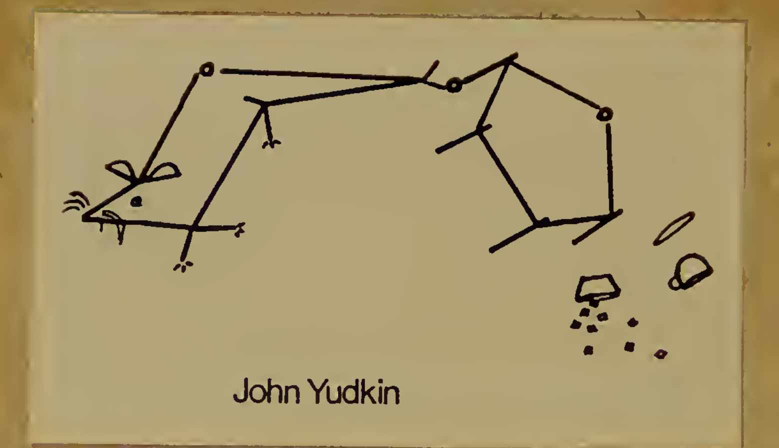



John Yudkin

N° – 35482

[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]

[illegible]

RECHERCHES DIÉTÉTIQUES DU MÉDECIN PATRIOTE

Sur la Santé et sur les Maladies observées dans les Séminaires, dans les Pensionnats, et chez les Ouvrières en Dentelle.

SUIVIES

DE RÉFLEXIONS SUR LE TRAITEMENT DE LA PETITE VÉROLE,

ET D'UN MÉMOIRE SUR LE RÉGIME DES CONVALESCENS ET DES VALÉTUDINAIRES.

PAR M. C. D. BALME, D. M. M., Corresp. de la Soc. Roy. de Méd., Médecin au Puy, Département de la Haute-Loire.



AU PUY,

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1791.



2.l 10.s fr.

Omninò quidem cum rectâ ratione, id est, secundùm scientiam; sed talem scientiam, tales, inquam, rationes, quæ propriè respondeant fini quam efficere ars contendit, et mediis quæ in ejus artis potestate sunt, et esse possunt.

STHAL, ad Satyr. Harv. cap. 2.

Prix, 1 liv. 10 s. broché.



A MM.

LES ADMINISTRATEURS DU DISTRICT DU PUY,

DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-LOIRE.

Messieurs,

Vous avez reçu avec bonté l'hommage que je vous ai fait des Recherches diététiques du Médecin patriote ; *mais je ne peux me dissimuler que je dois à votre indulgence l'accueil distingué d'un ouvrage que j'ai trop présumé digne de vous être présenté. Quoiqu'il ait obtenu les suffrages de la* Société royale de Médecine, *je le crois*

encore bien inférieur à ce que j'aurois désiré pour preuve de patriotisme *que vous êtes en droit d'exiger de ceux qui par leur profession sont dévoués à l'utilité publique.*

Je suis témoin du zèle qui anime tous les Corps administratifs : *votre vigilance*, MESSIEURS, *et vos travaux sont particulièrement connus et applaudis ; tous* les vrais patriotes *s'empressent et s'excitent mutuellement à remplir les devoirs auxquels* la Loi *les a soumis ; mais mon âge, mes infirmités, et l'exercice de mon état ne me permettent d'autre acte public de* patriotisme *que du genre de celui que je vous présente. S'il n'a point le degré de perfection nécessaire, ce n'est pas*

par le défaut de mon application, mais par celui des talens, auquel la bonne volonté ne sauroit suppléer.

C'est vous, MESSIEURS, *qui serez chargés de veiller à l'observation des* Décrets *qui vont être rendus par l'*Assemblée Nationale *sur l'*éducation publique. *Vous jugerez, dans votre sagesse, les moyens que j'ai proposés pour prévenir des abus que l'observation et l'expérience m'ont fait connoître dans* les maisons d'éducation. *Il n'étoit besoin sans doute d'exciter votre sollicitude en faveur* des ouvrières en dentelle; *mais vous évaluerez ce que j'ai pu remarquer sur les maladies qui les affligent, et qui diminuent leurs moyens de subsistance.* La petite vérole, *qui vient de faire*

tant de ravages sous vos yeux, et dont je crois la plus grande partie occasionnée par des erreurs et par des préjugés, forme un quatrième sujet de cet ouvrage, et que j'ai cru n'être pas le moins intéressant. J'ai vu encore l'erreur et le préjugé présider au régime des convalescens et des valétudinaires; pour les détruire il suffit de les faire connoître. C'est l'objet d'un Mémoire *ajouté pour cinquième et dernier article : c'est à vous,* MESSIEURS, *à fixer le degré de confiance que méritent mes travaux pour l'utilité publique.*

Je suis avec respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
BALME, Méd.

Au Puy, le
1 Nov. 1791.



INTRODUCTION.

La *Société royale de Médecine* a regardé comme un des points essentiels de ses travaux *les maladies des artisans*. Elle invite dans tous ses programmes les médecins qui veulent contribuer au bien public, à lui faire part de leurs observations sur cet objet vraiment intéressant.

J'ai présenté à cette illustre compagnie quelques sujets de recherches et d'observations, qu'elle a honorés de son suffrage dans sa *séance publique le 26 Août* 1788. Si je ne me suis pas borné strictement aux maladies des artisans, c'est que je n'ai pu enchérir sur les travaux de *Ramazini*, et des autres qui ont suivi les traces de cet illustre médecin.

J'ai cru cependant avoir satisfait aux vues de la *Société royale* dans les sujets que je traite dans cet ouvrage. C'est sur-tout de la santé et des maladies de la jeunesse dans les *maisons d'étude* ou *d'éducation* où elle se trouve fixée d'après nos usages, soit dans *les séminaires*, soit dans *les pensionnats*, que je me suis occupé d'après l'observation propre et particulière que j'ai pu retirer après bien des années de soins et de réflexions.

J'ai ajouté à ces objets un autre sujet non moins intéressant et moins connu peut-être ; ce sont encore des *recherches sur la santé et sur les maladies des ouvrières en dentelle*, dont la plus grande partie vit comme en communauté. On doit présumer que ce genre de travail peut être cause de plusieurs affections particulières dont il est utile de connoître le

caractère ou le genre. On peut compter d'ailleurs sur la validité des observations ; l'occasion en étant facile et très-fréquente, puisque c'est la principale manufacture du pays que j'habite.

Mais, pour ce dernier sujet comme pour ceux qui le précèdent, on ne doit pas s'attendre que les moyens curatifs employés fournissent beaucoup à la curiosité, ou qu'ils indiquent de nouvelles vües, de nouveaux projets dont la rareté ou l'extraordinaire feroient tout le mérite. Je me suis principalement occupé des procédés diététiques, parce que je les ai cru les plus essentiels et les plus utiles ; on en jugera par le détail dans lequel j'entrerai.

L'impossibilité à chaque famille de donner l'éducation suffisante, et d'apprendre les sciences nécessaires aux différens

états de la vie civile, a nécessité l'établissement des *séminaires* et des *pensionnats*, où la jeunesse fixée, et à l'abri des grandes distractions, poursuit un cours d'étude plus ou moins long, plus ou moins pénible, et plus ou moins soigné. La diversité et le besoin de ces *maisons d'éducation* sont connus : elles ont toujours réclamé et mérité la protection du gouvernement. *La nouvelle Administration*, si attentive au bien de la société, en connoît trop l'utilité pour ne pas veiller avec la plus grande attention sur tout ce qui pourra leur être nécessaire et avantageux ; et quels que soient les changemens, soit quant au mode, soit quant aux formes, qui seront déterminés par nos Législateurs, *MM. les Administrateurs des départemens et des districts* trouveront toujours dans ces établissemens des

motifs comme des moyens d'exciter leur zèle et leur vigilance.

Nous n'envisagerons rien de ce qui peut tenir à l'objet moral de ces *institutions* : nous nous bornons uniquement aux objets ou effets physiques ; et c'est encore avec la précaution de prévenir que nous n'entendons blâmer aucun régime en particulier comme en général ; mais l'état de médecin nous donne droit de montrer ce qu'il peut y avoir de défectueux dans certaines parties, et de nuisible dans d'autres. J'ai soumis d'ailleurs mon travail à *un tribunal* qui a jugé mes conseils et mes prétentions, d'après le mal que je démontre, et le bien que je crois en devoir résulter.

L'objet principal de nos recherches porte sur deux points principaux ; ce sont le régime ou le gouvernement de la maison

par rapport aux différens exercices qu'on y pratique, et le local ou la distribution des appartemens, en tant qu'ils ont rapport à la santé, ou aux maladies. On peut déjà voir combien ces deux points considérés dans ce qu'ils peuvent avoir d'avantageux ou de nuisible, ont dû fournir à l'observation du médecin.

Mais je préviens que dans les sujets de réforme que je proposerai, je ne répéterai point ce qui a été dit par d'autres, je ne parlerai point de la nécessité de l'exposition avantageuse d'une maison destinée à servir de retraite ou d'habitation à un grand nombre d'individus : nos ouvrages modernes sont pleins de préceptes et de vues utiles que je me dispenserai de répéter ici. Je n'ai d'ailleurs aucun nouveau plan de construction à proposer; je ne veux point renouveler ce

qu'on a dit par-tout, ce que tout le monde sait, comme sur l'air et ses altérations, sur les alimens et leur choix, sur les vêtemens, sur le feu, sur les poêles, sur les différens exercices, etc. etc.

Mes vues se bornent uniquement à découvrir et à montrer des causes qui sont évidemment préjudiciables à la santé, dans les objets souvent qui semblent être les moins propres à leur développement ; à indiquer des moyens faciles d'y obvier sans rien changer à l'ordre général, comme au régime des différentes *institutions*. Je sais, par exemple, que dans telle maison il doit y avoir une telle distribution du local ; c'est à cette distribution que je m'arrêterai, pour bien constater ce qu'elle peut avoir de défectueux, ou de préjudiciable à la santé, et j'indiquerai les moyens que je crois les plus

propres à corriger ou à diminuer au moins les inconvéniens qui en résultent.

Les études sont de plusieurs sortes : nous examinerons si les endroits destinés à ces divers genres d'occupations n'ont rien de préjudiciable à leur salubrité, et s'ils deviennent cause de quelque affection particulière ; quels sont par conséquent les moyens d'y remédier.

On ne sauroit assez louer l'usage établi des promenades ; mais nous y remarquerons quelques abus, qui sont souvent suivis de grands accidens ; et nous indiquerons quelques précautions faciles, pour prévenir le mal qui peut résulter, et qui résulte souvent du plus grand bien.

D'après ce qui vient d'être dit, et d'après ce qu'on verra dans la suite de cet ouvrage, on sera peut-être moins surpris de l'im-

portance que j'ai mise dans les objets qui ont déterminé mes observations. Elles peuvent avoir leur place après les travaux de *Ramazini*, de *Tissot*, et des autres amis de l'humanité ; elles acquerront encore plus de prix, si elles excitent quelqu'un plus instruit et plus clairvoyant à la recherche d'un plus grand bien.

Pour mettre un ordre convenable dans nos observations, nous considèrerons chacune des *Institutions* en particulier. Nous commencerons par les *Séminaires* : dans un second article nous considèrerons les *Pensionnats* : dans le troisième ce sera des *Maisons d'assemblée*, où se trouvent en plus grande quantité *les Ouvrières en dentelle*, que nous nous occuperons, pour découvrir et connoître leurs maladies particulières, effets de leur travail ou de leur régime, et pour trouver

des moyens, s'il en est, de les prévenir.

Je n'avois aucun projet dans cet ouvrage de m'occuper de la *petite Vérole*; mais les ravages occasionnés par cette maladie, devenue épidémique et contagieuse dans le cours *de cette année* 1791, ont fourni le sujet à quelques réflexions générales.

Dans le régime adopté pour les convalescens et pour les valétudinaires, j'ai trouvé des abus qui n'ont d'appui que le préjugé et l'erreur, fléaux si redoutables dans l'art de guérir : j'ai cherché à les combattre dans un mémoire qui fera le cinquième et dernier article de cet ouvrage.

Ces deux derniers objets ajoutés très-postérieurement, réclament le suffrage des gens éclairés, puisque le bien public en est le motif, ainsi que des autres qui précèdent.



RECHERCHES DIÉTÉTIQUES DU MÉDECIN PATRIOTE.

ARTICLE PREMIER.

Des Séminaires.

§. 1. L'ORDRE établi dans un séminaire exige le plus ordinairement que chaque particulier soit seul dans une chambre. Il y a des salles particulières pour les différens exercices, soit pour les classes, soit pour les récréations, soit pour le chant, soit pour les repas; mais attendu que le séjour que l'on fait dans chacune des salles est de peu

de durée, nous ne nous y arrêterons qu'autant que nous trouverons matière à quelques réflexions.

§. 2. Le nombre des étudians est d'ordinaire assez considérable dans un séminaire ; quelque grand et spacieux que soit un bâtiment, la nécessité d'un logement particulier pour un seul individu a forcé généralement à donner peu d'espace à chacune des chambres. D'ailleurs la quantité de meubles nécessaires à un séminariste ne détermine pas à rendre ces demeures plus spacieuses. Il semble en effet au premier coup d'œil que l'espace nécessaire pour contenir un lit, une table, une chaise et une malle, doit suffire pour le jeune homme qui doit employer beaucoup de temps dans la journée à divers exercices.

§. 3. Mais le temps que le séminariste passe dans sa chambre est fort considérable : il y passe la nuit et le temps de son étude, qui se fait le plus souvent à la lueur d'une lampe ou d'une chandelle, et c'est ce temps précisément qui détermine plusieurs affections que la petitesse du local aide beaucoup à lui procurer.

§. 4. Il y a des chambres qui ont

l'agréable privilège d'avoir une cheminée, ce qui est véritablement utile par plus d'une raison. On ne sauroit croire la différence que j'ai remarquée avec les chambres qui n'ont pas le même avantage. Mais soit la difficulté ou l'impossibilité qu'il y ait autant de cheminées que de chambres, soit que chaque séminariste ne puisse fournir à cette suite de dépense, ce qui paroîtroit en prouver l'inutilité, il n'en résulte pas moins une vérité ; c'est que les chambres où il n'y a point de cheminée, sont très-mal saines, et aident beaucoup à occasionner des maladies, ou au développement de plusieurs affections.

§. 5. Tous les individus placés dans un séminaire, n'ont pas reçu ou profité d'une première éducation aisée ou soignée. Le régime de la maison ne comporte pas une multiplicité de domestiques pour obvier à la mal-propreté : aussi, malgré les soins et les recommandations des directeurs, on voit beaucoup de ces jeunes gens tenir leur chambre dans une mal-propreté excessive. L'infection m'a souvent arrêté à la porte ; qu'on ajoute cette cause à l'étroitesse du local, et celles

qui peuvent résulter de l'effet de la saison et de la vétusté des meubles ; un bois de lit qui a servi depuis bien des années, et qui servira jusqu'à parfaite carie, imprégné conséquemment des œufs des insectes que l'été fait éclore, et dont les piqûres ne sont souvent que la moindre incommodité; des rideaux en laine, qui s'imbibent si facilement du mauvais air; la table, la chaise, en un mot tout l'assortiment de la chambre d'un séminariste, indiquent par sa vétusté et par sa mal-propreté, combien l'air peut et doit en être infecté. Il est encore essentiel d'ajouter la disposition actuelle du sujet qui transpire plus ou moins, soit le jour, soit la nuit, et on ne sera pas surpris que dans certaines occasions, celui qui entre pour voir le séminariste malade, ne soit affecté comme par une vraie moffette.

§. 6. Je ne doute pas que, si le salutaire usage de pourvoir le séminariste malade d'un logement séparé ou hors de la maison, n'étoit pas observé aussitôt que la fièvre est déclarée, il est très-peu de maladies, même légères dans leur principe et dans leur cause, qui ne devinssent très-graves

dans peu de jours, et qui ne présentassent le plus souvent le type ou le caractère des fièvres malignes les plus graves, qui très-certainement ne tarderoient pas à devenir contagieuses.

§. 7. Il y a assez long-temps qu'on a crié contre l'abus des petits appartemens. Les physiciens modernes, les médecins sur-tout, ont démontré après toute sorte d'expériences, combien le libre exercice de l'air étoit nécessaire à sa salubrité, combien la chaleur diminuoit son ressort et son élasticité; combien la transpiration le chargeoit de particules nuisibles: on n'a point oublié l'effet d'une chandelle, d'une lampe allumée qui le rendoit préjudiciable à la santé, ou moins propre à la respiration; tout cela a été dit et prouvé. Mais dans la maison même où l'on apprend toutes ces vérités, souvent dans le moment que le jeune homme s'applique toutes ces connoissances physiques, il est fermé dans sa petite chambre le plus souvent mal-propre; le temps ou la saison, comme l'usage de la maison, ne lui permettant pas d'établir par l'ouverture de la porte ou de la fenêtre, un courant d'air nécessaire à son re-

nouvellement, il reste fixé devant une table pour son étude. Son application volontaire ou forcée ne lui fait point apercevoir la gêne ou la fréquence de sa respiration, ainsi que l'altération ou l'infection de son atmosphère; sa tête est échauffée par l'abord des humeurs vers cet organe, déterminées par la chaleur, ou par le défaut de ressort de la partie supérieure de l'air, et par la froideur ou l'inertie des extrémités : tout se passe à son insu; il reste dans cet état violent ou nuisible, jusqu'à ce que le froid, l'ennui, ou la cloche, l'obligent de passer dans une atmosphère nouvelle, dont le degré d'intempérie fixera d'une manière solide, ou plus particulière les humeurs accumulées dans un organe, pour établir, suivant la disposition du sujet, une affection ou une maladie dont on cherchera inutilement le principe autre part.

§. 8. Les affections ou les maladies suite d'un pareil inconvénient sont aisées à déterminer. La constitution particulière du sujet aide beaucoup à ces connoissances : une poitrine foible et délicate sera affectée d'un *rhume* plus ou moins violent, plus ou

moins opiniâtre ; on demandera des secours après l'avoir long-temps négligé ; parce que ce n'est qu'un *rhume* ; les remèdes auront peu d'effet parce que la cause se renouvelle deux ou trois fois par jour ; et si la poitrine étoit antérieurement affectée, c'est plus encore ; il en résulte *une fluxion de poitrine* dans un sujet vigoureux, *une suppuration* dans une poitrine tuberculeuse ; effets qui, sans cette cause toujours agissante, ou souvent répétée, auroient peut-être passé bien des années sans se développer, si toutefois encore elles avoient eu lieu, ce qu'il n'est pas facile d'établir positivement.

§. 9. Je peux citer une observation en ce genre qui m'est propre. Dans un temps d'étude un peu forcée à *Montpellier*, je m'étois réduit à un petit cabinet fort silencieux, et où je me plaisois beaucoup. J'étois souvent obligé de m'interrompre pour respirer à mon aise. J'imaginois que ma position ou mon application en étoient la cause. *Une toux* survint ; elle étoit peu fatigante, mais elle dura assez long-temps pour m'inquiéter, d'autant que, quoique expectorant facilement, j'ap-

perçus mes crachats noirâtres et avec peu de consistance. La peur me saisit ; j'étudiai quelques ouvrages relatifs, et de suite je me déclarai *pulmonique.* Je porte mes alarmes chez un ami éclairé dont la sécurité n'aida pas à ma confiance. Cependant je suivis son avis de me récréer pendant quelques jours, d'abandonner absolument mon cabinet, et d'étudier désormais dans ma chambre qui étoit fort vaste ; peu de jours après, ma maladie, jugée si grave, et ma frayeur furent dissipées. Cette observation peut servir d'exemple et d'avis à ces personnes malades ou valétudinaires qui ont la fureur ou la manie de lire et d'étudier des livres de médecine, qui peuvent avoir rapport à leur affection ou à celles des personnes qui les intéressent. Qu'elles jugent d'après ma fausse application, étant déjà à ma troisième année d'une étude assez suivie.

§. 10. Les sujets qui seront vigoureux, pléthoriques, et dont les humeurs seront plus ou moins déterminées vers la tête, contracteront des *vertiges*, des *migraines* considérables, des *hémorragies du nez*, dont l'utilité ne

ne sera que passagère, et dont l'apparition indiquera une congestion déjà formée dans le cerveau. Si le sujet est déjà accoutumé à cette évacuation périodique, il en éprouvera le renouvellement anticipé, ou une fréquence, ou bien une abondance à devoir inquiéter.

§. 11. Enfin il n'est pas douteux que l'estomac ne se ressente de l'action forcée ou dérangée de certains organes, et qu'il ne soit affecté par l'abord d'une salive altérée par des miasmes nuisibles; il s'ensuivra donc nécessairement des *indigestions*, des *dégoûts*, des *pesanteurs*, des *constipations*, dont on cherchera inutilement la cause dans la quantité, ou dans la qualité des alimens : on purgera, ou évacuera, on fortifiera l'estomac par toute sorte de remèdes jugés les plus appropriés; on sera surpris de leur peu d'effet comme de la récidive; on accusera un mauvais tempérament, une disposition fébrile, ou quelque altération particulière des humeurs; on cherchera toujours inutilement des causes très-étrangères, tandis qu'on négligera ou qu'on ignorera la seule cause vraie et essen-

tielle, celle que nous avons assignée, et qui se renouvelle chaque jour.

§. 12. Après avoir fait connoître ce genre d'inconvénient propre et inhérent à un séminaire, et qui me paroît de la plus grande conséquence, on doit exiger que j'indique les moyens de prévenir, s'il est possible, les maux qui en sont la suite. Sans doute que s'il étoit permis d'altérer l'ordre ou le régime d'un séminaire, on seroit porté naturellement à demander qu'à la place de ces petites chambres, si incommodes et si dangereuses, ainsi que nous l'avons remarqué, on devroit substituer de grandes salles bien spacieuses, bien aérées, pour le coucher, pour l'étude, comme pour les classes; pour le manger, pour les récréations; de même qu'on en a adopté l'usage dans les pensionnats, ou par nécessité, ou par telle autre raison. Ce moyen pourroit être pratiqué avec d'autant plus de facilité, que l'espace perdu pour toutes ces séparations ou murs mitoyens, pour ces couroirs ou dortoirs plus ou moins spacieux, qui ne servent que pour se rendre dans les chambres, donneroit le moyen peut-être plus que

suffisant pour former les salles dont je parle : l'étude peut-être se feroit mieux ; la propreté seroit plus rigoureusement observée, en obligeant à un temps marqué chaque séminariste à faire son lit. On en nommeroit à l'alternative pour entretenir journellement la propreté dans les salles, de la même façon qu'on les nomme pour servir à table, etc. etc. Mais attendu qu'il n'est peut-être pas possible de rien changer à cette partie de la constitution d'un séminaire, nous allons nous occuper de quelques moyens qui peuvent diminuer les effets dont il est actuellement question, si toutefois on ne peut les prévenir entiérement.

§. 13. Il est un usage mauvais, et qui, je crois, ne tient point assez essentiellement à l'ordre, qu'on ne puisse bien le changer ; c'est que les portes des chambres sont toujours fermées, que le séminariste soit absent ou non. Je suis très-persuadé qu'on peut obvier à ce mal réel, sans préjudicier à la sûreté des meubles ou des différens effets. On feroit construire les portes de chaque chambre, de façon que la moitié supérieure fût couverte d'un

grillage en fil de fer, dont le panneau répondant s'ouvriroit et se fermeroit à volonté. Le particulier seroit obligé en tout temps, excepté la nuit pendant la saison rigoureuse, à laisser cette partie de la porte toujours ouverte, et principalement lorsqu'il seroit absent. La chambre dès-lors seroit toujours exposée à l'air libre du dortoir, bien plus avantageux par sa fraîcheur, que celui qu'on pourroit se procurer par l'ouverture des fenêtres, susceptible de plusieurs inconvéniens en donnant une entrée directe au soleil, à la chaleur, à la pluie, etc. Cette ouverture continuelle de la porte faciliteroit les moyens de connoître les soins du particulier pour la propreté de sa chambre et de ses meubles; elle pourroit même exciter une émulation en ce genre, très-utile et très-nécessaire. Dans le temps de l'étude ou des chaleurs, le particulier pourroit établir à volonté un courant d'air suffisant pour ne pas être obligé de humer les vapeurs nuisibles de son atmosphère. Son attention ne seroit jamais troublée ni inquiétée, parce qu'il n'éprouveroit ni chaleur incommode, ni vertige, ni oppression, par

le renouvellement continuel de l'air qui rafraîchiroit la tête et le poumon... Je ne fais qu'indiquer quelques principaux avantages ; les personnes intéressées en trouveroient bien d'autres, qui exercent journellement l'attention et la vigilance des directeurs.

§. 14. L'intérieur de la chambre mérite encore une autre considération. On présume bien que je voudrois porter la réforme sur le principal meuble, celui que nous avons considéré comme le plus imprégné d'émanations dangereuses et nuisibles, le plus capable de les conserver, de faciliter le développement des insectes incommodes et puans. En effet, le lit de ces chambres est on ne peut pas plus mal-sain ; il faudroit sans contredit en changer le mode ou la construction ; et je ne vois en rien le nécessaire, l'utile ou le commode d'un bois de lit, et de rideaux en laine.

§. 15. Je proposerois une alcove en brique dans chaque chambre, d'une largeur à contenir précisément le lit, d'une hauteur convenable, pour que l'intérieur reçût un peu moins l'impression de l'air extérieur au temps des grands froids : on suspendroit

sur le devant un rideau en toile, dont la propreté seroit facile et aux frais du possesseur. Ce ne seroit pas, ce me semble, occasionner une grande dépense en demandant un simple cadre en fer porté sur quatre piliers, qui, au moyen de trois petites planches transversales faciles à renouveler, supporteroit une paillasse et le nécessaire du lit. La propreté seroit facile, la dépense annuelle moindre, parce que le dégât seroit presque nul, sur-tout en obligeant chaque séminariste de payer à son entrée pour le blanchissage de l'alcove, objet bien peu coûteux. Je ne parlerai pas davantage sur cet objet : le bien comme la vérité se font aisément sentir.

§. 16. L'étude du chant ou plain-chant mérite notre attention, d'autant qu'elle devient la cause de plusieurs affections graves de la poitrine ; qui par leurs suites deviennent très-dangereuses. Il est d'usage comme de nécessité que le plain-chant entre dans l'éducation d'un séminariste. C'est une étude commune à presque tous. Elle a son temps et son heure marquée dans la journée, et elle a sagement lieu avant le dîner. On la pra-

tique dans les salles de récréation ou dans quelques dortoirs, parce qu'il faut plusieurs écoles, qu'il en est de plus ou moins avancées, et que le nombre des écoliers est grand. J'ai remarqué deux inconvéniens assez considérables, suite ou effet de cet exercice. On jugera des moyens proposés pour y obvier.

§. 17. L'étude du chant suit ordinairement la classe du matin. Dans l'hiver et pendant toute la saison froide, le particulier ayant le poumon déjà échauffé par l'air de l'atmosphère de la classe, exerce cet organe à des mouvemens violens dans des endroits où la rigueur de la saison se fait sentir dans toute sa violence. L'air froid ou glacé entre par torrent dans le poumon lors des grandes inspirations : tout le reste du corps est dans l'inaction, les intervalles de repos ou d'intermission favorisent encore l'impression de l'air froid sur l'habitude du corps ; d'où résultent *des enrouemens*, *des rhumes* plus ou moins violens, et plus ou moins dangereux dans certains sujets dont le poumon en mauvais état n'attend peut-être que cette occasion pour contracter un *état*

inflammatoire, qui mène quelquefois, et trop souvent, à *une suppuration* lente et sans ressource.

§. 18. Il me semble qu'on préviendroit les suites de cet inconvénient en faisant l'école du chant dans les salles destinées aux classes, dont l'atmosphère est d'une température plus douce par le nombre des étudians qui y ont séjourné pendant quelques heures; ou bien ce seroit dans d'autres appartemens déjà échauffés par des poëles ou à l'abri des variations de l'air et de sa grande froidure; et pourquoi ne pas l'établir aussi dans les chambres des séminaristes, où l'on tient du feu allumé? Dès-lors l'air déjà échauffé ne produiroit point sur le poumon des effets aussi vifs et aussi susceptibles de danger: le reste du corps ne ressentiroit pas dans son inaction les impressions de l'humidité ou du froid, et ne faciliteroit pas autant le refoulement des humeurs vers la poitrine. Je demanderai encore que, dans la saison glacée sur-tout il y eût, après le chant, un quart-d'heure de surséance avant de faire passer les écoliers à un autre exercice quelconque ou dans une autre salle : ce

moment de délassement serviroit de relâche au poumon, qui, ainsi que le fond de la gorge, ne seroit pas aussi susceptible de contracter le genre ou l'espece d'affection que l'impression vive de l'air froid pourroit produire.

§. 19. Le second inconvénient que je remarque dans l'étude du chant n'est pas aussi facile à prévenir, d'autant que les jeunes gens ne sauroient s'astreindre à des ménagemens qu'ils ne connoissent guères, et dont ils se prévaudroient pour négliger ou pour se dispenser de cette étude : c'est celui qui résulte d'une élévation trop forte de la voix et trop long-temps soutenue, qui, dans bien de sujets à poitrine foible et délicate, devient la cause des *crachemens de sang*, ou de l'*hémorragie du poumon.*

§. 20. Obligés de chanter par pelotons, ils sont nécessités à suivre la note et à la bien exprimer. Mais soit émulation, soit devoir, soit crainte de disonnance repréhensible et fort aisément remarquée, ils donnent à leur voix toute la force possible ; et obligés encore à des répétitions plus ou moins fréquentes et toujours pénibles, ils occasionnent au poumon des efforts

les plus violens, d'où résultent des maux fort graves, et auxquels il n'est souvent pas facile de remédier. Je ne vois d'autre moyen de prévenir cet inconvénient, que dans la sagesse et dans la prudence du maître de chant, qui, en découvrant, chose généralement assez facile, des poitrines foibles et délicates, qui sont ordinairement l'apanage des petits tempéramens, ou des minces constitutions, les avertit ou les oblige à ne point forcer la voix, à se ménager dans les efforts, après les avoir prévenus sur les maux qui peuvent en résulter.

§. 21. L'institution des séminaires exige qu'il y ait dans la semaine un jour fixé pour la promenade. On ne sauroit en vérité évaluer le bien qu'on en retire pour la santé. On auroit tort de regarder ce jour, consacré d'ailleurs au délassement, comme destiné à un exercice fort doux ou très-modéré ; il est au contraire très-considérable, et très-souvent assez violent, mais cependant dont je ferai toujours l'éloge. On a très-bien remarqué que des jeunes gens fixés toute la semaine dans une maison d'étude, avoient non-seulement

besoin de délassement, ce que leur donnent assez les récréations de chaque jour, mais encore d'un exercice assez actif pour aider à la transpiration, et pour augmenter encore l'excrétion d'une quantité d'humeurs stagnantes et inutiles qui se ramassent dans le silence de l'étude et de l'inaction; aussi un jour de promenade est-il en quelque façon un jour de course : la rigueur de la saison ne les arrête que pour ne pas s'éloigner trop de la maison; ils y suppléent par divers jeux ou exercices, desquels le corps obtient tout le bien qu'une course plus longue pourroit procurer. J'ai vu encore des abus sur cet objet qui n'en paroît pas susceptible : les indiquer en est la preuve; les prévenir est le sujet principal de notre travail.

§. 22. Les promenades des séminaristes sont, comme nous avons dit, des courses plus ou moins considérables, ou plus ou moins violentes, suivant les exercices particuliers qu'on y ajoute : de ces mouvemens un peu forcés, il résulte que le corps s'exerce, les membres s'assouplissent, le sang acquiert un cours plus considérable

et plus animé ; il se porte avec vivacité et avec profit à toutes les parties : toutes les humeurs mises en activité par la chaleur et le mouvement, sont déposées utilement dans les couloirs qui leur sont propres ; elles procurent par leur évacuation une sorte de bien-être à l'individu, qui le porte ensuite plus facilement aux autres exercices, quoique d'un genre bien différent. J'ajoute encore avec une intime persuasion, que quelle que soit la rigueur de la saison, ou son intempérie, et la vivacité des mouvemens, il n'en résulteroit jamais aucun inconvénient, si, après ces exercices on usoit des précautions convenables.

§. 23. Mais le séminariste arrive de la promenade le plus ordinairement fatigué, harassé, et plus ou moins échauffé ; sitôt qu'il entre dans la maison, on peut le regarder dans une sorte d'inaction, respectivement à l'exercice qu'il vient de faire. Il a plus ou moins de précaution pour éviter les suites d'une sueur, ou d'un échauffement arrêté ou supprimé par le froid ou par l'inaction. Dans la saison humide et froide sur-tout, les pieds mouillés sont bientôt refroidis ;

dès lors, le froid agit sur lui avec tout son effet ; il survient un *rhume*, un *coriza*, une *fluxion de poitrine*, des *douleurs vagues* ou *rhumatismales*. L'estomac destiné aussi à recevoir sa portion du refoulement des humeurs, en est affecté ; la digestion s'altère ; le *dégoût* survient ; on se néglige, et les *diarrhées*, les *dyssenteries*, les *mouvemens fébriles*, suivant la saison, ou suivant le caractère des maladies régnantes, ne tardent pas à se manifester. Quelquefois les exercices ajoutés aux promenades ont produit utilement des *hémorragies du nez*, qui se renouveloient avec fruit, si le froid survenu subitement par l'inaction, n'arrêtoit ce mouvement salutaire, dont la suppression ou l'insuffisance procureront des *vertiges*, des *céphalalgies* considérables, des *douleurs* d'oreille, des *maux de gorge*, etc.

§. 24. Quelques sages précautions peuvent diminuer, ce me semble, la cause de la plupart de ces affections, si toutefois on ne peut la prévenir entièrement. Elles tiendroient à une sorte de règlement qui seroit rigidement observé. La rentrée dans la maison au retour de la promenade

ne seroit point suivie d'un repos parfait et absolu, mais bien d'une demi-heure de récréation moins agitée, sans que personne eût le droit ou la permission de rester dans sa chambre dans cet intervalle, à moins que ce ne fût pour prendre les précautions suivantes, dont je voudrois qu'on sentît bien l'utilité.

§. 25. Je n'ajouterai rien à la solidité des observations faites déjà depuis long-temps, en regardant l'humidité des pieds et le froid aux jambes comme une des causes les plus fréquentes des *rhumes*. Éviter cet inconvénient, ce seroit, j'ajouterai encore, prévenir bien des maladies. Il me semble qu'il seroit facile d'obliger chaque séminariste, au retour de la promenade, de changer de chaussure entière, bas et souliers : outre le délassement qui résulte d'ordinaire de cette attention, les extrémités conserveroient la chaleur acquise par l'exercice passé ; la sueur de ces parties, très-ordinaire et souvent abondante chez les jeunes gens, ne seroit jamais arrêtée ou supprimée d'une manière aussi effective et aussi dangereuse. Ils pourroient encore dans

l'intervalle dont j'ai parlé, continuer quelques mouvemens très-utiles pour renouveler ou prolonger la chaleur des pieds. (§. 23.)

§. 26. Les particuliers que la soif presseroit vivement en arrivant dans la maison, satisferoient à ce besoin en buvant de l'eau un peu chaude que l'on seroit assuré de trouver; on y ajouteroit un peu de miel, ou de cassonade, ou un peu de vinaigre; mais on ne jouiroit de cet avantage qu'après les précautions recommandées (§. 25.). Il en seroit de même de ceux qui rentreroient avec une sueur plus ou moins considérable; on les obligeroit d'aller changer de linge comme de chaussure, et de profiter ensuite de l'utilité de la boisson chaude, qui préviendroit bien des accidens, lors même qu'ils ne seroient pas excités par la soif.

§. 27. On donneroit exclusion à tous les tempéramens délicats, trop jeunes ou trop foibles, comme à ceux que l'on connoît sujets à des *hémorragies fréquentes* ou abondantes, lors des jeux ou des exercices violens que l'on ajoute ordinairement aux promenades. On en sent aisément la raison et l'utile prévoyance.

§. 28. Je trouve encore un inconvénient, mais auquel je connois peu de moyens de rémédier, puisqu'on est borné à quelques avertissemens, qui, malgré leur utilité, ne sauroient être reçus favorablement. Le commencement de l'année scolastique est toujours marqué par une foule d'indispositions, qui ne sont que le produit d'une réplétion que des estomacs avides et fort appétissés ont contractée. La plupart de ces jeunes gens entrent au séminaire avec de la vigueur et de la santé : il en est beaucoup qui sont peu accoutumés à un régime exact, ou à des repas réglés, ou à des alimens d'un certain apprêt, ou encore à une quantité ainsi fixée et aussi uniforme; ce qui, d'accord avec un appétit bien déterminé, les invite à manger avec une avidité extrême. On ne sauroit croire combien est différente la consommation pendant les deux premiers mois, de celle qui se fait le reste de l'année.

§. 29. Ce régime nouveau pour beaucoup de ces jeunes gens contribue à leur procurer plusieurs indispositions, qui consistent en des *indigestions*, des *dégoûts*, des *pesanteurs*

à l'estomac, des *diarrhées*, des *coliques*, etc. Toutes affections qui montrent une *réplétion* ou une surabondance d'humeurs dans les premières voies, qui nécessitent l'emploi de quelques évacuans, généralement suivi de succès ; mais il n'est pas moins vrai qu'il peut en résulter des affections graves suivant les divers tempéramens ; affections très-capables d'interrompre le cours de leurs études, indépendamment des suites dangereuses qui peuvent avoir lieu, soit par leur violence, soit aussi par les causes que nous avons considérées (§. 7. 22.), et qui sont très à même de donner à ces indispositions un caractère plus grave et plus inquiétant.

§. 30. On peut avancer avec vérité que l'ordre et le régime des séminaires exactement observés, n'avoient rien précisément de préjudiciable à la santé ; on seroit en droit encore de dire que ce n'est qu'en s'écartant de cet ordre, ou par relâchement, ou par excès de zèle, qu'il se formoit des abus, d'où dérivoient plusieurs indispositions, dont les causes étoient généralement évidentes, lorsqu'on a voulu les chercher avec attention ;

mais sur lesquelles aussi on cherchoit un peu à s'étourdir en faveur du bien qu'on en pouvoit retirer.

§. 31. Dans les temps fixés pour les différens examens où le Séminariste rend compte de son étude et de ses progrès, j'ai été long-temps surpris de voir à ces époques, des *saignemens de nez*, des *vertiges*, des *maux de tête*, des *dégoûts*, des *toux*, des *épuisemens*, des *petites fièvres*, des *douleurs rhumatismales*, qui affligeoient plusieurs de ces jeunes gens; je ne voyois que des effets, j'ai trouvé ensuite la cause.

§. 32. La déférence des supérieurs pour rendre les sujets plus dignes, ou pour leur faire recouvrer ce que la négligence ou l'oubli leur a fait perdre, permet quelquefois à ces époques des études plus longues ou plus répétées, souvent encore à des heures qui devroient être uniquement destinées au délassement, ou à la réfection du corps, par une digestion aisée et tranquille. Pour aider même à l'émulation ou pour céder aux désirs de cette jeunesse peu réfléchie sur sa santé, on permet quelquefois une étude après le repas, non pas précisément

une étude profonde et appliquée, mais une étude en manière de conversation, qu'on appelle *conférence*, qui ne rétient pas moins les étudians dans un état de contrainte et de réflexion toujours pénible, et bien fait pour altérer sensiblement leur digestion.

§. 33. Ces jeunes gens, privés dès lors de tout délassement, occupés d'une étude presque continue, fatigués d'une perpétuelle sollicitude sur l'examen prochain, comme sur le refus ou l'acceptation qui doit s'ensuivre, passent ainsi une assez grande quantité de jours durant le cours de l'année d'étude, dans un état d'inquiétude et d'angoisses. Ils s'efforcent, ils s'épuisent, ils avancent, ils réussissent, mais aux dépens de leur santé; et suivant les diverses constitutions, ils éprouvent différentes affections. J'ai toujours regardé l'approche des examens pour ceux qui ont été négligens dans leur étude, ou pour ceux dont l'émulation ou le désir doivent suppléer à la facilité, comme une forte épreuve de leur tempérament.

§. 34. Lorsqu'on parvient à la connoissance entière d'une telle cause, il est facile d'en prévenir les effets.

La volonté des supérieurs seroit manifestée dès le commencement de l'année : « Que le temps de l'étude sera invariable, comme celui de tous les autres exercices, dans toute la durée de l'année, comme à l'approche des examens ; que dans aucune circonstance, les sujets qui se seront négligés évidemment, n'obtiendront jamais un temps plus long, ou différent pour l'étude, ainsi que l'exige l'ordre et la discipline de la maison rigoureusement observés. » Je suis intimement convaincu qu'au moyen de cette précaution, sur laquelle on ne se relâcheroit point absolument, on préviendroit la plupart de ces affections (§. 31.), ou bien des maladies graves, qui affligent ces victimes de la négligence ou d'une étude forcée par les circonstances.

§. 35. Dans les recherches que je viens de faire sur les causes et sur les effets des maladies des séminaristes, ainsi que sur les moyens que j'ai indiqués pour les prévenir, je suis persuadé qu'on auroit peu de bonnes raisons à m'opposer : on ne sauroit de même me faire passer pour un de ces esprits inquiets qui voient des

abus par-tout, et qui veulent porter un esprit de réforme sur des objets qui n'en sont point susceptibles. J'en appelle à l'observation et à l'expérience; elles prouveront la vérité de mes assertions. On ne peut pas trouver *extraordinaires* les projets de réforme que j'ai proposés, parce qu'ils dérivent naturellement des abus que j'ai observés; ils ne sont point *difficiles* ou impossibles dans leur exécution, puisqu'ils n'altèrent point essentiellement l'ordre, le régime, ou la constitution de la maison, et qu'ils ne portent aucune atteinte aux temps fixés pour les divers exercices; ils ne sont point trop *dispendieux*, parce que j'ai montré des avantages réels, et une économie réelle et très-considérable, la première dépense une fois faite; enfin j'ai vu le mal, j'ai cherché le bien pour le prévenir, j'ai cru l'avoir trouvé, et je l'indique à l'avantage public.



ARTICLE SECOND.

Des Pensionnats.

§. 36. UNE maison destinée à l'éducation d'une jeunesse faite pour remplir toute sorte d'états dans l'ordre civil, et dont le but principal est de former les mœurs, de corriger les vices de caractère en les aidant dans les premières études, n'a de différence avec un séminaire, aux yeux d'un médecin, que les résultats physiques d'une quantité d'individus plus jeunes qui vivent en commun dans une maison différente, et sous un autre régime plus ou moins favorable ou préjudiciable à la santé; c'est aussi sous ce seul point de vue que nous considèrerons les pensionnats.

§. 37. J'ignore si ce genre d'administration a été beaucoup perfectionné dans ces derniers temps; je ne suis pas plus certain que le physique soit décidément plus avantageux que par le passé, d'autant que ce dernier objet tient à beaucoup de circonstances:

nous ne nous en occuperons qu'en raison des objets que nous avons entrepris de traiter dans cet ouvrage, et sur lesquels l'observation nous a toujours instruits, et sera de même notre guide.

§. 38. On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps de l'éducation physique des enfans; tous les philosophes se sont pour ainsi dire donné le mot pour retirer et pour s'approprier des préceptes et des conseils qu'ils puisoient dans les ouvrages des médecins, dont on écoutoit peu les avis, quoiqu'ils dussent bien avoir la préférence, puisqu'ils étoient d'ordinaire le résultat de l'expérience et de l'observation. Cependant, il faut l'avouer, c'est principalement aux philosophes que nous devons la plupart des changemens dont nous sommes témoins. Leurs préceptes présentés avec moins de sécheresse, et donnés dans un temps sans doute plus favorable, soit du côté des mœurs dont ils ont développé les vices et les vertus, soit du côté du sentiment qu'ils ont excité de tout leur pouvoir, soit encore par un air de nouveauté dont nous sommes si avides, et dont ils ont su profiter avec adresse; leurs préceptes,

dis-je, ont fait une révolution assez considérable dans l'éducation physique en fort peu de temps. Mais les médecins restent les juges de toutes leurs opinions, de toutes leurs vues, de tous leurs préceptes : eux seuls en voient bien les effets, eux seuls en apprécient la valeur et le mérite ; il n'y a qu'eux qui jugent le bien et le mal qui doivent en résulter.

§. 39. Trois hommes long-temps célèbres se sont sur-tout appliqués à nous donner des préceptes sur cet objet ; mais pour vouloir en rendre les preuves trop sensibles, les exemples particuliers qu'ils ont présentés ont démontré l'impossibilité absolue d'une application générale ou d'une règle commune à une certaine quantité d'individus réunis.

§. 40. *Michel Montagne*, en s'offrant toujours pour modèle, ou en nous retraçant l'éducation, et les usages de quelques peuples anciens, ne fait qu'exciter notre surprise, et surprendre notre admiration, sans qu'aucune des preuves de sa subtile dialectique nous mène jamais à la conviction, pour nous déterminer à faire comme son père, comme lui-même, ou à imiter

imiter et à suivre les exemples qu'il nous montre avec une affectation marquée.

§. 41. *Locke*, instruit par son état des préceptes des anciens médecins, dont il a fait l'application la plus sage et la plus juste, a formé en vrai législateur un code des meilleures lois, dont on peut retirer les plus grands et les plus solides avantages. Mais borné à un seul ordre d'individus, comme on le lui a reproché avec fondement, ses avis, quoique excellens diminuent de leur valeur, puisqu'ils ne sont et ne peuvent être applicables à toutes les classes, à tous les genres d'éducation.

§. 42. *Jean-Jacques Rousseau*, toujours irrité avec tant de raison contre nos mœurs et contre nos usages, a montré d'une manière évidente tous les défauts et les vices de notre éducation physique. Parfaitement instruit de tout ce qui a été dit avant lui, il nous a convaincus du besoin d'un nouveau plan d'éducation., Quel est celui qui ne connoît point *Emile*? et s'il a approfondi les vues et les principes de cet ouvrage immortel, comment a-t-il pu résister à la séduc-

tion de ce sophiste inimitable? Je l'ai dit et je le répète, il n'y a que le médecin observateur des lois de la nature qui puisse découvrir la vérité à travers tous ces fantômes brillans et séducteurs, qui, pour mieux nous surprendre, se sont emparés de ses attributs pour nous laisser dans l'erreur, et dans la persuasion intime que la vérité n'a pu avoir d'apologiste plus sublime.

§. 43. Mais ce genre d'éducation, fruit de l'imagination la plus féconde, et de la logique la plus captieuse, n'a pu soutenir l'épreuve de la réflexion aidée de l'expérience ; on l'a reconnu impossible à pratiquer en particulier, comme en général. Que seroit-ce, si on vouloit suivre ce plan en grand, ou pour une multitude d'êtres vivans ensemble dans une maison, et sous des maîtres communs? Je crois pourtant, qu'on peut dire avec vérité que *J. J. Rousseau* nous a donné des avis excellens qui peuvent embrasser tous les individus, convenir à tous les états, et praticables dans tous les pays ; et qu'avec les modifications nécessaires aux lieux et aux circonstances, on peut en retirer des avantages vraiment utiles.

§. 44. Il étoit naturel que ces trois philosophes illustres procurassent un changement notable, ou une révolution dans beaucoup de parties, ou dans plusieurs branches de notre éducation physique. Aussi remarque-t-on bien de nouveautés utiles, autant que les lois du pays, les moyens d'aisance ou la fortune peuvent le permettre. Mais le peu de fruit que l'on peut retirer dans les grandes maisons d'éducation ou dans les pensionnats, de tous les conseils, de tous les avis de ces grands hommes, diminue beaucoup la confiance qu'ils ont pu inspirer, ou que leur éloquente séduction a arrachée. L'âge, le caractère, les mœurs, les habitudes des différens sujets qui doivent vivre sous une même règle, s'opposent à ce que chacun d'eux puisse recevoir en particulier les ménagegemens, les excitations, la marche, les variations, en un mot toutes ces nuances délicates dont une éducation particulière peut être susceptible pour l'utilité physique d'un seul individu. *Montrer le bien, le faire goûter; ne donner la connoissance du mal que par les effets qui en résultent; exciter l'émulation par l'honneur, l'exemple*

et les récompenses ; conduire à la vertu, par un chemin commun à tous ; fournir une nourriture saine et suffisante ; prévenir les maux physiques par une attention exacte sur la salubrité de tout ce qui peut servir à la conservation et à la santé ; tels doivent être l'ordre, la marche et le régime des maisons d'éducation ou des pensionnats.

§. 45. D'après tous les reproches que l'on a faits à notre éducation, d'après les conseils et les avis des médecins, et d'après les travaux utiles des physiciens modernes sur la salubrité de l'air, des eaux comme des alimens, objets nécessaires et indispensables pour la santé, on ne doit point être surpris de l'attention particulière que l'on a dû porter sur-tout dans ces derniers temps à la formation ou à l'établissement des pensionnats ; tout semble y être prévu, bien ordonné ; l'ordre, le régime, dans l'état sain comme dans l'état malade, sont observés généralement avec une exactitude qui doit faire l'éloge des instituteurs et des maîtres.

§. 46. Mais en admirant l'ensemble d'une administration, quoique sage et

éclairée, le médecin voit souvent des abus ou des inconvéniens que sa profession, son zèle et ses lumières lui découvrent dans les affections qui se présentent successivement à diverses époques, et dans les différens sujets. Heureux, si, en fixant ses yeux sur la vraie cause, il trouve le moyen d'en arrêter les effets, ou d'en prévenir le renouvellement. Son avis doit prévaloir sur toute présomption qu'on ne retireroit que d'un usage ordinaire, ou sur toute déférence à une coutume dont l'ancienneté feroit peut-être tout le mérite, et pourvu toutefois que la vérité en fût constatée par l'observation bien faite et bien refléchie, on ne doit compter pour rien le changement de quelque branche de discipline ou de régime, l'orsqu'il s'agit de l'intérêt commun, et sur-tout de la santé des individus.

§. 47. L'avantage véritablement grand de rendre les enfans moins susceptibles des impressions du froid, en évitant ces surcharges d'habillemens, et tous ces petits soins d'une éducation soignée, qui donnent naissance à des besoins le plus souvent préjudiciables à la santé, a été vu et recommandé

par tous ceux qui ont traité, ou qui ont été chargés de l'éducation physique des enfans. Mais ces conseils, ces projets sont trop généralisés pour devoir être suivis indistinctement dans tous les pays et chez tous les individus. Les usages du midi ne sauroient être suivis d'une manière avantageuse dans le nord ; un tempérament foible ne peut souffrir impunément tous les efforts et toutes les privations d'un athlète. L'âge d'ailleurs peut et doit y apporter des différences très-grandes, sur-tout à certaines époques qui déterminent des révolutions considérables ; et les vêtemens d'un pays montagneux ou marécageux, chargé de glaces ou de brouillards, ne peuvent être les mêmes que dans un pays d'une température douce et saine. Tous ces exemples particuliers que l'on nous cite, peuvent exciter notre admiration, comme la vigueur de *Montagne*, et la force d'*Emile* ; mais lorsque la réflexion et l'expérience bien faite nous éclairent, on en apprécie la valeur ; on en retire quelques bonnes inductions ; et on laisse tout le merveilleux à l'écart, dont bien des enfans seroient, comme plusieurs ont été, les tristes victimes.

§. 48. Je connois un jeune homme très-foible, très-mal constitué, forcé au travail par nécessité, sujet à faire des excès presque journaliers dans le vin, dont la vie ou l'existence semble ne tenir que par un fil. Il n'est pas plus habillé l'hiver que l'été. Il couche seul dans une chambre très-vaste, dans un mauvais lit, entouré d'un plus mauvais rideau; il ne ferme ses fenêtres ni la nuit ni le jour : dans ses indispositions rares et passagères, il boit du vin avec plus d'excès, et il guérit. Combien de malheureux plus mal nourris, plus mal vétus, plus mal couchés encore, éprouvent par la misère extrême toutes les intempéries des saisons, sans que leur santé paroisse altérée de toutes les privations des commodités et de l'aisance ? Que conclure de tous ces exemples ? Que penser de tous les raisonnemens qu'on pourroit retirer de pareilles preuves pour autoriser ou pour introduire des usages dangereux, ou des modes pernicieuses ? Peut-on imaginer, peut-on savoir combien d'individus ont été sacrifiés à ces êtres ainsi privilégiés ? ou combien peu survivent à des genres de vie aussi extraordi-

naires ? . . . Cette digression un peu longue ne sauroit être absolument inutile. Elle porte contre un usage devenu très-commun et très-dangereux pour les enfans, auxquels on laisse à présent la tête, et la poitrine découvertes dans la saison même la plus rigoureuse : abus qui s'est glissé dans tous les pays, et qui mérite bien d'être corrigé et aboli.

§. 49. Il suffit le plus souvent, qu'un jeune homme nouvellement entré dans une pension, soit déja accoutumé à un usage ou à une mode particulière qui ait mérité les suffrages alors en crédit, qui ait été proclamée par les instituteurs de cabinet, pour qu'on l'approuve, qu'on la suive, et qu'elle soit permise indistinctement à tous ceux qui veulent s'y conformer. On sait d'ailleurs le goût particulier des enfans pour la singularité, ou leur pente facile à suivre l'exemple. J'ai vu dans quelques pensionnats des enfans nouvellement arrivés, à qui on avoit ôté, pour-ainsi-dire, l'usage du chapeau ; l'exemple étoit suivi d'abord par plusieurs, et souvent par le plus grand nombre ; on s'y tenoit, jusqu'à ce que la saison ou mieux quelques

rhumes ou quelques *fluxions* eussent averti les plus craintifs, ou les plus foibles, de se couvrir la tête.

§. 50. Je ne vois pas qu'on ait donné une raison tant soit peu satisfaisante, pour donner exclusion à cette couverture de la tête. L'*Africain* n'abandonne pas plus son turban que le *Lapon* son bonnet fourré. Je serois bien d'avis qu'elle ne fût pas la même en toute saison ; mais en priver les enfans dans tous les temps, ainsi qu'on le voit à présent pratiquer assez généralement, c'est une présomption qui n'a aucun fondement, c'est un abus qui mérite le blâme.

§. 51. On sait, ou bien on doit savoir que la vie de l'homme est divisée en quatre périodes ; l'*enfance*, l'*adolescence*, l'*âge viril* et la *vieillesse*. Chacun de ces âges traîne avec soi des infirmités, ou des dispositions aux maladies les plus graves, indépendamment de celles que les différens évènemens procurent. Mais en nous fixant sur l'enfance et une partie de l'adolescence, on ne peut ignorer que les humeurs sont particulièrement disposées à se porter à ces premières époques vers la tête, la poitrine, et

la peau ; que la misérable constitution humaine nécessite dans les divers âges, des surcharges auxquelles la nature obvie par des évacuations propres. Elle a ses couloirs comme ses directions particulières pour chaque âge, pour chaque tempérament, pour chaque individu. C'est au médecin, c'est à notre attention sur ces phénomènes naturels, à nous prémunir contre les objets ou les causes qui pourroient arrêter ses effets, comme ses mouvemens toujours salutaires, s'ils ne sont pas le produit de la violence.

§. 52. Conséquemment à ce que nous venons de dire, et qui est le produit d'une observation constante, faite dans tous les temps et dans tous les pays, pourra-t-on supposer que tous les enfans puissent sortir impunément dans toutes les saisons, la tête découverte ? que dans un pensionnat ils sortent de leur lit et de leur dortoir pour se rendre à quelque exercice, sans contracter aucune incommodité, même dans le temps le plus mal sain ou le plus froid ? que dans une récréation, ils fassent les mouvemens ou les jeux les plus fatigans, qu'ils s'échauffent, qu'ils suent, pour se

rendre dans cet état dans une salle ou dans une église, y rester dans une inaction absolue, sans qu'il résulte le moindre inconvénient des effets d'une atmosphère dont ils éprouveront toute la froidure et toute l'intempérie? ... etc.

§. 53. Il faut en convenir ; c'est vouloir donner naissance et occasionner gratuitement, *des rhumes*, *des maux de gorge*, *des fluxions aux oreilles*, *aux yeux*, *aux dents*, ou bien déterminer *des hémorragies* considérables, en forçant la nature à des routes, ou à des mouvemens violens qui ne peuvent que lui être contraires. La difficulté inattendue ou la suppression subite de ces mouvemens peut occasionner des accidens plus graves, tels que des *pleurésies*, des *fluxions de poitrine*, des *esquinancies*, que cet âge favorise sur-tout, et avec un danger déterminé par la constitution du sujet, qui décidera de la vivacité de la marche de la maladie. Il n'est personne, je pense, qui, employé dans ces maisons n'ait vu les effets que nous venons de faire remarquer d'après des usages et des modes aussi ridicules.

§. 54. Lorsque nous avons parlé du

régime des séminaires dans le premier article, nous avons fait l'éloge de l'utilité des promenades (§. 21.) Mais nous avons alors considéré cet objet de manière qu'il en résultoit un exercice des plus avantageux, d'autant qu'il avoit lieu avec une certaine violence, et dans des vues vraiment utiles. Ce même objet trouve encore ici sa place, et donne lieu à de nouvelles réflexions. L'institution, le régime, comme l'âge des individus étant très-différens dans les pensionnats ce que nous avons à dire sur les promenades doit montrer des résultats aussi distincts, que les constitutions, les forces, et la manière d'être conduits, peuvent et doivent le comporter.

§. 55. Les sujets de distractions, comme les récréations, les jeux, les promenades, sont très-multipliés dans les pensionnats; ils donnent et ils entretiennent la vigueur du corps nécessaire à son accroissement; mais les promenades sur-tout sont pour les pensionnaires un exercice doux et modéré, un peu plus long ou plus soutenu que tels autres qu'ils prennent et qui sont plus violens. Cet exercice, qu'à bon droit on regarde comme toujours

utile et bien nécessaire, est suivi cependant de bien d'inconvéniens, sur-tout pendant l'hiver ou pendant la saison froide et pluvieuse ; en ce qu'il dispose ces jeunes corps inexpérimentés à des maladies ou à des incommodités très-douloureuses et très-fatigantes ; je parle des *engelures*.

§. 56. Quelles que soient l'espèce et la violence des exercices ou des jeux qui se pratiquent dans un pensionnat, les extrémités, sur-tout les pieds et les jambes, n'acquièrent point autant d'action et de chaleur que dans une promenade plus ou moins longue ; de plus, elles ne contractent aucune humidité. La disposition de l'enfance et de l'adolescence aux excrétions de la peau est trop connue pour s'y arrêter ; nous en avons assez dit (§. 51.) J'observerai seulement que leurs pieds transpirent beaucoup ; plusieurs même y éprouvent des *sueurs fétides* très-salutaires ; mais le plus souvent dans le cours de la promenade le jeune-homme mouille ses pieds dans la boue, quelquefois par nécessité, ou bien il les plonge encore par inattention ou par étourderie dans l'eau bourbeuse, dans l'eau

froide ou glacée, ou dans la neige; il trempe de même ses mains dans l'eau froide, il manie la glace, la neige sans aucune réflexion sur le danger; parce que l'action ou le mouvement continués l'empêche d'en ressentir de suite les effets. Cependant, de retour dans la maison, soit besoin de repos, soit l'heure de l'étude ou du réfectoire, il ne fait plus aucun mouvement; l'action des vaisseaux diminue ainsi que la chaleur : le froid des pieds et des mains se fait bientôt ressentir; il faut du feu ou un nouvel exercice pour diminuer cet état pénible : mais la sueur des pieds et des mains n'en est pas moins supprimée; il se fait des *stagnations humorales*; les petits vaisseaux sanguins et lymphatiques restent engorgés par l'impression du froid et de l'humidité. Il faut qu'une nouvelle action survienne pour y exciter et en préparer la résolution, qui, par un nouvel effet du froid, sera de même arrêtée ou supprimée en partie; la succession de ces causes et de ces effets ayant lieu à plusieurs reprises, il se formera des *engelures*, des *crevasses* à la peau des pieds et des mains : leur fréquence, leur renouvel-

lement, ainsi que leur durée, diminueront l'action du tissu cellulaire; les humeurs arrêtées s'altéreront; et suivant la disposition des sujets plus ou moins dépravée, il se formera des *ulcères* dont on ne connoît que trop la difficulté de la cicatrisation; puisqu'il en résulte pour plusieurs dont la constitution est maladive, des espèces de *cautères naturels*, que j'ai observé leur être très-utiles, et devenir comme nécessaires tout le temps que le froid ou l'hiver diminuoit la transpiration, et déterminoit le refoulement des humeurs à l'intérieur.

§. 57. On ne sauròit espérer que l'attention et les recommandations des maîtres puissent arrêter ou prévenir ces étourderies de la jeunesse. Son peu de reflexion et de prévoyance ne peut lui persuader un bien qui porte atteinte à ses goûts et à ses plaisirs. Il faut nécessairement qu'un règlement relatif et rigoureusement observé l'oblige à des précautions utiles, dont alors elle ne s'aperçoit plus, et dont elle retire tout le fruit.

§. 58. Jai vu dans le pensionnat du collège royal de cette ville, pendant plusieurs années, lorsque vers le

milieu ou la fin de l'automne, les neiges ou les glaces avoient été précoces, une quantité considérable de ces enfans cruellement tourmentés d'*engclures*, tant aux pieds qu'aux mains, qui les retenoient tristement fixés à l'infirmerie, et dans un état de souffrance qui excitoit d'autant plus la pitié, qu'il se propageoit souvent jusqu'à la fin de l'hiver, malgré les soins et les remèdes.

§. 59. Les moyens comme les divers topiques que l'on a pu employer, n'ont pu prévenir jusqu'à présent les effets de la saison et de l'imprudence de la jeunesse. On a imaginé très-utilement de permettre l'usage des sabots, malgré les inconvéniens qui en résultent dans une telle maison ; l'effet en a été assez heureux ; il y a eu moins d'*engelures*, et les enfans ont beaucoup moins ressenti le froid. Mais cette précaution encore insuffisante dans un pays où la neige tombe en abondance, et séjourne d'ordinaire fort long-temps, est susceptible d'amélioration.

§. 60. L'effet du froid et de l'humidité étant tel sur des parties echauffées par l'exercice, et sur-tout par la promenade, ainsi que nous

l'avons remarqué (§. 56.), il est de toute nécessstę de prévenir un pareil effet en allant au-devant de la cause. Je demanderois que chaque pensionnaire eût une chaussure forte et robuste en bas, souliers, ou sabots légers, uniquement destinée pour la promenade : cette chaussure recevroit tout l'effet de l'humidité, de la glace et de la neige. Mais au retour de la promenade, il seroit obligé d'abandonner cette chaussure, pour en prendre une nouvelle bien propre et bien sèche. Les pieds et les jambes échauffés n'éprouveroient aucune altération, aucun sentiment de froid, par ce changement ; la chaleur des pieds seroit entretenue et même augmentée par un petit exercice qui suivroit ce changement de chaussure. On n'auroit point à redouter une répercussion subite de la transpiration à l'intérieur, ainsi que nous en avons noté les effets (§. 23.); et la résolution des humeurs poussées à la peau se feroit avec facilité et sans aucune suite dangereuse, parce qu'elle auroit lieu sans précipitation. Cet avantage ne peut être apprécié que par ceux qui sont témoins des inconvéniens de

l'usage ordinaire, et des souffrances de ces victimes de la légereté ou de l'étourderie.

§. 61. Je pense aussi que l'usage des gants fourrés devroit entrer dans cette même considération, et que chaque pensionnaire devroit avoir ce meuble utile, mais dont il ne se serviroit qu'après la récréation ou tel autre exercice qui lui a échauffé les mains outre mesure. Il y trouveroit l'avantage de prévenir l'action vive du froid, et d'empêcher les *engorgemens* qui en sont la suite ordinaire. Si le jeune-homme s'en servoit par goût, ou plus souvent, il en résulteroit un autre inconvénient; ses mains deviendroient plus susceptibles du froid, en rendant la peau plus tendre, plus sensible par la chaleur soutenue et considérable que l'usage de ces gants favorise. Cet inconvénient auroit lieu, sur-tout chez ces enfans qui ont les mains, comme on dit, *grasses et potelées*, qui ne doivent cet état qu'à un abord considérable d'humeurs vers ces parties qui exigeroient une transpiration forte et soutenue. Ces sujets particulièrement enclins aux *engelures*, ont encore les *jambes engorgées*, et leurs pieds sont

presque toujours suans ; et si on y à bien fait attention, la diminution ou la suppression de cette sueur établit l'état plus ou moins malade de ces individus : toutes considérations qui, développées, nous mèneroient trop loin.

§. 62. Je ne dirai rien de plus sur les dangers et les suites du froid et de l'hmidité des pieds. Je ne dirai qu'un mot sur l'usage utile et avantageux des sabots. On en a reconnu la nécessité dans ces derniers temps ; le luxe s'en est emparé fort à propos, pour ne pas détourner les avantages qu'on en retire. Les sabots sont venus de mode, on en a modifié la forme de toute façon, et on peut assurer que c'est la chaussure la plus saine pendant la saison humide et pendant l'hiver ; mais elle est encore plus nécessaire à la jeunesse destinée par ses études, à rester dans l'inaction pendant un temps considérable, et dans des endroits où le froid peut faire sur elle des impressions très-dangereuses. Combien de personnes doivent à cet usage salutaire une santé plus soutenue, ou moins vexée par le froid, et par l'humidité de l'hiver sur-tout ! elles

en appréhendoient auparavant les approches, par les *rhumes*, par les *fluxions*, etc. dont elles avoient la plus grande peine à se débarrasser malgré les soins et les remèdes; heureuses encore, si le printemps mettoit fin à leurs infirmités.

§. 63. Dans certains pensionnats le froid excessif de l'hiver oblige à avoir des poëles dans quelques salles, soit d'étude, soit destinées à telles autres occupations. Il est vrai que les connoissances sont assez répandues chez ceux qui sont à la tête de ces maisons pour prévenir la plupart des grands *accidens* qui pourroient être occasionnés par ces salles échauffées au-delà du nécessaire. Mais on ne sauroit trop leur représenter tout le danger de ces appartemens, lorsqu'ils contiennent pendant un assez long espace de temps une grande quantité d'individus. Indépendamment de la chaleur de l'atmosphère occasionnée par le poële, combien l'air n'est-il pas altéré par l'abondance de la transpiration pulmonaire; et si les enfans n'en sont pas incommodés subitement par des *syncopes*, *des asphyxies*, etc., combien d'affections se montrent dans peu,

qui ne doivent leur apparition qu'à cette cause, comme *les maux de tête*, *les vertiges*, *les hémorragies*, etc., sans compter les risques du passage subit d'un air chaud, pesant, humide et sans ressort, à un air vif, sec, froid et glacé.

§. 64. Il seroit bien essentiel que les salles destinées à contenir pendant un certain temps un nombre considérable de personnes fussent toujours très-grandes, très-spacieuses, et surtout fort élevées; qu'on ne déterminât point, comme on ne fait que trop souvent, la grandeur ou l'espace suivant le nombre d'individus qu'elles doivent ou peuvent contenir à peu-près, mais bien qu'on fixât toujours un excédent d'un quart ou d'un cinquième au-delà du nécessaire.

§. 65. Le *bureau du collège royal* de cette ville avoit fait construire un dortoir fort grand, très-spacieux, puisqu'il contient près de cent lits. Il étoit fort élevé, mais les lits étoient à deux étages; il mérite d'être visité, par rapport à sa beauté et à sa régularité. La propreté y étoit fort bien entretenue. On obtenoit un courant d'air très-considérable par le moyen de quatre

fenêtres de quinze à dix-huit pieds de hauteur, dont deux au levant, chacune de six pieds de largeur, une au couchant, d'environ dix pieds, et une au nord dans le milieu de la salle, de cinq pieds à peu-près. Ces fenêtres restoient constamment ouvertes depuis le lever des pensionnaires jusqu'à leur coucher. Malgré tous ces avantages, l'air y étoit si échauffé et si altéré au lever de ces jeunes gens, au nombre d'environ soixante à soixante-dix, qu'à la première ouverture de la porte d'entrée on ressentoit vivement une *odeur forte* désagréable, et un *étouffement* très-pénible, qui dans certaines circonstances auroient pu devenir dangereux.

§. 66. On ne sauroit trop recommander toutes sortes de moyens praticables, autant que la saison le permet, afin d'entretenir l'air dans sa pureté et dans son élasticité salutaire, en le renouvelant du moins autant qu'on le pourroit, sans courir les risques des effets violens et dangereux d'une saison rigoureuse. Je suis persuadé qu'en observant ce que jai dit (§. 64.), et que dans les salles d'étude par exemple, ou dans les dortoirs,

il y eût à la partie supérieure d'une fenêtre un ventilateur proportionné à la grandeur de la salle, dont l'action seroit entretenue en raison de la chaleur; ce dont il seroit facile de s'instruire au moyen d'un thermomètre, afin d'éviter les deux excès nuisibles.

§. 67. L'*éducation publique* va recevoir un nouveau mode, un nouveau caractère déterminé et fixé par nos *Législateurs*. Je présume que les pensionnats auront attiré leur attention et leur sollicitude pour le *physique* comme pour le *moral*. Mais s'il est dans leur sagesse de continuer à autoriser cette institution, il est peut-être peu de villes en France plus propres à l'établissement d'un pensionnat que la *ville du Puy*. L'air, les alimens, y sont de la plus grande salubrité. Le bâtiment jusqu'à présent destiné à cet usage fournit tous les avantages qu'on peut désirer. Je demanderois seulement qu'il fût fait un dôme dans le milieu du dortoir, où l'on placeroit un ventilateur; on doit sentir aisément tout l'utile de cette réparation indispensable d'après ce que nous avons dit (§. 63. et 65.)

Je ne peux me dispenser de citer

en preuve de mon assertion sur la salubrité de cette maison, un fait incontestable, quoiqu'il doive paroître bien extraordinaire : le pensionnat de cette ville, établi depuis dix ans, étoit composé au moins de quatre-vingts personnes durant le cours de l'année scolastique, et d'environ trente pendant la durée des vacances : j'en ai été le médecin ; et j'assure que depuis sa formation le premier Octobre 1781 inclusivement, jusqu'au 3 Mai 1791, époque de sa clôture, je n'ai observé que cinq ou six individus attaqués de fièvres ou de maladies un peu graves, dont on n'a pu compter une seule victime. Les autres objets de mes soins n'ont été que des indispositions passagères et peu multipliées.

§. 68. Je termine cet article des pensionnats par des remarques sur des abus préjudiciables au régime et à la santé des enfans. C'est, en premier lieu, sur les petites pensions qu'on fait à chacun d'eux pour aider à leurs amusemens, ou mieux pour satisfaire leurs fantaisies. C'est, en second lieu, sur l'exigence ou sur l'habitude des parens et sur la facilité des maîtres à laisser sortir de

de la maison plusieurs de ces enfans pour prendre des repas en ville. Je n'ignore point que dans beaucoup de pensionnats, sur-tout ceux qui sont destinés à recevoir les *élèves de l'Ecole Militaire*, on ne permet rien en ce genre, et que l'ordre le plus exact prévient ces inconvéniens ; mais cette régularité n'est pas observée dans toutes ces maisons d'éducation ; c'est par cela même que je m'en occupe.

§. 69. Les enfans à qui on permet de sortir certains jours, ou à certaines époques, pour se rendre chez leurs parens, ou chez les personnes à qui ils sont recommandés, sont bien assurés qu'un extraordinaire contentera leur goût et leur appétit. Ils en reviennent souvent avec des provisions. Il est facile de remarquer ces jours de *réplétion*, qui seroient bien mieux employés à leur avantage par la promenade, ou par la récréation prolongée d'un jour de vacance ; à leur rentrée ils sont le soir et le lendemain plus *lourds*, plus *paresseux*, plus *dégoûtés ;* si toutefois quelque *indigestion* ou quelque *petite fièvre* n'est pas la suite de cette sortie, ou l'effet peut-être de quelque petite

intempérance. Je ne parle point de ce que le moral peut y perdre ; ce n'est point de mon ressort quant à présent ; mais je crois utile et nécessaire au bien-être et à la santé des enfans, que leurs parens ou leurs amis puissent se décider à mettre fin à leurs sollicitations, et les maîtres à leur complaisance.

§. 70. Pour ce qui regarde les petites pensions, je sens bien qu'il en coûte à des parens aisés et aimans, de voir et de sentir leurs enfans dans un régime exact, ou obligés à une frugalité dont ils ont de la peine à se persuader les avantages. Mais comme ces pensions sont généralement proportionnées aux facultés ou à la tendresse des parens, il en résulte une inégalité d'un très-mauvais effet dans une communauté. Delà bien des inconvéniens qu'on peut imaginer et connoître, et que je passe sous silence.

§. 71. Ce dont je m'occupe principalement, c'est que ces petites pensions fournissent aux enfans les moyens de se procurer toute sorte d'alimens de leur goût, dont ils ne peuvent apprécier l'utile, ou le dangereux. Une foule de pâtissiers, de fruitiers, tous le

plus souvent mal-assortis, fréquentent ces maisons, ou suivent les pensionnaires à la promenade, et leur fournissent toute espèce de mauvais alimens; ils se surchargent l'estomac, et ils se privent de l'avantage de la sobriété, et du bon effet de la promenade. Delà les *dégoûts*, les *lassitudes*, les *maux d'estomac*, des *indigestions*, des *diarrhées*, etc.; toutes indispositions que des parens peu justes ou peu instruits attribuent quelquefois à une nourriture mal-saine, ou bien à quelques excès dans les promenades, dans les jeux, ou dans les autres excercices quelconques.

§. 72. Il me semble que le vrai moyen de remédier à ces abus, seroit de suivre l'exemple des pensionnats où l'ordre d'égalité et de régime commun est scrupuleusement observé. Mais si toutefois les circonstances, les lieux, la manière de penser, ne permettent point d'adopter ces sages et très-utiles règlemens, on peut permettre aux parens de faire une pension, mais fixée de manière à maintenir l'égalité entre tous, dont l'emploi ne se feroit que du consentement et sous les yeux du maître:

son objet seroit de fournir à quelque besoin, ou à quelque petit extraordinaire qui deviendroit la récompense d'une bonne action ou d'une bonne conduite; et mieux encore peut-être l'usage devroit en être destiné à se procurer quelque nouvel instrument de jeu ou d'amusement, qui augmenteroit l'intérêt ou les plaisirs des récréations : tous objets qui alors deviendroient utiles au bien-être et à la conservation de ces enfans, l'espoir et la consolation des familles.

ARTICLE TROISIÈME.

Des Ouvrières en dentelle.

§. 73. LA manufacture de dentelles en fil et en soie, établie depuis long-temps dans cette ville du Puy, occupe généralement toutes les femmes et les filles du peuple, tant de la ville que de la campagne, ou des environs, à la distance de quatre ou cinq lieues, plus ou moins. Cette occupation est si générale dans le pays, que l'on trouveroit très-peu de personnes dans le

sexe qui n'en aient une connoissance assez exacte, qu'elles ont acquise aux premiers temps de l'éducation ; ce qui étoit alors un amusement pour l'enfance, devient dans la suite une occupation qu'on cultive ou qu'on abandonne suivant la volonté ou les vues des parens, ou mieux suivant les facultés.

§. 74. On voit déjà que, sous la dénomination d'*Ouvrières en dentelles* dont je veux m'occuper ici, je ne comprendrai point toutes les personnes qui s'occupent de ce genre de travail ; par ce que, pour une jeune personne qui s'en fait un amusement, pour une mère de famille, pour une ménagère qui pourvoit aux soins et aux besoins de toute une maison, c'est une sorte de délassement utile. Ce n'est point encore précisément un travail pour celles qui sont occupées par le détail de différens commerces, d'autant qu'il est alors fort interrompu, qu'elles n'y emploient que quelques instans comme perdus, et qu'elles n'habitent point ces *maisons d'assemblées*, où l'on contracte souvent des *maladies*, ou *des indispositions.*

§. 75. Je me borne uniquement à ces ouvrières proprement dites, qui n'ont d'autre occupation, d'autre travail, d'autre moyen de subsistance, que le métier de la dentelle ; qui vivent comme en communauté, ou qui y vivent réellement : c'est d'elles, c'est de leurs indispositions acquises par ce travail, ou par leur genre de vie, que je veux m'occuper dans ce troisième article.

§. 76. Il est peu de personnes, je pense, qui ne connoisse ce genre de travail. L'ouvrière est ordinairement fixée sur une chaise pendant une quinzaine d'heures par jour, ou à peu près ; elle a sur ses genoux son métier qui est une sorte de coussin carré, en forme à peu près de pupitre, ouvert presque dans le milieu et vers la partie supérieure ; dans cette ouverture est placé un rouet autour duquel est un carton piqué de manière que le dessein de la dentelle se voit à découvert, et dans lequel on implante les épingles nécessaires. Ces épingles fixent les fils qui tiennent à autant de petits fuseaux, dont le maniement continuel et très-varié, allant de pair avec le placement et le déplacement d'une

quantité plus ou moins considérable d'épingles suivant le dessein, constitue ou forme la dentelle, soit en fil, soit en soie noire ou blanche.

§. 77. On auroit quelque raison de croire que les *maladies* ou les *affections* qui peuvent résulter de ce genre de travail, sont à peu près les mêmes qu'on observe chez les ouvriers des arts ou des métiers sédentaires : cependant il y a des différences dans celui-ci, qui ne se trouvent pas dans les autres. Je peux dire même que ce travail ne produit pas à beaucoup près autant d'*infirmités* que tels autres qui paroîtroient en être infiniment plus susceptibles. Cela tient sur-tout au régime des ouvrières, ou à leur manière de vivre et de se conduire, qui a un tel succès, qu'on est en vérité bien étonné de ne pas observer chez elles des *maladies* plus fréquentes et plus graves ; j'en donnerai les raisons que je crois avoir trouvées ; j'assignerai de même les causes de plusieurs *affections* qui leur sont communes, et qui dépendent de toute autre cause que des suites ou des effets du travail de la dentelle.

§. 78. Je crois utile et essentiel de

distinguer trois classes d'ouvrières en dentelle. Dans la première je comprens celles qui en font un travail continuel depuis le bas âge, et qui n'ont d'autres occupations durant toute l'année. Dans la seconde classe, je mets celles qui, après les grands travaux de la campagne, se retirent dans les villes ou dans les villages pour ne s'occuper pendant tout l'hiver que de ce travail, seul moyen le plus souvent qui leur reste pour subsister. Dans la troisième classe seront ces filles d'un certain âge, qui, lassées du service domestique, se fixent par goût ou par nécessité à ce genre d'occupation dont elles ont acquis les connoissances dans leur première jeunesse.

§. 79. On présume déjà qu'il doit y avoir des différences réelles, qui donnent aussi des résultats bien différens; et quoique les causes des *affections* soient à peu près les mêmes, ou le produit du même travail, elles ont plus ou moins d'effet ou d'activité suivant la disposition de chacune de ces classes; mais comme aussi il en est de communes à toutes, nous en envisagerons quelques-unes généralement, et nous suivrons ensuite ce que chaque

classe peut nous offrir de particulier.

§. 80. Il est fort rare que ce qu'on appelle véritablement une ouvrière en dentelle vive en particulier et séparément de toute société. On peut dire qu'il semble qu'elles ne sauroient vivre ainsi, puisqu'elles sont ordinairement distribuées par pelotons ou en assemblées, dont les moindres sont composées de quatre ou cinq personnes, vivant chacune en particulier, travaillant en commun, et couchant dans une même chambre.

§. 81. Il y a de ces sociétés, ou de ces assemblées fort considérables, au nombre de vingt, quarante, jusqu'à plus de cent, suivant la grandeur de la maison capable de les contenir. Parmi ces sociétés nombreuses il en est beaucoup qui sont sous la direction de personnes pieuses, afin que le bon ordre observé veille aux mœurs et à l'*instruction chrétienne*. Il en est qui étoient sous la direction particulière d'un supérieur, ou qui étoient associées à quelque ordre monastique : celles-ci vivent comme en communauté ; elles possèdent des maisons plus spacieuses, qui leur donnent les moyens de recevoir

les filles de la ville, et sur-tout de la campagne, pendant la saison froide : mais ces sortes de pensionnaires se nourrissent chacune en leur particulier ; elles payent une somme très-modique pour le logement, le lit, et le bouillon pour la soupe, qui est commun à toute la maison.

§. 82. Telle est à peu près la manière d'être des ouvrières en dentelle dans ce pays. Nous allons nous occuper de leurs *maladies*, ou de leurs *indispositions*, ainsi que des causes qui les déterminent. Mais on chercheroit vainement ici les effets de l'*intempérance* : le modique salaire de leur travail fournit à peine à leur nourriture et à leur entretien ; c'est bien pis lorsque le commerce en ce genre a éprouvé des difficultés ou des interruptions ; alors, malgré le travail le plus assidu et le plus forcé, elles pourvoient avec peine à leur subsistance. Ainsi la misère commande impérieusement leur frugalité. Mais si l'aisance ou une augmentation du prix de leur travail luit à quelques époques très-rares, le luxe se charge de la consommation au préjudice de

meilleurs alimens qui pourroient exciter leur envie par la privation continuelle où elles sont par nécessité.

§. 83 Les ouvrières en dentelle ont toutes de commun quelques *affections* qui tiennent à leur genre de vie comme à leur travail. Le plus souvent fermées dans des petites chambres, ou rassemblées comme nous avons dit par pelotons, elles contractent les *indispositions*, ou les *maladies*, effets d'un air trop peu renouvelé et trop peu élastique, altéré encore par les émanations continuelles de la transpiration plus ou moins forte de certains sujets ; on peut dire généralement que leur transpiration est très-abondante, sur-tout chez celles qui passent une partie de l'année à la campagne : leur nourriture y aide aussi avec tant d'effet, qu'on est surpris et vivement affecté par l'odeur forte qu'elles exhalent, même dans les appartemens les plus spacieux.

§. 84. Mais l'abondance et l'odeur de cette transpiration altère bien autrement l'air dans les salles qui contiennent un nombre considérable d'ouvrières, sur-tout lorsque la saison ne permet point l'ouverture continuelle

des portes et des fenêtres. Il est difficile d'exprimer la sensation désagréable que l'on éprouve en entrant dans ces salles, sur-tout lorsqu'on n'y est pas accoutumé. Qu'on juge combien cet air doit être chargé de vapeurs dont la quantité comme le degré d'altération, le rendent peu propre à la respiration; combien le poumon doit en être affecté, et quelle facilité au développement de plusieurs *maladies* ou *affections* particulières du genre même le plus dangereux et le plus grave.

§. 85. Il est une autre cause de l'altération de l'air, et qui n'aide pas peu à l'abondance de la transpiration par l'augmentation de la chaleur de l'atmosphère; c'est l'usage habituel des brasiers ou des pots de terre remplis de feu et de cendres, que chaque ouvrière tient entre ses jambes presque tout le temps de son travail, pendant toute la saison froide. Les *vertiges*, les *maux de tête*, les *oppressions*, les *palpitations*, *les saignemens de nez*, en sont fréquemment les suites, et les effets d'un sang trop raréfié par la chaleur continuelle qui se porte avec trop de violence vers la tête ou au poumon.

§. 86. Il résulte encore de cet usage, ou de cette habitude, que les jambes ou les cuisses de toutes ces filles sont fort affectées de *varices*, ou bien couvertes d'espèces d'*ecchymoses* roussâtres et souvent *croûteuses*. Ainsi, lorsque par un évènement quelconque il survient une *plaie* dans ces parties, il s'ensuit des *ulcères* qui ont la plus grande peine à se cicatriser, et qui ne finissent jamais.

§. 87. Il est vrai que l'usage de ces chaufferettes ou brasiers est assez général parmi les personnes du sexe peu favorisées de la fortune. On peut le regarder comme un abus très-grand et souvent dangereux, sur-tout *aux époques* où la trop forte chaleur devient aussi préjudiciable que le grand froid. Mais il seroit inutile d'avoir seulement l'espérance de le faire cesser; il faudroit détruire les habitudes du peuple, le convaincre, et sur-tout y substituer un moyen aussi facile, aussi peu dispendieux, et aussi prompt à garantir des effets du froid, ou à le prévenir. Je crois impossible d'entreprendre une pareille révolution; il suffit quant à présent d'avoir indiqué cet autre abus, préjudiciable

sur-tout aux ouvrières en dentelle, comme aidant considérablement aux causes de leurs *indispositions*.

§. 88. L'usage des corsets de baleine que ces ouvrières sont dans l'habitude de porter continuellement, et qu'elles ne sauroient quitter, est encore une cause qui favorise ou qui aide à l'altération de leur santé. Leur attitude dans le travail sembleroit exclure cette sorte de vêtement. La tête penchée pour avoir toujours les yeux fixés sur leur métier, les force à se courber malgré la résistance de leur corset, d'où il résulte que l'extrémité inférieure des baleines porte sur les hanches, et presse l'estomac et le ventre. Cette compression forme des obstacles continuels à une libre circulation et à l'expansion facile des viscères. En effet, on observe souvent des *maux d'estomac*, sur-tout chez celles qui sont les plus voraces, ou qui dans un repas prennent une trop grande quantité d'alimens. Cependant, comme la plupart ne mangent que pour vivre, on voit moins de ces *indispositions* qu'on n'en devroit attendre d'une compression aussi continue sur des parties aussi essentielles.

§. 89. Depuis long-temps les médecins ont crié contre l'usage de ces corsets baleinés. Il est cependant vrai que ces ouvrières en retirent quelques avantages réels. Plusieurs d'elles, que j'ai interrogées, m'ont assuré que ces baleines leur sont indispensables pour soutenir le corps dans la continuité du travail, qui, sans ce moyen, seroit invinciblement courbé; que les essais que plusieurs d'elles ont faits pour s'en délivrer par raison d'indisposition, ou autrement, leur ont fait éprouver aux reins et aux épaules, des *douleurs* si vives et si insupportables, qu'elles ont été nécessitées à reprendre ce vêtement en voulant reprendre le même travail.

§. 90. On ne soupçonneroit peut-être pas un autre avantage qu'elles retirent de l'usage de ces corsets; c'est que cette compression que nous avons remarquée (§. 88.) leur devient utile, en les obligeant à ne pas prendre une grande quantité d'alimens en un seul repas, ce qui leur fait éviter le *gonflement douloureux* et pénible qui s'ensuivroit, et qui les empêcheroit de continuer leur travail avec la même facilité. Mais aussi c'est une

précaution qui leur augmente le pénible des jours de jeûne, sur-tout du carême, étant accoutumées d'ailleurs à faire quatre petits repas dans les vingt- quatre heures.

§. 91. On ne doit pas demander si leurs alimens sont sains, bons, ou préjudiciables à leur santé; je réponds qu'elles mangent ce qu'elles peuvent se procurer au moyen du travail le plus appliqué, et trop souvent le plus ingrat par ses interruptions. De la soupe, quelquefois avec des légumes ou avec des plantes potagères, non les plus saines, mais les plus communes; du pain de seigle, le plus souvent bien dur et bien noir; du fromage, du fruit lorsqu'il est à vil prix; très-rarement des œufs, à cause de la cherté; plus rarement encore de la viande; mais le plus ordinairement des pommes de terre, dont le bon marché détermine la quantité : tels sont les alimens dont se nourrissent, avec la plus grande sobriété, ces pauvres victimes d'un travail pénible et continu.

§. 92. A juger du triste régime de ces ouvrières, de l'air mal-sain dans lequel elles travaillent, et qu'elles

augmentent encore, ce semble, par des moyens reconnus très-préjudiciables (§. 84. 88.), on pourroit croire qu'elles sont continuellement affligées de *maladies* plus ou moins graves : bien loin de-là ; on est réellement surpris de leur rareté, et de la facilité qu'elles ont à se juger. En général leur tempérament est bon ; les passions ne sont point excitées chez elles par des causes bien énergiques ; leur conduite est le plus souvent surveillée avec assez de soin ; et la misère, comme la frugalité, arrêtent le développement de bien d'effets dangereux ou nuisibles. Jamais la sobriété peut-être n'a eu des preuves plus claires et plus multipliées de ses succès pour entretenir la santé, que dans les exemples du régime de ces ouvrières.

§. 93. Ce qui les aide encore très-efficacement à prévenir les effets des causes que nous avons assignées (§. 83. 87.), c'est l'obligation à chacune d'elles de pourvoir à leur nourriture, d'employer un certain temps à leurs repas, qui se passent le plus ordinairement en manière de récréation. De plus, les assemblées nombreuses sont toujours présidées par des personnes

pieuses, qui les obligent de sortir dès le matin pour se rendre à l'église ; les ouvrières qui vivent en plus petit nombre ont les mêmes habitudes ; elles pratiquent encore quelques prières vocales, quelques chants en commun à différentes heures de la journée; les fêtes et les dimanches se passent à se rendre dans diverses églises ; si la saison le permet, on les mène à la promenade après les offices : tous usages et exercices qui leur sont évidemment salutaires, soit en arrêtant le développement de plusieurs causes, soit en rendant inutile l'impression de l'air mal-sain qu'elles ont respiré, soit en augmentant la circulation du sang, qui, devenue moins contrainte et plus générale, parvient à fondre, diviser les humeurs épaissies et arrêtées en différentes cavités, et fournit à la nature les mouvemens utiles et nécessaires pour les expulser.

§. 94. Les ouvrières sont obligées à un autre exercice qui leur seroit bien salutaire, si elles y apportoient les précautions convenables : forcées à se rendre à la rivière pour leur propre entretien, elles en retirent le plus grand avantage pendant la saison

tempérée et chaude; mais dans les temps froids, durant les neiges ou lors des glaces, sortant de leur chambre ou de leurs salles, et ordinairement mal vêtues, elles y contractent facilement des *rhumes*, des *fluxions* qui les tracassent beaucoup, en diminuant leur travail, et en augmentant leur misère. Heureuses encore, si dans la durée de ces infirmités elles ne suivent pas des conseils pernicieux qui prolongent et aggravent leurs maux !

§. 95. Mais il leur arrive une imprudence malheureusement trop fréquente dans cette sorte d'exercice ou d'occupation : elles ne connoissent que le besoin, et elles se rendent à la rivière à des *époques* qui ne devroient reconnoître aucune nécessité. Il s'ensuit des *fièvres* très-vives, des *supressions* promptes et dangereuses des *coliques spasmodiques* fort violentes, des *pâles couleurs*, et cette longue suite *d'infirmités* et *d'affections* qui dérivent de la suppression subite d'une excrétion aussi essentielle à la santé, dans des tempéramens qui ne reconnoissent pas de petits maux, qu'on néglige presque toujours, et qui

sont souvent accompagnées de beaucoup de danger.

§. 96. Il nous reste à suivre les trois classes d'ouvrières en dentelle, que nous avons considérées, et à nous fixer sur les *affections* propres et particulières à chacune de ces classes. Nous finirons par indiquer les moyens, s'il en est que nous puissions trouver, pour prévenir les inconvéniens et les maux qui résultent des effets du régime et du travail de ces pauvres filles.

§. 97. Les ouvrières en dentelles, je veux dire celles qui ne s'occupent que de ce genre de travail tous le temps de l'année, qui y sont formées dès le bas âge, sont précisément celles qui contractent le moins d'infirmités, surtout si elles sont rassemblées en petit nombre, et qu'elles habitent dans une chambre de travail un peu spacieuse. Quelques *rhumes*, quelques *fluxions* qu'elles s'attirent par quelque imprudence, sont à peu près les maladies les plus fréquentes qui les affligent. On peut y joindre quelques *surcharges d'humeurs* de loin en loin, qui les obligent à quelque purgatif. Il sem-

ble que leur vie uniforme et leur frugalité les mettent ordinairement à l'abri des *maladies régnantes* et des *épidémies*.

§. 98 Mais les ouvrières de la seconde classe, ces filles qui, ayant passé les saisons tempérées et chaudes à la campagne et dans les travaux qui y sont relatifs, viennent à l'époque de la saison froide se fixer dans ces chambrées ou dans ces sortes de communautés dont nous avons parlé (§. 81.), deviennent aisément sujettes à beaucoup d'*indispositions*, ansi qu'on peut aisément le présumer, lorsqu'une vie sédentaire et comme oisive succède tout-à-coup à une vie des plus actives.

§. 99. Quelque abondante que soit la transpiration ordinaire chez ces filles, comme nous avons remarqué (§. 83. 84.), elle est bien inférieure à celle qne le travail de la campagne leur occasionne. Elles arrivent encore avec une *surabondance d'humeurs*, qu'elles augmentent par la continuité de leur appétit qui se soutient au même point pendant quelque temps, et par la diminution d'exercice, qui ne favorise pas peu la réplétion;

en sorte que le *mal-être* ne tarde guère à se montrer : c'est alors qu'elles subissent l'épreuve de leur nouveau genre de vie, les *dégoûts*, les *pesanteurs*, les *vomissemens*, les *diarrhées*, les *bouffissures*, les *pâles couleurs*, enfin tous genres *d'affections* qui dérivent d'une diminution de transpiration, d'une *surabondance d'humeurs*, dont les suites sont plus ou moins dangereuses, suivant la disposition du sujet, et suivant la constitution des *maladies régnantes*.

§. 100. On peut juger combien ces personnes deviennent alors susceptibles des inconvéniens et des effets que nous avons détaillés (§. 84. et suiv.), qui sont les suites du séjour dans des appartemens bien insuffisans pour les contenir sainement. Accoutumées à vivre au grand air, à avoir leur corps dans une liberté nécessaire, elles ne sont plus que fixées dans des lieux très-fermés, et dans une contrainte nouvelle, soit par le corset de baleine, soit par une situation toujours continue, qu'exige un travail où les doigts seuls sont en action. Aussi, dès leur arrivée dans les assemblées, on en voit beaucoup devenir *malades* ;

et souvent plusieurs ne trouvent de moyens de guérison plus effectifs, ou de plus prompt rétablissement, que dans leur retour à la campagne, ou dans la reprise des travaux relatifs.

§. 101. Il est vrai que la plupart retrouvent dans leurs villages les mêmes assemblées, et, partant, les mêmes causes, parce qu'il y a peu de hameaux ou de villages dans nos environs, où les femmes comme les filles ne s'occupent toutes du travail de la dentelle, sur-tout pendant l'hiver, et où il ne se forme conséquemment de ces assemblées toujours dirigées par quelques personnes pieuses. Mais malgré que les inconvéniens soient à peu près les mêmes, elles ont plus souvent occasion de respirer un air plus pur ; elles sont avec leur pénates, et elles jouissent d'une plus grande liberté que dans notre ville, où elles ne viennent que pour augmenter un peu leur gain, et pour se former aux pratiques de la *religion*.

§. 102. Dans la troisième classe enfin, nous comprenons les filles d'un certain âge, qui, lassées du service domestique, se retirent dans ces chambres ou dans ces assemblées, pour ne

s'occuper que du travail de la dentelle et des pratiques de dévotion : ce sont les ouvrières constamment les plus *maladives* : on en trouve peu qui aient subi une épreuve complette de ce nouveau genre de vie, sans avoir contracté une ou plusieurs *infirmités*.

§. 103. Accoutumées auparavant à l'action, et à une nourriture réglée dont elles n'avoient pas le souci de faire la dépense, ces filles deviennent ensuite d'une parcimonie extrême, pour conserver et ménager avec soin le salaire qu'elles ont acquis et augmenté par leur service passé et par leurs épargnes, mais, trop malheureusement pour elles, qu'elles n'emploient plus qu'en remèdes. Moins décidées que les autres ouvrières pour leur nourriture ordinaire, elles s'épargnent jusqu'au plus nécessaire, et augmentent par ce moyen les causes de l'altération de leur santé. Elles entreprennent encore ce nouveau genre de vie à l'époque ou peu après la cessation de leurs *règles* ; ce qui ne contribue pas peu à multiplier les dispositions aux *maladies* les plus graves.

§. 104. En effet, presque toutes sont affectées

affectées de *maladies chroniques* : ou bien ce sont des *pertes considérables*, des *apoplexies*, des *hémiplégies*, des *obstructions*, des *cachexies*, des *bouffissures*, des *ankiloses*, des *foiblesses dans les membres*, des *douleurs rhumatismales*, toutes *affections* qui les privent de tout exercice salutaire, et leur assurent une vie accablée d'*infirmités* : en un mot, c'est l'époque assurée de l'emploi de leur salaire amassé pendant bien des années avec tant de peine, et conservé avec tant de soin ; on auroit peut-être bien raison de dire qu'il devient la cause première de leurs *maladies* et de leur *mort*. Si à cela nous joignons les suites du travail de la dentelle, que nous avons considérées jusqu'à présent, il est évident que cette troisième classe d'ouvrières est la plus susceptible des effets dangereux de la vie sédentaire, du changement du régime, et de l'impression du mauvais air.

§. 105. Je ferai ici une remarque qui surprendra peut-être par sa singularité. A considérer cette manufacture, et sur-tout l'application nécessaire à ce travail, on voit évidemment que les yeux doivent être perpétuelle-

ment dans une action forcée, qui doit bientôt porter atteinte à un organe aussi essentiel et aussi délicat, les ouvrières étant obligées encore d'employer une grande partie du temps à travailler à la foible lueur d'une lampe; conséquemment, il est à croire que les *maladies des yeux* doivent être chez elles très-fréquentes et très-multipliées; mais sur-tout que la *foiblesse de la vue*, ou *l'aveuglement*, doivent former un genre d'*affections* très-commun.

§. 106. Cependant il est très-vrai que les *maladies des yeux* ne se montrent pas davantage chez les ouvrières en dentelle que dans la pratique des autres arts ou métiers qui semblent même en être moins susceptibles. J'ai toujours été surpris de ce phénomène; j'ai pris toutes les informations; voici la raison que j'ai pu trouver, et qui m'a paru bonne. Il est très rare que l'ouvrière, en se déterminant à faire un genre ou une espèce de dentelle, ne consulte autant ses yeux, que son adresse, ou le désir du gain; et c'est précisément ce qui la fixe sur le choix. Si d'ailleurs, par le travail, ou par l'épreuve faite, sa vue se fatigue

trop, ou s'altère, elle passe à des espèces plus faciles, plus à sa portée, ou plus claires, ou moins compliquées. D'ailleurs, elle trouve facilement à se pourvoir de toutes les gradations possibles, depuis le dessein le plus grossier jusqu'au plus fin, depuis le plus simple ou le plus commun, jusqu'au plus composé ou au plus recherché de toutes les classes de dentelles, soit en fil, soit en soie noire ou blanche, on pourroit même ajouter de différentes couleurs. Ainsi, c'est assurément cette facilité à changer, soit les espèces, soit les couleurs, qui prévient les *maux* qui résulteroient d'un travail toujours uniforme et toujours compliqué.

§. 107. Il seroit bien es sentielsans doute et bien utile, de trouver et d'indiquer les moyens de prévenir les *affections* ou les *maladies* particulières de ces pauvres victimes de la misère et de notre luxe. Nous avons fait notre possible pour en découvrir les causes les plus vraies et les plus fréquentes. C'est déjà un bien que nous avons fait de les indiquer, si toutefois nous avons réussi. Mais les moyens d'aller au-devant des causes, et d'en

arrêter les effets, sont bien difficiles à trouver. Les secours de la médecine sont peu effectifs ; et la misère qui accompagne ces pauvres ouvrières arrête toute suggestion, et presque tous les projets qui pourroient leur être avantageux. Je crois cependant que si toutefois il est impossible d'obvier à tous les inconvéniens, du moins le zèle et la charité peuvent en prévenir plusieurs.

§. 108. Nous avons dit que ces assemblées sont la plupart présidées par des personnes pieuses (§. 81.), comme elles le sont en effet : j'ajoute encore qu'elles étoient dirigées et surveillées par les *curés* ou par des supérieurs. Ce sont précisément ces personnes qui peuvent, par leurs avertissemens ou par leurs instructions, prévenir avec fruit bien des *accidens* que nous avons fait connoître.

§. 109. Chaque assemblée ou communauté seroit avertie et instruite des dangers et des effets de l'infection de l'air. On les exhorteroit à ouvrir les portes et les fenêtres pendant quelques instans plus ou moins répétés dans la journée, afin d'obtenir le renouvellement de l'air, et afin de di-

minuer la chaleur qui augmente d'autant son altération. Cette précaution auroit lieu sur-tout quelques momens avant de sortir des salles, afin de n'être pas affecté du passage subit d'un air très-chaud à un air trés-froid. On les avertiroit sur les dangers et les effets des chaufferettes ou brasiers trop vifs et trop ardens; combien leur usage ainsi soutenu leur est préjudiciable, et combien il leur seroit utile de s'en priver dans les salles où la chaleur est considérable, et plus que suffisante pour conserver leur santé et pour la continuité de leur travail.

§. 110. Mais ce que l'on devroit sur-tout observer, du moins autant que les facultés de ces sortes de communautés pourroient le permettre, c'est que les salles, ou chambres de travail fussent toujours spacieuses, fort élevées, et que la grandeur de l'appartement ne fût jamais en raison juste et précise du nombre des personnes qui peuvent y contenir, mais toujours bien au-delà, ainsi que nous l'avons remarqué (§. 64 et suiv.). De même lorsqu'on désire, à l'avantage du *bien public* et de la *religion*, de créer

ou de former quelqu'une de ces assemblées, soit dans les villes, soit dans les villages ou hameaux, on auroit en grande considération la nécessité d'une salle ou chambre de travail, dont la grandeur, l'élévation, et l'exposition, pourroient aider et favoriser le renouvellement de l'air, ce fluide si essentiel à la vie, et dont l'altération est si préjudiciable à la santé.

§. 111. Les personnes qui président d'ordinaire ces assemblées, soit pour le bon ordre, soit pour l'instruction, soit pour le travail, forceroient utilement chacune des ouvrières à entretenir à leur tour la plus grande propreté dans les salles de travail. Ce seroit un grand bien qu'elles fusssent nettoyées ou balayées au moins une fois par jour, et que dans cet intervalle les portes et fenêtres fussent tenues ouvertes, ainsi que pendant le temps employé au repas : on auroit encore soin sur-tout de réitérer souvent les avertissemens pour qu'aucune de ces filles ne se rendît à la rivière, sous quelque pretexte que ce fût, pendant toute la durée de l'*époque périodique*. Cette précaution devroit

avoir lieu principalement pendant la saison froide. On leur peindroit les suites et les effets de leur imprudence avec les couleurs les plus fortes, pour les bien convaincre du danger où elles s'exposent en négligeant ces avis.

§. 112. Les ouvrières qui arrivent de la campagne seroient aussi très-utilement prévenues de ne pas continuer à se livrer à leur appétit comme elles pouvoient faire dans les plus rudes travaux de la campagne ; de faire le plus d'exercice qu'elles pourroient aux momens, ou aux jours destinés au délassement ; que le repos et la trop grande inaction leur deviendront préjudiciables sur-tout en prenant la même quantité de nourriture Je ne dis rien de la propreté personnelle ; je sais qu'elle est spécialement recommandée à toutes : mais j'ajoute que toutes ces recommandations utiles et nécessaires ne sauroient jamais être assez multipliées, et assez souvent renouvelées.

§. 113. Enfin je finis par une dernière remarque bien faite pour exciter le zèle et la charité de toutes les personnes qui veillent à la santé, ou qui peuvent s'intéresser à la conser-

vation de ces pauvres ouvrières. Malheureusement presque toutes sont dupes de leur crédulité et de leur bonne foi dans les *indispositions* ou dans les *maladies* qu'elles contractent. Le besoin de soulagement, l'espérance d'une guérison prompte, la cherté des conseils et des remèdes, les font courir après toute espèce de *charlatans*, de *jongleurs*, de ces *droguistes passans*, qui, d'après quelques exemples vrais ou faux, mais toujours mal appliqués, les subjuguent au point de leur vendre toute sorte de drogues dangereuses dans leur emploi, si elles ne sont encore nuisibles dans leur qualité, ce qui est presque constant. Ces imposteurs, en leur ravissant les moyens de s'aider et de se nourrir, augmentent leurs *maux* par leur remèdes, et leur misère par la privation du plus nécessaire pour soutenir leurs forces, et pour aider aux mouvemens naturels; ces mouvemens seroient le plus souvent très-effectifs, s'ils n'étoient annullés par les effets des mauvais conseils, par l'usage des drogues pernicieuses, et par le manque de nourriture.

Je sais que cette remarque a été

souvent faite par les médecins, et qu'elle a excité les regrets des gens sages et compatissans : mais ce que j'en ai vu trop souvent, m'a affecté si vivement, que je n'ai pu m'empêcher de renouveler dans le souvenir des personnes intéressées au bien public, et nommément à l'avantage des pauvres ouvrières en dentelle, des plaintes qui doivent exciter le zèle et la pitié sur leur sort, et déterminer le mépris et l'indignation publique sur toute cette *horde de jongleurs, de maiges, de charlatans* vrais fléaux de la société, qui depuis long-temps auroit dû les rejeter de son sein.



ARTICLE QUATRIÈME.

Réflexions sur le traitement de la petite vérole.

§. 1. ON a bien droit de se plaindre des *erreurs* trop multipliées dans l'exercice de la médecine ; puisque c'est de ces *erreurs* même qu'est née une foule de préjugés qui ont été plus ou moins préjudiciables à la société. Le *traitement de la petite* vérole, que l'on sait avoir éprouvé tant de changemens, peut être regardé comme un foyer très-propre à des *opinions erronées* , et le plus souvent dangereuses, par le crédit qu'elles ont pu acquérir de la célébrité ou de la réputation de leur auteur.

§. 2. MM. *Tissot*, *Fouquet*, *et Menuret* ont en vain employé toute leur logique et leurs lumières dans ces derniers temps, pour prévenir les tristes effets des *méthodes incendiaires* ou *routinières* ; les *préjugés* trop enracinés dans le public n'ont cessé de se montrer pour produire des effets

qui outragent le bon sens, et qui nuisent cruellement à la société par les maux affreux qu'ils occasionnent. Mon projet n'est point de marquer l'origine, le caractère et les progrès de chacun d'eux. Il en est plusieurs qui n'existent déjà plus ; encore quelques années, et on doutera qu'ils aient pu avoir des prosélytes : mais il en est encore qui sont d'autant plus à redouter, qu'ils semblent être le produit d'une expérience consommée, et paroissent autorisés par une doctrine universellement reçue et approuvée.

§. 3. La *petite vérole* est une maladie aiguë, dont le caractère, le développement, la marche et la terminaison sont généralement connus. Il est très-peu de mères de famille déjà exercées qui ne croient en savoir sur ce point autant qu'un médecin. On pourroit leur accorder cette connoissance à un certain degré, et cette prétention peut être vraie à quelques égards ; mais cette maladie embrasse tant de variétés, tant de complications qui sont hors de leur portée, et qui exigent d'ailleurs des connoissances si étendues, que l'observation la plus exacte, et quelquefois une expérience con-

sommée, se trouvent en défaut pour les connoître comme pour y remédier.

§. 4. La connoissance acquise de cette maladie et de ces mouvemens détermine au choix particulier de *deux méthodes* pour le traitement; elles sont très-différentes l'une de l'autre, mais également dangereuses par leurs excès : chacune d'elles paroît avoir la nature et l'expérience pour guides et pour appui. Il en est encore une *troisième* qui semble devoir son origine aux évènemens fâcheux qui ont été le produit des deux autres. Elle leur donne une exclusion absolue; elle abandonne le malade à sa destinée; et les secours qu'elle donne, ou qu'elle permet, paroissent être uniquement accordés à la sollicitation des cris, ou à la violence de la douleur.

§. 5. L'*humeur variolique* portée du centre à la circonférence par un mouvement évidemment utile et salutaire, a long-temps persuadé que tout ce qui pouvoit aider à ce mouvement devroit être employé. Cette opinion a donné naissance à la *méthode échauffante* qui a régné pendant bien du temps, et qui résiste encore à la

méthode rafraîchissante, quoique reconnue généralement pour la plus utile. Les succès de l'une et de l'autre méthode conservent à chacune d'elles des prosélytes. On ne peut douter cependant que la *méthode rafraîchissante* ne soit la plus généralement adoptée, et qu'elle ne mérite bien la préférence, malgré la multiplicité d'occasions essentielles où la *méthode échauffante* doit être nécessairement substituée, et réparer les torts de la première.

§. 6. Cependant on ne peut pas dire que la *méthode échauffante* soit née du sein de l'erreur, ou qu'elle soit l'effet du *préjugé*, ou d'une opinion hasardée et purement systématique. Le caractère de la maladie, la marche de la nature, les mouvemens dirigés du centre à la circonférence pour se débarraser d'une *humeur délétère*, dont l'action sur la peau montre sa causticité, sont la preuve des dangers de son séjour dans l'intérieur. On ne doit donc point être surpris que quelques médecins, même des plus célèbres, se soient laissés dominer par une opinion conforme aux intentions de la nature, d'où s'en est

suivie l'obligation d'aider à ce mouvement expulsif, qu'ils ont eu bien raison de regarder comme une *dépuration* utile et même nécessaire.

§. 7. On observe assez fréquemment dans la pratique, que lorsque la nature n'a pu remplir parfaitement ses intentions dans l'expulsion de l'*humeur variolique*, on voit succéder dans la convalescence des *dépôts purulens*, ou une multiplicité de *furoncles* très-douloureux, qui ont laissé des regrets sur l'impuissance de la nature, ou sur la négligence à aider et à fortifier ces *mouvemens dépuratoires*, dont on reconnoît alors l'insuffisance. Je ne parle point encore de ces *éruptions tardives* et lâches dans les sujets où la nature est épuisée par une cause quelconque, et dont l'issue, accompagnée de beaucoup de désordre, devient funeste par l'impossibilité à la nature de produire, et à l'art de solliciter des mouvemens suffisans et indispensables.

§. 8. La doctrine la plus lumineuse comme la plus utile devient constamment dangereuse entre les mains d'un *enthousiaste* ou d'un *sectaire* ignorant. Quelque partisan que l'on soit de

Sydenham, ou de la *méthode rafraîchissante*, on ne peut en aucun sens regarder *Morton* comme un théoricien qui a prétendu vouloir fixer l'opinion malgré l'expérience et l'observation. Le caractère ou le mode des *petites véroles* qu'il a observées démontroit le besoin de la nature pour être aidée de quelques toniques ou de quelques *échauffans*. Les observations qu'il nous présente, portent un caractère de vérité que le temps et les occasions justifient trop souvent au lit des malades.

§. 9. Quel est le médecin clinique qui n'a pas observé dans plusieurs sujets une vraie inaction, une sorte de débilité de la part de la nature dans la préparation d'une *éruption* prochaine, d'une *suppuration* trop retardée, d'une *exsiccation* longue et insuffisante, sans avoir droit d'accuser aucune diversion faite par un levain fébrile ou putride dans les premières voies ? Comment n'auroit-on pas observé des *refoulemens* de l'*humeur variolique* par un usage trop soutenu des *rafraîchissans*, qui ont forcé à l'emploi des *échauffans* même les plus actifs ? On auroit très-grand tort con-

séquemment de regarder la *méthode échauffante* comme constamment nuisible, et méritant d'être réléguée avec les *méthodes routinières* ou *empiriques*, qui font la honte de ceux qui s'y livrent par choix, comme par ignorance.

§. 10. La *méthode échauffante* a eu de très-grands partisans; elle les devoit à des succès qu'on ne peut regarder comme supposés : mais elle a aussi de puissans adversaires; elle les a mérités par les *préjugés* ou par les excès qu'elle a favorisés, et par les suites funestes qu'ils ont occasionnées. Aussi cette méthode, malheureusement trop généralisée, et justement inculpée, a été obligée de céder la place à la *méthode rafraîchissante*, à qui les succès les plus constans ont assuré la préférence. Il n'y a plus qu'un cri général, et il est en sa faveur; et comment n'obtiendroit-elle pas le suffrage le plus étendu dans une maladie dont l'invasion, les progrès et la marche ont lieu le plus ordinairement avec une activité qui semble donner une exclusion absolue à tout genre de secours qui tendroient à augmenter un mouvement fébrile, et qui ne se montre

qu'avec la plus grande force ou avec la plus grande violence, soit par ses signes, soit par les symptômes concomitans?

§. 11. Cependant on a droit de reprocher aux plus zélés partisans de la *méthode rafraîchissante*, une confiance souvent aveugle, et trop généralement exclusive, dont l'excès est vraiment digne de blâme. Il est de fait qu'il se rencontre des *épidémies* d'un genre tout opposé, c'est-à-dire, où l'on voit la nature hors d'état de produire des mouvemens soutenus, et assez effectifs pour une terminaison heureuse. Il est des pays, où dès le moment de l'introduction du *miasme variolique*, l'état de l'atmosphère surchargée de vapeurs grossières ne laisse à l'air aucun ressort pour produire un certain effort ou une certaine réaction dans le corps des individus, propre à aider à la séparation comme à l'expulsion de l'*humeur variolique*, et dont le séjour prolongé, ou le défaut de développement, produit des symptômes bizarres et trop souvent funestes. On en peut voir des exemples chez ces individus particuliers dont nous avons parlé (§. 7.), qui, dans

le temps d'une *épidémie* même la plus fougueuse ou la plus aiguë, présentent une série de signes et de symptômes qui semblent tenir à un état *chronique*. Telles sont quelquefois les occasions qui forcent un médecin à revevenir sur ses pas, à s'écarter de la route ordinaire, et à abandonner des principes qu'il avoit cru jusqu'alors infaillibles.

§. 12. On est forcé de convenir que la *méthode échauffante* avoit porté à des excès évidemment nuisibles. Cependant s'il n'y eût eu que des *Morton* qui l'eussent employée, *Sydenham* n'auroit pas eu à réclamer contre des abus meurtriers; et quoique sa pratique fût très-heureuse, il ne se seroit pas opposé aussi formellement à la doctrine contraire. Il est vrai qu'il falloit détruire des *préjugés* très-enracinés ; la candeur et l'expérience étoient ses appuis : aussi sa doctrine subjugua tous les esprits ; elle foudroyoit toute opposition, ou tout raisonnement qui pouvoit l'inculper et en diminuer le crédit. Il ne fut plus question d'*hypothèse*; aucun avis, aucune opinion ne pût prévaloir ; on ne vit plus que le ministre de la nature appliqué à en régler

les mouvemens, à en modérer les progrès, enfin obtenir des succès difficiles à apprécier. Que de motifs puissans pour la faire adopter par-tout ! Aussi est-elle devenue la méthode générale, la doctrine par excellence. Chaque médecin en apprend les élémens dans les meilleures écoles ; il est témoin des heureux effets opérés sous ses yeux; il les obtient en s'y conformant; et dès lors il devient l'apologiste le plus décidé et le plus ferme d'une méthode qui jusqu'à *Sydenham* avoit trouvé les plus grands obstacles à son crédit.

§. 13. Parmi les nombreux avantages qu'on a retirés de la *méthode rafraîchissante*, il en est un sur-tout qui semble prédominer, et qui, bien apprécié, pourroit être regardé comme la source de la plupart des succès obtenus. C'est de la *propreté* que l'on recommande avec tant de raison pour le malade, et de l'allégement des couvertures, que je veux parler. Dans la *méthode échauffante*, on craignoit dans tous les momens une répercussion de l'*humeur variolique*; le malade, accablé sous le poids des couvertures, et dans un lit comme dans un apparte-

ment le plus scrupuleusement fermé, étoit retenu dans un atmosphère toujours égal ou difficilement renouvelé. Il lui étoit très-rarement permis de prendre de nouveau linge pour se soulager dans sa détresse et dans ses plus vives inquiétudes occasionnées par la fièvre ou par les sueurs. Il n'est pas rare d'entendre dire à ceux qui ont échapé à ces cruels excès, que leur linge de corps, à la fin de la *suppuration*, n'avoit été retiré qu'en lambeaux les plus infects. Il n'est pas de médecin, je pense, qui n'en ait bien vu quelques exemples du moins bien approchans. Jai vu des cas où la vapeur qui s'exhaloit lorsque le malade sortoit les bras de dessous les couvertures pour faire juger de l'état du pouls, étoit une vrai *moffette* qui montroit le danger, et qui n'inspiroit que l'horreur.

§. 14. Dans l'emploi de la *méthode rafraichissante*, on donne des secours d'un genre bien différent; on ne doit être occupé qu'à procurer au malade un air frais et souvent renouvelé: forcé à garder le lit par des affections douloureuses, il n'a de couvertures que celles qui le garantissent d'une fraî-

cheur dangereuse ou capable de lui devenir préjudiciable; et autant que les circonstances le permettent, le malade est obligé de passer le moins de temps possible dans le lit, où il est tenu dans la plus grande propreté pendant toute la durée de la maladie. L'*humeur variolique* déposée en partie par les moiteurs ou par les sueurs, comme dans le *temps de la suppuration* et dans celui de *l'exsiccation*, n'incommode jamais le malade et les assistans par sa puanteur, et par son acreté elle n'occasionne point de nouvelles irritations. Les mouvemens, les situations du malade, ne sont plus empêchées, ne sont point gênées par des recommandations fatigantes et impérieuses, ou par la roideur du linge imbibé de *pus variolique* : la boisson comme le régime éprouvent le même changement; aux tisannes chaudes et échauffantes, on substitue une boisson douce, humectante et capable de diminuer le feu et l'angoisse fébrile; objet principal de la *méthode rafraîchissante*, et qu'on ne perd jamais de vue.

§. 15. C'est sans doute une des plus heureuses révolutions opérées dans la pratique de la médecine par le grand

apologiste de la *méthode rafraîchissante*, et d'ont l'utilité comme la vérité ont été sur-tout démontrées évidemment dans cette forte *épidémie* que nous éprouvons. On a fait assez peu d'usage de la *méthode échauffante* ; les gens aisés, pour la plupart, en ont reconnu le danger ; du moins ils en ont été prévenus. Il n'y a eu que les pauvres et les malheureux qui ont resté attachés à cette ancienne méthode, disons-mieux, aux excès ou aux *préjugés* qui en ont été les suites, et que le défaut d'instructions et de facultés ont favorisés ; ce qui n'a pas peu contribué aux ravages considérables que la maladie a faits principalement parmi eux, et dont encore il leur a été très-difficile de se garantir entièrement, malgré leur bonne volonté.

§. 16. Dans le temps que j'écris ces reflexions, *au mois de Septembre* 1791, il règne dans cette ville et dans les environs *une petite vérole épidémique* qui a été générale ; il est peu de familles qui en aient été exemptes. Elle a commencé avec le printemps ; elle a été en croissant avec les chaleurs de l'été, qui lui ont donné un air de malignité qu'elle n'a jamais eu : elle est

du genre des *confluentes bénignes.* Elle a été très-funeste, et particulièrement destructive chez les pauvres qui ont été privés des secours et des moyens de propreté, ou qui ont été subjugués par les anciens *préjugés* renouvelés par l'ignorance. Cependant on peut dire que quelques bons avis répandus ont prévenu encore bien des malheurs. Quelques particuliers ont pris en considération la conduite et les succès des médecins et des inoculateurs. Ce trait de lumière s'est communiqué chez plusieurs de ceux qui refléchissent ou qui sont forcés d'y prendre intérêt. On en a reconnu les avantages; et il en a résulté une opinion qui s'est accréditée, *que la plupart des enfans des gens aisés échapoient assez heureusement, et qu'il n'y avoit guère que les pauvres et les misérables dénués de tous secours et de moyens, qui formoient la liste funèbre de cette épidémie.*

§. 17. C'est d'après cette même considération, qu'on trouvera la raison pourquoi parmi la plupart des enfans qui ont péri dans cette *épidémie*, il en est très-peu qui eussent atteint l'âge de sept ou huit ans, et pourquoi il y en

a eu encore fort peu qui ont éprouvé des accidens fort graves, malgré que *l'éruption* eût été abondante. Il est évident qu'il a été infiniment plus facile de connoître plutôt l'état malade de ces enfans, et de leur faire prendre les remèdes convenables et préliminaires, qu'à ceux d'un âge bien inférieur. Ils exprimoient d'ailleurs bien plus facilement leurs besoins; plus actifs, et moins retenus dans leur lit, ils pouvoient mieux s'aider dans leur mouvemens, ne pas éprouver le pénible et les violences d'une même situation, si incommode par sa durée et par tant d'autres inconvéniens qui en sont la suite, et auxquels les enfans dans le plus bas âge ne peuvent se soustraire.

§. 18. Ceux qui ont le plus préconisé *la méthode rafraîchissante*, ont, comme c'est d'usage, chargé le tableau de la *méthode échauffante.* Ils n'ont rien laissé à désirer sur les accidens graves qui peuvent en être le produit, soit ceux qui le sont effectivement, soit ceux qui n'y ont même aucune part. Il semble, d'après leurs imputations, qu'on ne doit voir d'*éruption pourprée*, de *fièvre violente*, des symptômes

symptômes en un mot indiquant un *feu*, une *chaleur nuisible*, que par l'emploi et l'usage soutenu des remèdes comme des moyens que l'on conseille pour obtenir l'expulsion de l'*humeur variolique* : si on a observé enfin des accidens graves, si des symptômes violens se sont montrés dans les divers périodes de la maladie, c'est toujours la *méthode échauffante* qui les a produits, ou qui est la cause de leur opiniâtreté, et des suites funestes qui en ont résulté.

§. 19. Cependant j'ose dire avec la plus ferme assurance que jai observé chez plusieurs sujets des symptômes d'un *feu fébrile* que rien n'a pu modérer ni éteindre ; que la *méthode rafraîchissante*, dont je suis depuis longtemps le partisan et l'apologiste, employée dans tous ses détails depuis le commencement de la maladie jusqu'à sa fin malheureuse, n'a pu donner le moindre résultat avantageux ; je suis entièrement convaincu qu'il est nombre de cas malheureux et particuliers que l'on rejette avec empressement sur une méthode différente ou opposée, tandis qu'elle n'y a absolument aucune part, et qu'on devroit plutôt recher-

cher des causes ultérieures et peut-être bien différentes.

§. 20. Personne ne doute qu'il n'y ait des causes particulières et inhérentes au sujet attaqué de la *petite vérole*, et qui deviennent productrices de plusieurs accidens extraordinaires. Mais on ne s'est pas avisé d'en faire une recherche assez exacte pour en assigner la nature ou l'espèce. On sait assez généralement que lorsqu'une personne d'un certain âge ou un enfant unique dans une famille vient à les éprouver, on peut être sûr de l'éveil de la médisance, ou de la calomnie, sur le genre de vie antérieur, ou sur les mœurs ou la conduite des parens. Mais lorsque parmi un certain nombre d'enfans qui se sont succédé heureusement, qui tous ont fait preuve de la plus parfaite santé jusqu'à cette époque critique, on en voit la moitié ou le plus grand nombre éprouver cette maladie avec toute la douceur et les succès désirés, tandis qu'un seul sujet ou deux paroissent destinés à supporter tout le poids et toutes les horreurs de la maladie, malgré les mêmes soins, malgré la méthode la plus appropriée, l'envie, ou la ca-

lomnie se taisent ou se cachent à la vérité ; mais on a bien d'autres ressources aussi injustes ; la première enfance, quoique vigoureuse, est regardée comme chancelante, mal soignée : la nourrice fournit encore un subterfuge dont on fait un grand usage ; et de quoi ne l'accuse-t-on pas ? (On peut voir ce que j'en ai dit dans le *journal de médecine tom.* 47.) Enfin on s'épuise en recherches, en soupçons, comme en raisonnemens ; on s'égare, on s'abuse, et ce qu'il y a de plus vrai, on fait preuve d'une ignorance complette, dont il en coûte de faire l'aveu.

§. 21. Dans le cours de cette *épidémie*, j'ai eu souvent occasion de voir des effets aussi bizarres. Je déclare que je ne suis point sujet à prévention, et autant que je le peux, je me tiens en garde contre tous les soupçons que l'on veut me suggérer, et qui n'ont pas l'empreinte de la vérité. Jai refléchi souvent sur ces variétés, qui ont été pour moi fort inquiétantes. Jai pris toutes les informations possibles sur la naissance, la nourriture, les infirmités propres aux diverses époques de l'enfance comme de la vie de ces individus infortunés, sur leur tempérament,

leurs habitudes, leurs passions, en un mot, sur leur état passé et présent; je ne crains point d'en faire l'aveu; je n'ai pu trouver une raison tant soit peu satisfaisante des effets légers ou graves, bénins ou funestes de cette maladie; c'est un sujet de recherches encore tout neuf; il n'appartient qu'aux grands praticiens de nous éclairer sur cet objet important, dont il n'est besoin, je pense, de faire sentir l'utilité.

§. 22. En effet, jai vu des enfans forts et vigoureux, et avec toutes les marques de la santé, résister difficilement aux efforts de l'*éruption*, ou bien succomber à l'époque de la *suppuration*. Jai vu des enfans foibles, valétudinaires depuis leur naissance, faire présumer ne pouvoir jamais soutenir les effets de la maladie, annoncer même à son invasion une complication d'accidens qui paroissoient assurer leur perte; j'ai vu ces foibles roseaux résister à l'orage, retirer même de cette secousse une nouvelle vie, de nouvelles forces, et un caractère de tempérament jusqu'alors inconnu. J'ai vu des enfans dont le bien-être et la santé paroissoient les mettre à l'abri de tout accident, fortifiés encore par un régime exact et bien

antérieur à la maladie, dont on prévenoit l'invasion par des soins assidus, même par quelques remèdes préparatifs, je les ai vu annoncer leur perte infaillible dès le commencement de la maladie, par des accidens ou par des symptômes les moins attendus et les plus terribles, qui annulloient tous les soins, tous les remèdes et toutes les ressources que l'art peut sugérer.

§. 23. Malgré les succès justement célébrés de la *méthode rafraîchissante*, malgré son adoption presque universelle, elle aura toujours des opposans et des adversaires, dont le suffrage comme les prétentions ne sont point du tout indifférens. Plusieurs grands praticiens se sont élevés contre les abus qui en dérivent, par cela même que, sans distinction des temps, des pays, des circonstances, des individus, on se décide en faveur d'une méthode, sans autre motif souvent que par la vogue ou le crédit qu'elle s'est acquis. Cependant combien *d'éruptions pénibles* et *retardées*; combien de *suppurations rentrées* ou *insuffisantes*, combien *de dépôts désastreux* qui en ont été les suites ! et, ce qui mérite une attention particulière, combien n'a-t-on

pas le droit d'imputer à cette méthode si universellement applaudie, d'avoir souvent produit cette affection grave et malheureusement trop peu connue, qu'on désigne sous le nom de *petite vérole étouffée*, et qui est si rebelle à tout genre de secours ? *Bordeu* et *Robert* l'ont bien indiquée : mais combien peu de gens de l'art sont disposés à suivre des observations pénibles qui exigent de grandes lumières et un esprit d'observation que l'on se forme difficilement dans le tumulte d'une pratique étendue, ou routinière, ou empirique !

§. 24. J'assure, avec vérité, que parmi le nombre des malades que j'ai vus dans le cours de cette *épidémie*, j'ai rencontré des individus chez lesquels jai eté forcé d'employer la *méthode échauffante*, par le défaut réel des mouvemens de la nature, véritablement impuissans pour venir à bout de son travail. Je dirai plus ; j'ai vu peu de malades chez lesquels je n'aie fait succéder par nécessité et à l'alternative une méthode à une autre, suivant le besoin et les circonstances qui ont lieu particulièrement à la seconde époque de la maladie, dans le *temps de la suppuration*.

§. 25. On pourroit même avancer que telle est à peu près la conduite des partisans les plus déclarés de la *méthode rafraîchissante* ; puisque la plupart font précéder l'*éruption* par un éméto-cathartique. *Sydenham* ne cesse de recommander l'usage soutenu de son calmant, et de conseiller l'emploi des épispastiques, comme la boisson de la petite bière et du vin d'Espagne, vers le *temps de la suppuration. Tissot* voit de même dans les épispastiques un secours utile pour diminuer les engorgemens des parties supérieures : il nous annonce l'utilité du thé de sureau, ou de tilleul, ou de mélisse.... Je crois qu'on ne sauroit voir dans ces procédés une confiance entière et absolue dans l'emploi soutenu des rafraîchissans..... Dans la pratique de la médecine, les systèmes, les opinions sont évalués à leur juste valeur. Toutes ces *méthodes* prônées avec enthousiasme, et se donnant mutuellement exclusion, tous ces *remèdes* dont la vertu et l'efficacité sont assurées, sont forcés de subir l'examen le plus rigoureux au lit des malades par le médecin clinique et exempt de préjugés. C'est alors que tout ce pompeux éta-

lage se dissipe et disparoît à l'approche de l'expérience et de l'observation.

§. 26. Les funestes effets de la *méthode échauffante*, les excès dangereux de la *méthode rafraîchissante*, les oppositions et les reproches des médecins observateurs, ajoutons encore l'insouciance habituelle et souvent heureuse des habitans de la campagne, enfin le contraste inquiétant de toute espèce de remèdes et de soins, ont donné naissance à une *troisième opinion*, qui ne tient, ce semble, à aucune des autres, et qui remet tout aux soins et aux effets de la nature : on n'insiste ni sur les *échauffans*, ni sur les *rafraîchissans* : on ne se sert d'aucun remède, on n'emploie aucun secours : on ne voit et on ne veut voir qu'une *maladie homogène*, une dépuration préparée et faite par la nature, dont l'intention et la marche ne doivent point être troublées. Conséquemment, elle est abandonnée à ses propres mouvemens, à ses écarts : on n'a aucune inquiétude de sa détresse, ni de ses besoins ; les lumières et les soins du médecin sont réputés inutiles, si toutefois on ne les déclare contraires ou nuisibles ; et si, par hasard, il est appelé, c'est par

un motif singulier de précaution, pour éviter l'inculpation des proches en cas de fâcheux évènemens.

§. 27. J'ai vu avec douleur dans cette *épidémie* bien des personnes imbues de ce genre de *fatalisme*, malgré qu'elles parussent plutôt faites pour prévenir des erreurs, que pour les autoriser. J'ai rencontré de ces enfans malheureux, abandonnés à leur triste destinée, présenter un spectacle digne de la plus grande pitié. Fixés dans un lit dont on négligeoit même le nécessaire le plus indispensable, non par defaut de moyens, mais sous prétexte de ne rien déranger au cours de la maladie, on les voyoit accablés dans un tas d'ordures dont l'aspect comme la puanteur inspiroit la plus grande horreur. On a vu de ces pauvres victimes enlevées pour la sépulture, laisser dans leurs couche des masses vermineuses développées et nourries de leur substance déchirée et altérée avant la mort. Et que ne peut-on voir et observer chez des gens dont l'esprit n'est point capable de s'ouvrir à des conseils salutaires, ou bien à qui les *préjugés* tiennent lieu de tout sentiment de tendresse et de pitié?

§. 28. Il est un autre genre de personnes, dont la conduite n'est pas aussi répréhensible, quoiqu'elles tiennent toujours au *fatalisme* ou à l'inutilité des secours ou des remèdes dans le cours de cette maladie. Bien éloignées de cette indifference cruelle dont nous venons de parler, elles pèchent par un excès contraire, celui de l'extrême complaisance à accorder au malade tout ce qu'il désire. On lui fournit une nourriture abondante et à son gré; on l'expose au chaud, au froid à sa volonté, qu'on regarde toujours comme l'explication des besoins de la nature. Leur sécurité d'ailleurs est parfaite, quel que soit l'évènement de la maladie. S'ils appellent quelquefois des secours, c'est à l'époque des derniers instans de la vie, ou bien lorsque des accidens graves, au lieu d'aider à la briéveté de la vie, paroissent au contraire la prolonger et montrer de nouvelles affections qui deviennent inquiétantes. J'en ai vu réclamer des secours, après la *perte de la vue*, ou d'un *membre grangréné* à la suite de quelques *dépôts* négligés.

§. 29. Il est incontestablement vrai que, quel degré de connoissance que

l'on puisse supposer acquis par l'âge et par la multiplicité des cas, il est une infinité d'évènemens, d'occasions, de symptômes, qui éludent les soins et l'attention de la mère la plus attentive et la plus clairvoyante ; on s'étourdit, on espère, on s'abuse, on est dans l'inaction dans un temps précieux où il faudroit agir ; la maladie s'aggrave, elle prend une tournure fâcheuse ; on trouve mille raisons de sécurité, et la terminaison, quoique funeste, ne laisse aucun remords, dans la persuasion où l'on est que la nature a été forcée de succomber aux efforts d'un ennemi invincible. Mais si le médecin appelé à la fin de cette triste époque n'excite aucun regret par des reproches justement mérités, il devient par son silence ou par une fausse délicatesse, le *protecteur des abus* auxquels il doit s'opposer de tout son pouvoir.

§. 30. On sera donc forcé d'avouer que le seul juge des *méthodes* prônées avec plus ou moins d'éclat, le seul *appréciateur des conseils* comme des *remèdes* recommandés et distribués avec plus ou moins d'authenticité, c'est le *médecin clinique*, celui qui voit des malades, celui qui n'est occupé qu'à

étudier la nature, à observer ses mouvemens, qui, familiarisé avec elle, connoît sa détresse, et sait distinguer sa fougue ou ses écarts, de son énergie, et de ses projets utiles et favorables, qui connoît les époques et les occasions où elle doit être libre et abandonnée à elle-même, comme celles où elle doit être excitée, modérée pour la perfection de son travail : c'est lui seul qui sait se conformer aux temps, aux lieux, aux circonstances et aux individus. C'est le *ministre* et *l'interprète de la nature*, qui pèsera attentivement les reproches mutuels des partisans des diverses méthodes ; il évaluera les effets des *remèdes échauffans*, quand ils produiront des *fièvres violentes*, des *inflammations locales*, qui arrêtent, qui forcent et qui bouleversent des excrétions qui ne peuvent avoir lieu utilement que dans le calme, ou par des mouvemens dont la douceur comme la durée assurent l'utilité et le besoin : il appréciera les reproches faits à l'usage outré ou trop soutenu des *rafraîchissans*, par le défaut des mouvemens suffisans dans les divers périodes de la maladie ; il en déduira les *rétrocessions de l'humeur variolique*, les *mé-*

tastases, les dépôts qui en sont les suites : il connoîtra la cause de ces *convalescences longues*, de ces *infirmités* très-difficiles et le plus souvent impossibles à guérir, et auxquelles les conseils, les remèdes, ou toute entreprise excitée par le zèle, ne peuvent être que préjudiciables. Ce n'est point par le détail insipide de guérisons miraculeuses et le plus souvent mensongères, qu'il doit acquérir la confiance du public et mériter l'adhésion à son jugement et à ses conseils ; cest par l'*étude*, par l'*expérience* et par la *probité*.

§. 31. L'*inoculation* a ses partisans et ses adversaires dans notre ville. Ce salutaire préservatif a eu la plus grande peine a y être établi ; j'en ai dit ailleurs la raison (*journ. de méd. tom.* 51) ; il est parfaitement inutile de la répéter ici. Quelques cas qu'on pourroit peut-être regarder comme douteux ou peu concluans, et que je ne veux point discuter, ont aidé dernièrement à quelques nouvelles oppositions, et ont essayé de faire effort pour arrêter une *méthode* qui s'accréditoit de jour en jour, et qui montroit un bien et des avantages inappréciables ; mais la férocité et l'universalité de cette *épidé-*

mie actuelle, qui par elle-même a pu faire élever des doutes et des craintes, servira aussi, comme je l'espère, à convaincre les esprits les plus incrédules, même les plus prévenus; et le tableau effrayant que l'on a vu dans toutes les maisons affligées de cette maladie contractée naturellement, mis en opposition avec celui des inoculés, qui précisément cette année l'ont été si heureusement, mettra le sceau sur les avantages réels et incalculables de l'inoculation.

§. 32. Les heureux produits de l'*inoculation* obtenus dans le cours de cette année, avoient, ce semble, procuré un bien, en déterminant un grand nombre de personnes à des précautions qui paroissoient promettre bien des avantages; mais ce bien n'étoit qu'illusoire : on savoit généralement qu'on préparoit les inoculés; on s'étoit informé de quelques détails de cette préparation, sur laquelle on ne savoit d'ailleurs rien de positif; le résultat des informations fut de persuader qu'au moyen d'une préparation à peu près analogue, on obtiendroit une *petite vérole naturelle* d'une espèce aussi bénigne que *celle* des inoculés. Ainsi,

on fit vomir ou purger les enfans exposés à la contracter, on les priva de viande, et on leur fit boire abondamment du petit-lait, que l'on regardoit comme le grand préservatif des accidens graves et dangereux.

§. 33. dans cette occasion, le *préjugé* comme le défaut de connoissance ont montré à découvert leur insuffisance et le danger de leur routine, parce que ces petits estomacs bien vidés devenoient ensuite plus avides d'alimens, et on ne s'apercevoit pas d'une augmentation réelle de nourriture par l'usage du petit-lait sur-ajouté, qui aidoit souvent à des signes évidens d'indigestion, que l'on prenoit pour un effet avantageux de cette boisson très-nourrissante. On n'étoit pas peu surpris ensuite de voir l'inutilité de cette préparation, par l'état de réplétion et de putridité qui se manifestoit dès l'*invasion de la maladie*, et qui produisoit cette foule d'accidens dangereux qui en sont la suite. On ne sera pas surpris d'apprendre que l'inutilité trop manifestée de ces précautions a servi souvent à persuader qu'il falloit abandonner entièrement cette maladie aux soins et aux seuls mouvemens de la nature.

§. 34. J'ai observé constamment dans le cours de cette *épidémie*, que les *sucs bilieux* étoient fort abondans dans les premières et secondes voies. J'ai rencontré des sujets auxquels un vomitif et un purgatif ne suffisoient pas à l'approche de la maladie ; et si on vouloit compter sur des succès, il falloit y revenir sans avoir l'air de s'embarrasser de l'état *d'éruption*. J'ai vu encore des cas où, à l'approche du *temps de suppuration*, la *turgescence* s'étoit renouvelée à un point qu'il falloit revenir à un purgatif, si on vouloit se mettre à l'abri des accidens qui menaçoient de reparoître malgré les précautions antérieures. J'ai trouvé encore des sujets chez qui l'*exsiccation* étoit longue, pénible, et qui menaçoit par conséquent d'une convalescence difficile, si on ne se décidoit pour un purgatif, tant la *fièvre variolique* paroissoit avoir altéré les sucs nutritifs par sa durée, et les avoir disposés à l'expulsion.

§. 35. On ne peut douter que le mouvement de la nature qui détermine *l'éruption variolique*, ne soit bien considérable, et que tous les viscères n'y participent plus ou moins. Tout le monde connoît à peu près l'état de gêne

et de violence de l'estomac et de la région épigastrique chez ceux même qui semblent les moins affectés à cette *première époque* de la maladie. Il est très-rare que la matrice ne se ressente pas de cette secousse, et que le flux menstruel ne devance le temps de son apparition. On observe assez constamment encore un dérangement dans sa durée et dans sa quantité. J'avoue que cette évacuation, toute naturelle qu'elle est, m'a toujours bien inquiété par son apparition dès l'*invasion de la petite vérole*, ou à l'époque de l'*éruption*, en m'interdisant telle ou telle évacuation que je croyois devoir solliciter suivant l'indication urgente. J'assure encore que jai eu des regrets de n'avoir pas eu le courage de braver l'opinion dans certains cas où une saignée auroit été utile. J'en dis de même de l'emploi d'un vomitif ou d'un éméto-cathartique, suivant le besoin. Je ne doute pas que, par l'application de ces remèdes jugés nécessaires, j'aurois prévenu cette *redondance d'humeurs* qui ont occasionné cette longueur et ce pénible dans les produits de la maladie.

§. 36. On ne sauroit donner des règles fixes sur ce dernier objet. Le

tempérament du sujet, les circonstances, les occasions, les indications, peuvent et doivent seules décider. L'*évacuation menstruelle* forte et abondante peut prévenir le besoin de la saignée ; mais il faut que sa durée donne au pouls cette douceur, cette flexibilité nécessaire pour une éruption facile. L'abondance de cette évacuation arrête aussi l'emploi d'un vomitif, ou d'un purgatif, à moins que les matières, par leur quantité, par leur mouvement, ou par leur *turgescence*, ne montrent une nécessité indispensable de solliciter leur expulsion. Dans ce cas, un léger vomitif, ou un purgatif, suivant le besoin, ne produira jamais un mauvais effet ; et bien loin de troubler l'évacuation naturelle, ces remèdes sagement ordonnés procureront un calme nécessaire au bien de la malade : mais qu'on ne s'y trompe pas, il n'y a qu'un médecin expérimenté qui puisse prononcer dans des occasions aussi douteuses et souvent très-essentielles.

§. 37. Les bons effets obtenus de l'action des purgatifs dans le cours de cette *épidémie*, en ont prouvé l'utilité et le besoin. Je suis persuadé que

cette maladie s'étant répandue particulièrement dans la saison chaude, donnoit aux sucs bilieux une activité considérable, et une plus facile dépravation qui aidoit à exciter plus vivement le mouvement fébrile, dont cependant le caractère essentiel est d'être *dépuratoire*. Mais il ne faudroit pas en conclure que chaque jour est propre à un purgatif, ou à tel autre évacuant ; j'ai assez étudié cette maladie, j'ai assez long-temps réfléchi sur son caractère, j'ai assez observé ses différens périodes, pour oser affirmer que chacun de ses temps fait une *époque* et une distinction très - marquée et presque absolue. Je n'y comprends point encore *le temps des signes précurseurs*, que je regarde comme très-libre, et duquel on peut disposer, moyennant l'attention et les précautions convenables.

§. 38. Je suis très-convaincu qu'au commencement de chacune des trois *époques*, je veux dire, de celle de *l'éruption*, de celle de *la suppuration*, et de celle de *l'exsiccation*, il y a une irritation si marquée et si fort à respecter, qu'il seroit dangereux de troubler la nature par un évacuant

quelconque ; que dès l'instant de l'*éruption*, il est très prudent de ne rien précipiter ; qu'il est plus important encore de ne rien entreprendre au commencement du *temps de suppuration* ; de même, lorsque les boutons commencent à *croûter*, ou à *desséchcr*, il est sage de n'exciter aucun nouveau point d'irritation particulière: mais lorsque l'*éruption* est faite, que le grand mouvement de la *suppuration* est diminué, et que la *desquamation* commence à succéder au *desséchement*, on peut dès lors, sans crainte de renouveler aucune irritation, ou d'occasionner une *métastase* dangereuse, employer les purgatifs ou les vomitifs, suivant les indications qui se présentent, et qu'il seroit même dangereux de ne pas remplir.

§. 39. On auroit lieu de croire que l'emploi des purgatifs durant le cours de *la petite vérole*, et qui a trouvé avec tant de raison de nombreux apologistes, n'a été suivi véritablement de succès qu'autant que ces remèdes ont été ordonnés aux *époques* que nous venons de faire connoître. C'est au celèbre *Freind* que nous sommes particulièrement redevables de cette découverte,

et l'expérience en a pleinement justifié l'utilité. Aussi purge-t-on avec plus de sécurité qu'on ne faisoit avant lui, parce que l'on étoit toujours dans la plus grande crainte d'interrompre le cours de la nature. Il faut dire aussi que *Freind* avoit été excité à l'emploi des purgatifs, afin de prévenir les suites funestes d'une *fièvre secondaire* suivie du plus grand danger, et qui se manifestoit avec la plus grande facilité. Ce n'est point ici le lieu ou l'occasion d'examiner la cause de cette *fièvre secondaire* ; nous nous contenterons de jeter un soupçon sur le caractère qu'il lui assigne, et un doute que ses observations n'aient une grande affinité avec les nôtres, qui nous ont constamment prouvé que le renouvellement des accidens ne dépendoit point essentiellement du caractère de la maladie, mais bien d'un foyer putride ou bilieux fomenté et augmenté par une *fièvre* toujours subsistante, qui ne demandoit que l'effet des purgatifs pour montrer une terminaison heureuse et plus ou moins facile.

§. 40. La *convalescence* a été ordinairement prompte et heureuse, surtout chez les *inoculés* ; lorsqu'elle s'est

montrée pénible, douloureuse, ou accompagnée de quelques accidens inquiétans, c'est par la négligence ou l'omission des évacuans dans les divers *périodes* de la maladie (§. 38.) où on auroit dû les employer. Mais on étoit plus particulièrement surpris de voir sur-tout la dernière *époque*, je veux dire le *temps de l'exsiccation*, inquiéter par sa longueur, tandis que le *temps de l'éruption* et celui de la *suppuration* avoient eu lieu avec beaucoup de douceur, en donnant les espérances les plus grandes d'*une convalescence facile*.

§. 41. Cette dernière *époque* de la maladie a été préjudiciable à plusieurs enfans qui peu à peu sont tombés dans la langueur, ou qui ont éprouvé des *dépôts* très-inquiétans, accompagnés souvent d'une *faim désordonnée* ou d'un *dégoût insurmontable*. Ce défaut d'action de la part de la nature étoit le plus ordinairement occasionné par la présence des mauvais sucs dans les premières voies, pendant la durée de la *fièvre*. Il en résultoit un foyer d'irritation continuelle dans les entrailles, qui appeloit à l'intérieur une partie de l'*humeur variolique*, et qui, tantô[t]

déposée sur une partie tantôt sur une autre, suivant le degré d'action et de réaction, produisoit divers accidens propres à la constitution du sujet.

§. 42. La *diarrhée* s"est montrée souvent dans la convalescence ; elle affoiblissoit considérablement le malade. Lorsque la cause n'étoit autre que quelque erreur dans le régime, quelques prises de sirop de chicorée composé, et sur-tout l'usage soutenu et continuel de la teinture aqueuse de rhubarbe, dissipoient heureusement cet accident, qu'un purgatif déterminé faisoit encore plutôt cesser. Mais lorsque ce *symptôme* étoit le produit de la *résorption de l'humeur variolique* vers la fin du *temps de suppuration*, ou pendant celui de *l'exsiccation*, la *diarrhée* alors étoit véritablement *colliquative* ; elle étoit accompagnée des accidens les plus graves et les plus désespérans. Les remèdes n'avoient presque aucune prise sur ce symptôme funeste. Les vésicatoires, les toniques, les purgatifs, les calmans, le quina, variés autant qu'on l'a pu, n'ont presque jamais produit de bons effets ; et, fort heureusement pour les parens, ces pauvres enfans ont succombé assez promptement à

une infinité de maux qui les accabloient dans ces derniers instans. Il sembloit, en vérité qu'aussitôt que cette *diarrhée* paroissoit, elle désignoit la *victime* qui devoit être immolée dans cette *épidémie*.

§. 43. J'ai été long-temps dans la persuasion que la *petite vérole*, comme un gourme salutaire, aidoit à l'expulsion comme à l'extinction de toute autre *humeur hétérogène* qui pouvoit résider antérieurement dans un sujet. J'osois l'espérer sur-tout chez les enfans affectés d'une maladie de la peau que l'on nomme, à volonté *teigne*, *rache*, *croûtes de lait* (affection, pour le dire en passant, bien connue par le vulgaire, très-commune dans ce pays, dont les auteurs n'ont pas encore donné une description exacte et réduite à son caractère propre et particulier); mais je me suis essentiellement trompé. J'ai constamment remarqué, soit dans les *petites véroles naturelles*, *discrètes* ou *confluentes*, avec ou sans *malignité*, soit dans les *petites véroles* procurées par *l'inoculation*, avec la préparation la plus légère, ou la plus soignée, que *l'humeur variolique* n'avoit aucune analogie, aucune connexité avec l'*humeur*
de

de rache ; que les enfans en conservoient les croûtes ou l'écoulement, indépendamment des accidens quelconques de la *petite vérole*. J'ai observé encore que dans le cours de cette maladie la *rache* paroît moins active ; elle disparoît même chez quelques-uns; mais aussitôt que la convalescence se montre, l'*humeur de rache* semble se reproduire, et avec plus d'abondance et de vivacité qu'auparavant, réparer, en un mot, le temps perdu pendant la durée de la *petite vérole*.

§. 44. J'ai observé chez les enfans sujets à cette maladie de la peau, et que j'ai *inoculés*, que souvent le lendemain des piqûres, il paroissoit aux bras une sorte d'*inflammation érésipélateuse* légère qui couvroit toutes les *piqûres*, et s'étendoit encore un peu au-delà, mais qui se dissipoit bientôt et avant leur inflammation particulière. Ce signe est devenu ensuite pour moi un indice de la présence de cette *humeur hétérogène* dans les enfans chez qui je ne la soupçonnois point, ou qu'on vouloit me la faire ignorer. Mais ce que j'ai remarqué de plus particulier, c'est que les *piqûres de l'insertion* deviennent après les effets de la *petite vérole*

un égoût très-décidé et souvent très-actif de l'*humeur de rache.* Il est vrai qu'il n'est pas ordinairement de longue durée : cependant j'ai vu des cas où cette *éruption* avoit lieu avec une telle violence, qu'on en étoit fort inquiété, et les petits malades assez douloureusement affectés, pour obliger d'en venir à des remèdes effectifs, parmi lesquels les bains m'ont le mieux réussi, combinés avec quelques laxatifs donnés à des intervalles convenables. Je n'ai jamais employé d'autre topique que l'application des feuilles de poirée, deux ou trois fois renouvelée dans la journée, et que je faisois précéder, suivant les circonstances, par une lotion émolliente et adoucissante, sur-tout lorsque le suintement de l'*humeur de rache* étoit fort abondant.

§. 45. J'avoue avec ma franchise ordinaire que je n'ai pu encore me décider à *inoculer* les enfans chez lesquels cette maladie de la peau est considérable, soit qu'elle se montre à la tête, au visage, et dans le reste du corps, soit avec des *croûtes* ou avec une *suppuration* abondante. Je la considère comme une évacuation bien importante, et que peut-être on ne

sauroit troubler impunément, sur-tout lorsqu'elle est à quelqu'un de ses périodes les plus violens. J'ignore encore si j'ai eu tort ou raison ; l'étude, la réflexion, l'observation et l'expérience me fourniront peut-être un jour les moyens de remplir mon projet, et d'établir quelques règles positives sur cette maladie, et sur son traitement.

§. 46. Dans la crainte de répéter ce qu'on a dit avant moi, tant sur le *traitement de la petite vérole*, que sur tous les genres de précautions nécessaires dans le cours de cette maladie, dont on trouve le plus grand détail dans presque tous nos ouvrages modernes, je me borne à exciter de tout mon pouvoir les réflexions sur la multiplicité des dangers qui se présentent dans les diverses *époques* de sa durée. Combien il importe d'avoir des idées claires et précises sur son caractère, sur sa marche si compliquée d'accidens, et sur sa terminaison incertaine et trop souvent funeste ! Combien il est certain qu'il est de toute impossibilité à celui qui n'a point la science et l'expérience suffisante, de pouvoir se fixer sur aucun genre de *traitement* qui puisse convenir à l'espèce de maladie,

au tempérament comme à l'âge de l'individu ! Combien il est dangereux de prendre aucun parti, aucune détermination pour une opinion, ou pour une autorité quelconque!

§. 47. Je crois avoir démontré le danger comme l'inutilité de s'en tenir à une méthode même la plus avantageuse ou la plus généralement suivie (§. 4. et suiv.); puisque les *trois principales méthodes* que nous avons développées, ont chacune leurs avantages, leurs inconvéniens, et même leur danger : ce qui oblige nécessairement le médecin à se conformer aux lieux, aux occasions, aux indications; d'où il résulte une variété infinie dans le traitement approprié à chaque individu, qui détermine au choix d'une seule méthode, ou à faire succéder une méthode contraire; ou bien encore quelquefois (et ces cas ne sont pas aussi rares qu'on pourroit le supposer), à employer successivement les trois méthodes dans un même traitement. Quelle autre personne qu'un homme de l'art peut se charger d'un choix aussi difficile et aussi essentiel ? Quelle audace à celui qui, dépourvu de lumières aussi étendues, se

joue ainsi de la confiance et de la vie des hommes, pour prodiguer des conseils toujours nuisibles, en assignant une méthode comme un remède qui ne peuvent être employés à tout individu indistinctement ? L'*ignorance* ou le *charlatanisme* peuvent seuls se charger de cette iniquité, qui mérite la vigilance et l'animadversion des *Corps administratifs* chargés de veiller à la sûreté et au bien public.

§. 48. On se plaint des ravages de la *petite vérole* ; elle est regardée comme un fléau des plus terribles et des plus funestes à la société ; la seule vue des des malades inspire l'horreur ; on sait encore que si la marche de cette maladie est le plus généralement régulière, elle est aussi la plus précipitée, et accompagnée d'accidens les plus trompeurs et les plus graves. On est témoin, on sent même les souffrances extrêmes du malade ; on voit la sollicitude des médecins appelés ; on connoît les soins redoublés et attentifs des inoculateurs ; on fuit les maisons infectées ; on félicite le convalescent de manière à persuader qu'il est ressuscité..... Cependant c'est de toutes les maladies qui affligent l'humanité,

celle que l'on néglige le plus, celle pour laquelle les médecins sont le moins appelés, enfin celle dans le traitement de laquelle on reçoit avec facilité les conseils de la *stupidité* ou d'une *routine* le plus souvent dangereuse et mensongère..... Depuis plus de vingt-cinq ans que j'exerce la médecine dans ce pays, je n'ai vu aucune *épidémie* de cette maladie aussi meurtrière. Son caractère n'avoit cependant rien de féroce ; quelques individus font à peine exception à la règle générale. Cependant la perte des enfans a été immense, relativement à la population et au nombre des sujets affectés. D'après ce que nous avons dit sur le danger des *préjugés* et des *erreurs volontaires*, il sera facile de trouver la cause de cette grande mortalité. Trop heureux mille fois, si ces réflexions, en excitant des regrets sur le passé, prévenoient un avenir aussi malheureux, et aussi désastreux !

§. 49. Je finis par une dernière réflexion. Je crois avoir assez insisté sur les avantages de la propreté (§. 13.) pour persuader combien il importe qu'elle soit observée avec une grande exactitude pour le malade ; mais je

réclamerai ici en faveur d'une des principales précautions qu'elle exige, et qui est nécessaire au bien de tous : c'est de séquestrer au plus vîte les cadavres de ceux qui meurent de cette maladie, dans les endroits de la maison les plus aérés et les moins fréquentés. Indépendamment de la propagation de la maladie devenue plus facile et plus active par la vapeur putride qu'exhale un cadavre, quoique souvent peu volumineux, la *putréfaction* parvient rapidement à son plus haut degré, soit par la chaleur de l'atmosphère, soit par l'abondance et par la dépravation extrême des sucs bilieux. Nous en avons vu trop souvent les preuves dans cette *épidémie*, où les cadavres ont acquis de suite après la mort les marques de la putréfaction la plus complette. Ce n'est pas sans un vrai scandale que nous avons vu retarder la sépulture, malgré le désir des parens appuyé de l'avis et des certificats des médecins, sous le prétexte spécieux de l'observation des *ordonnances*. Il faut quelque chose de plus que l'ignorance des cas majeurs et l'insouciance de l'utilité publique, pour refuser ou retarder l'inhumation

de ces cadavres devenus le fléau de la société, et pour attendre l'ordre *du magistrat* ou de *la force publique*, que nous avons vu toujours adhérer et soucrire aux vœux et aux conseils des médecins....... On a soutenu avec fondement et très-judicieusement dans *l'école de médecine de Paris* en 1759 : *Conspirantibus magistratibus et medicis, sanitas publica conservari et morbi multi à plebe arceri possunt.*



ARTICLE CINQUIÈME.

Mémoire sur le Régime des Convalescens et des Valétudinaires.

Se non satiari cibis, studium esse sanitatis.

LA santé est regardée comme le bien le plus précieux ; c'est le principal objet de nos désirs quand nous l'avons perdue. Il est alors inutile que la science de la médecine revendique une confiance que le pyrrhonisme a voulu lui enlever : c'est au médecin, et non au philosophe, que l'on demande des avis et des secours ; et si les conseils de ce dernier ont pu être de quelque utilité, c'est une propriété extorquée, dont il doit le tribut à l'art de guérir.

Si on a des reproches à faire aux médecins sur l'insuffisance de leurs moyens, on est forcé d'applaudir à leurs travaux pour obtenir des succès qu'on a eu quelque droit d'exiger.

d'eux. La *nature* a été interrogée sur tous ses mouvemens, et dans toutes ses productions. On ne s'est point borné à la considérer, à la suivre, à l'imiter ; on a voulu la deviner, la régir, même la surpasser. L'avidité des découvertes n'a point connu de bornes ; l'illusion a aidé à l'amour-propre ; on a étalé des richesses le plus souvent imaginaires ; mais le temps a déchiré le voile dont l'erreur avoit couvert la vérité ; en devenant plus pauvres et moins savans, les médecins ont appris à être plus sages, et à rendre leur médiocrité plus utile.

Pendant le temps où l'on a cru que les remèdes faisoient tout, que la difficulté de guérir ne devoit être attribuée qu'à l'ignorance, ou au défaut d'un *spécifique*, les trois règnes de la nature ont été mis à contribution, et cette idée, à laquelle on tient encore, a beaucoup retardé les progrès de l'art. La chymie n'a pas peu contribué ensuite, par ses analyses, à fortifier cette fausse prétention. Elle a cru pouvoir fixer les principes comme les vertus des corps qu'elle soumettoit à ses fourneaux et à ses menstrues : tous nos alimens, toutes

et chacune des liqueurs animales ont subi son examen destructeur et toujours inutile : *Bordeu* est venu trop tard, et a disparu trop tôt, pour montrer bien à découvert le faux et le ridicule de ses procédés.

Sthal et *Venel* avoient indiqué les limites des prétentions de la chymie dans l'art de guérir. Mais le préjugé, enfant de l'erreur, n'a point voulu abandonner des colifichets qui faisoient son appui, et lui donnoient une considération lucrative. On n'a cessé de prôner, et de détailler les principes et les vertus qu'une analyse mensongère avoit établis comme une vérité incontestable. Tous les corps de la nature et leurs produits chymiques ont été réputés posséder des vertus et des propriétés particulières. On leur a assigné tel ou tel viscère, telle ou telle maladie, pour montrer des effets qui devoient être toujours avantageux. Enfin, les quatre élémens primitifs, l'*air*, l'*eau*, la *terre*, et le *feu*, ont été forcés de payer leur tribut : tourmentés dans sous les sens, trouvés où ils n'étoient point, exclus où ils se trouvoient, la *physique moderne* a voulu couvrir la décrépitude de la *chymie*

médecinale ; elle n'a montré au médecin clinique qu'une vieille radoteuse parée de tous les agrémens de la jeunesse, qui n'inspire que le dégoût à ceux qui sont épris des charmes de la *nature*.

Ainsi, lorsqu'une maladie, ou des excès, ont produit une convalescence longue et pénible, ou un état valétudinaire, inquiétant et ennuyeux, on a cherché de suite les moyens de faire cesser ces états douloureux, et de recouvrer cette santé si nécessaire à nos jouissances. La *médecine* a ouvert ses trésors, qui ont paru inépuisables et par leur abondance et par leur variété ; mais on les a trouvé trop souvent illusoires ; si toutefois encore, en trompant doublement les espérances, ils n'ont pas aggravé le mal au lieu de le diminuer. La *philosophie*, interrogée comme la *médecine de l'esprit*, et considérée comme l'*oracle de la sagesse*, a recommandé la pratique de la *sobriété*, qu'elle a érigée en vertu, quoiqu'elle ne soit qu'un précepte de l'art de guérir.

Mais la *sobriété*, comme vertu recommandée par les philosophes, ou comme précepte inhérent aux conseils

des médecins, n'a pu séduire par ses rigueurs et par ses privations, des estomacs accoutumés à se satisfaire, et à ne suivre que le goût et l'appétit. *Quod sapit, nutrit, et juvat.* Et pour cet objet on a épuisé tous les moyens propres à couvrir ou à déguiser l'intempérance, qui, le plus souvent doit être regardée comme l'obstacle le plus vrai au retour de la santé. D'après les promesses de la chymie médicinale, on a été dans la sécurité, quelles que pussent être l'abondance, la variété et la préparation des alimens, aussitôt que le choix a paru être fait avec une sorte de précaution et d'intelligence, et sur-tout lorsque le goût ou le caprice ont été consultés et approuvés.

Il est vrai que tous les convalescens, ou tous les valétudinaires ne pensent et n'agissent pas d'une façon aussi résolue que *M. Montagne : Être sujet à la colique, et sujet à m'abstenir de manger des huitres, ce sont deux maux pour un. Le mal nous pince d'un côté, la règle de l'autre.* Bien assurés de trouver des substitutions avantageuses aux alimens déclarés nuisibles, il n'est que le choix éclairé par le goût ou par la voracité, qui les in-

quiète pour le faire adopter, afin de ne s'attirer aucun reproche. Nous l'avouons avec regret, ils trouveront encore des approbateurs parmi ceux même qui devroient opposer la plus ferme résistance. C'est avec trop de raison que *Mich. Montagne* leur dit : *Si votre médecin ne trouve bon que vous dormiez, que vous usiez de vin, ou de telle viande, ne vous chaille, je vous en trouverai un autre qui ne sera pas de son avis.*

En effet, combien de médecins se croient autorisés à fixer les qualités utiles ou nuisibles de plusieurs alimens, pour en permettre ou pour en interdire l'usage, et cela, d'après des connoissances ou superficielles, ou incertaines, ou gratuites ! Pourquoi ne se sont-ils instruits dans le grand livre de la nature, dans la considération de l'état de vie et de caprice de l'estomac dans chaque individu, des qualités particulières des sucs digestifs, et de l'action des autres organes qui servent à la digestion, plutôt que dans ces recueils d'analyses chymiques, ou d'assertions théoriques, dont tout le merveilleux n'inspire que le regret sur tant de travaux pénibles,

très-dispendieux, entièrement inutiles au bien du malade, et dont une seule maxime de *Celse* démontre la futilité ! *At si neque vis neque cupiditas deest, nullâ varietate sollicitandus æger est.* (*Lib.* 3. *cap.* 6.)

La fréquence des *maladies putrides*, leur caractère toujours dangereux, et leur terminaison le plus souvent accompagnée de convalescences plus ou moins longues, les diverses sortes de *cachexies*, qui, par la diminution du principe vital, donnent des symptômes indiquant une altération soutenue et inquiétante des sucs alimentaires dans les premières voies, quelques *constitutions particulières* affectées ou déjà détruites par des excès, et auxquelles une nourriture, quoique abondante et la plus restaurante, ne produit aucun bon effet, ont engagé à chercher les moyens de prévenir une putréfaction redoutée, et qu'on a regardée comme la cause des *langueurs*, du *dégoût*, et des autres accidens qu'on éprouve, et qui nécessitent l'usage si fréquent des *évacuans*, qu'on redoute et qu'on déteste.

Les promesses des théoriciens, appuyées des expériences des chymistes,

ont formé cette longue nomenclature d'*antiseptiques* qui ont paru d'abord porter la conviction dans tous les esprits. Les fermens antiques et les correctifs des acrimonies de *Boerrhave* déclinoient; on a eu bien plus de confiance aux résultats des expériences de *Pringle*, de *Macbride*, de *Boissieu*, et autres, qui avoient un air séduisant par leur manière scientifique. On s'y est livré avec tant de facilité, qu'on a compté sur des succès immanquables. L'avidité et le caprice n'ont fait d'ailleurs aucune perte; il n'a jamais été question de diminuer la quantité d'alimens; on a été tranquille sur l'efficacité des préservatifs; mais on auroit bien dû se rappeler l'expérience de *Méyer* rapportée par *Bordeu*, qui, pour se débarrasser d'un vomissement habituel de pituite acide, avoit pris plus de *douze cents livres* d'yeux d'écrevisses pendant *vingt-huit ans*, et toujours inutilement, puisqu'il emporta son acide au tombeau.

L'incertitude sur le choix comme sur l'effet de ces *antiseptiques* tant loués, souvent leur déboire, l'obligation à certaines précautions exigées pendant leur usage, le pénible

d'être toujours dans un état de gêne, le désagréable de l'assujettissement, et plus que tout peut-être, le caprice, ou un goût de changement de nourriture, ont déterminé à embrasser le *régime végétal.* On y a été d'ailleurs autorisé par l'opinion du plus grand nombre des médecins, et par les recommandations des plus grands et des plus anciens philosophes. Ce régime a acquis dès-lors un air de sagesse ou de vertu, qui n'a pu longtemps en imposer; on n'a pu, on n'a dû y voir que des preuves d'intempérance.

En effet, on s'est permis l'usage de la viande, mais une fois par jour, en moindre quantité, et la plus délicate. Les végétaux tourmentés, changés, altérés par des apprêts les plus recherchés, font la principale nourriture. On a choisi ceux qui étoient réputés contenir sur-tout des principes antiseptiques; on ne s'est point embarrassé si l'art du cuisinier les altéroit ou les détruisoit. Le *régime végétal* a été prôné, recommandé. On a été dans une grande sécurité sur son efficacité; on a attendu avec patience ses heureux effets, d'autant que le goût et

l'appétit sont toujours excités par la variété. On n'a eu garde de se rappeler le vieux proverbe, *qui multum vult comedere, comedat parum.* La *sobriété* et la *tempérance* ont été reléguées à ceux qui faisoient, d'après leurs besoin et leur appetit, une grande consommation de viandes communes. On a eu l'approbation du médecin crédule et complaisant ; les acides, les aromatiques ont été prodigués pour réveiller le ton, et pour prévenir la putridité et ses effets. Enfin les conseils du philosophe le plus sage ne sont que d'inutiles recommandations pour ces nouveaux disciples de *Pythagore* et de *Plutarque.*

Cependant ce nouveau régime, déclaré si propre à prévenir la putridité, a été lent à produire les effets désirés. Les signes de réplétion se sont montrés ; les indigestions ont été prises pour preuve de l'action utile des nouveaux alimens adoptés. L'obligation forcée d'en venir à des évacuans n'a fait qu'indiquer les restes d'une putridité qui ne devoit plus se renouveler. Le valétudinaire espéroit, le médecin étoit tranquille : mais les forces ne revenoient point ; les signes de la

santé sembloient s'éloigner ; les approches du dégoût inquiétoient ; l'état de maigreur et de foiblesse paroissoit augmenter. *Spontaneæ lassitudines morbos denuntiant.* (Hyp. aph. 5. sec. 2.) Là cause d'une rechute ou d'une maladie grave se préparoit dans le silence, et se fortifioit, pour ainsi dire, à chaque repas. *Non enim morbi derepentè hominibus contingunt, sed paulatim collecti acervatim se produnt.* (De vict. rat. in morb. acut.) Enfin, aussi étonné que le médecin dont parle *Bordeu*, qui, pour prévenir des effets putrides, prodiguoit les acides à pleines mains *suprà et infrà*, l'admirateur du régime antiseptique voyoit se développer une fièvre ou une affection quelconque, portant tous les signes d'une extrême altération putride. Et si toutefois, favorisé par la constitution du sujet, on a pu parvenir à arrêter des effets si redoutés, on ne l'a dû qu'au fréquent usage de la diète et des purgatifs, moyens qu'on vouloit précisément éviter, et qui, bien loin d'accélérer une bonne convalescence, ou la fin de plusieurs indispositions, ont prolongé au contraire un état dont le nouveau régime assuroit le terme très-prochain.

Mais l'expérience, dira-t-on, le témoignage des philosophes les plu célèbres, des voyageurs les plus ins truits, les recommandations des mé decins anciens et modernes, n'attes tent ils pas, ne prouvent-ils point évi demment que la nourriture la plu saine, la plus convenable à l'homme doit être retirée des végétaux que l nature nous fournit avec tant d'abon dance et de variété? Combien, par le usage, nos corps sont-ils fortifiés, san ressentir cet état de réplétion qu'oc casionne l'usage de la viande? Com bien le caractère, les mœurs, ont d douceur chez les peuples qui ne s nourrissent que de fruits! Quelle ru desse, quelle férocité chez ceux qu ne se repaissent, comme dit *Plutarque* que de sang et de cadavres! Quell santé chez le paysan qui ne se nou rit presque que de lait et de végétaux Que de maladies graves, longues e funestes, chez les habitans des villes dont la nourriture la plus abondant et la plus fréquente ne consiste qu dans une quantité plus ou moins con sidérable de viande!.... etc.

J'en appelle aussi à l'expérience j'en appelle à tous les médecins,

ous les philosophes, non à ces spécu-
ateurs de cabinet, mais à tous ceux
qui connoissent l'homme, qui obser-
ent la nature, et qui sont instruits des
ois de la sobriété et de la tempérance.
Le *régime végétal* est-il observé, ainsi
que ceux qui en ont exalté la salu-
rité l'ont pratiqué, ou tel qu'il a
té universellement recommandé? Les
nets ne sont-ils composés que de lait
t de quelques fruits? Se contentent-
s d'un peu de miel, ou de quelques
égumes, comme *Pithagore*, et de quel-
ues morceaux de viande retirée des
acrifices aux jours solennels? Ne pren-
ent-ils de nourriture que dans la seule
ue de soutenir leurs forces, ou d'en
cquérir pour les employer utilement?
'observent-ils sur le régime comme
Galien valétudinaire, et avec la même
onstance? Sont-ils exacts à se
onformer aux règles de la diète et
e la sobriété, si fort recommandées
ar les médecins? Ces convalescens,
es infirmes se règlent-ils sur l'exem-
le et la conduite de *Cornaro*? Ont-
s pris pour modèles ceux que leur a
onné *Cheyne* dans son excellent ou-
rage sur les moyens de procurer la
anté aux infirmes? Connoissent-ils

l'obligation de la tempérance, et ses effets inappréciables !..... etc.

Mais examinons de plus près le régime de ces *modernes pythagoriciens* ; je pense que nous y trouverons la vraie cause de ces convalescences qui ne finissent jamais, de cet état valétudinaire ou d'infirmité qui s'aggrave, bien loin de diminuer, de ces rechutes si répétées, de ces fièvres qui les consument par leur retour et par leur fréquence.

Il ne faut pas s'y tromper, le *régime végétal* que l'on a adopté et que l'on préconise, consiste à la vérité dans une moindre consommation de viande, mais aussi dans une très-grande quantité de divers végétaux, et préparés de manière à fournir une masse alimentaire infiniment plus grande, plus nourrissante qu'elle ne seroit, si on s'en tenoit à l'ancienne méthode. On mange de la viande à dîner ou au premier repas; on y joint plus ou moins de végétaux, de façon à ressentir toutes les preuves de la réplétion, dont on fait facilement l'aveu, parce qu'on ne fait qu'un repas par jour, preuve sans réplique d'une grande sobriété. Le repas du soir n'est

jamais compté pour rien ; et si on doit en faire mention, c'est dans ce second repas que brille éminemment la tempérance. On n'y présente et on ne mange que des végétaux dont l'apprêt, le choix, et le nombre sont variés de manière à exciter l'appétit le moins développé. Il n'en résulte pas moins dans le même jour un second état de réplétion bien caractérisé par les signes qui lui sont propres ; ce sera un *sommeil pénible, inquiet, interrompu par des rêves fâcheux, par des pesanteurs d'estomac, des gonflemens, des rapports nidoreux*, qui en seront la preuve évidente, et dont on verra l'effet dans la matinée par des évacuations propres à l'*indigestion*. *Secunda mensa bono stomacho nil nocet, in imbecillo coalescit.* (Cels. lib. 1. cap. 2.)

Il en est aussi plusieurs qui pour prévenir cet inconvénient, se sont bornés à ne faire qu'un seul repas dans les vingt-quatre heures. Fiers de leur sobriété, ils ont fait ce sacrifice pour laisser à leur foible estomac le temps nécessaire pour une digestion pénible ; et par ce long intervalle ils espèrent qu'il pourra acquérir des for-

ces qui ne manqueront pas de s'expliquer par le besoin et par l'appétit, considérés comme signes prochains de la santé ; ils y sont d'ailleurs autorisés par des conseils et par des exemples de la plus haute antiquité.

Sans doute qu'un estomac ainsi fatigué par le jeûne pourra solliciter à une nourriture trop retardée ; mais il n'en sera alors que plus invité à la réplétion, et les assaisonnemens divers l'y forceront d'une manière irrésistible. D'ailleurs, l'avidité se couvrant du voile de la prévoyance, se satisfera jusqu'à l'entière satiété, et par la considération du long intervalle d'un repas à l'autre, et par le besoin de soutenir ses forces, et de les augmenter. Les médecins qui donnent de pareils conseils, ou qui défèrent à de tels arrangemens, devroient se rappeler la maxime de *Galien*. *Victûs rationes monstrosæ, alienæ ab arte censentur, tum quæ per inediam fiunt summam, tum quæ per repletionem immoderatam.* (In lib. de vict. rat.)

Cependant on s'applaudit de ce régime ; on dit à tout venant, on raconte dans tous les cercles le nouvel ordre que l'on a mis dans sa nourriture, autrefois

autrefois mal-saine, grossière, propre à faire un sang visqueux, des amas d'humeurs putrides, mais maintenant bien différente par sa qualité antiseptique, par la légèreté des sucs et par leurs propriétés particulières; elle doit exempter à coup sûr, des remèdes ultérieurs, dangereux par leur fréquent usage, souvent dans leurs effets, et toujours désagréables à prendre. On est appuyé de l'avis de son médecin; on cherche, on obtient l'admiration d'une résolution aussi courageuse; on en conseille la pratique à tous les estomacs perdus ou délabrés; on brûle du désir de faire des prosélytes, et on oublie cet adage si connu : *Plus juvat cibus qui superest comedenti, quàm qui ab illo comestus.*

L'apprêt de ces végétaux ne détermine pas seulement à une plus grande consommation d'alimens (ce qui est un inconvénient très-grave pour un convalescent ou pour un valétudinaire, qui doit éviter, par-dessus tout, l'état de réplétion), j'ajoute encore que ce nouveau régime est infiniment plus nourrissant que celui que l'on a abandonné avec dédain, et décidément plus indigeste.

Qu'on examine avec un peu d'attention l'apprêt de ces végétaux, comme ils sont entièrement dénaturés de leur état premier de salubrité, soit par la coction, soit par la macération, par l'expression et par la division : leur eau végétale, leur suc propre et médicamenteux n'existe plus ; on les appréhende, on les traite comme la racine de *manicque* en Amérique, et c'est pour y substituer des jus de viande, des coulis plus ou moins saturés d'acides, ou bien du lait, de la crême, du beurre, de l'huile, du sucre, etc., que sais-je encore ? Mais pourvu que le sel et les épiceries chargées d'anathême ne dominent pas, ou ne soient pas employés, quoique dans ces occasions ils pourroient être utiles, on croit fermement avoir pris les alimens les plus sains, les plus légers et les plus appropriés : d'où tiendroient-ils ces qualités et ces vertus ? Tous leurs principes médicamenteux sont détruits ; le plus souvent ils n'ont pas même l'apparence de leur premier état : *feuilles*, *tiges*, *racines*, *fruits*, tout est altéré, changé, torréfié ; à peine distingue-t-on quelquefois la saveur qui leur est propre, si

on n'est familiarisé avec ces apprêts.

Les médecins n'ont jamais varié sur la nécessité de la mastication soutenue et prolongée pour faciliter la digestion, toujours longue et pénible aux estomacs paresseux ou débilités. Ils ont vu la cause de plusieurs indispositions même très-graves, lorsque les alimens parvenoient à l'estomac sans être broyés suffisamment, et plus encore sans être imprégnés de la quantité nécessaire de salive, principal et premier menstrue de la chilification.

Il est vrai que, dans le *régime végétal*, on ne doit pas être inquiet que les alimens ne soient assez broyés, au moins pour la plupart ; dans d'autres la coction y supplée. Il semble en effet que l'art du cuisinier est chargé de cette partie de la digestion, puisque les alimens qui ont subi l'apprêt convenable, arrivent d'ordinaire à l'estomac sans avoir éprouvé dans la bouche presque aucune altération, et conséquemment aucune mixtion avec la salive. Qu'on juge de ce qu'il en doit coûter à des estomacs altérés ou déjà affectés, pour compléter la digestion, et pour retirer de cette masse alimentaire le suc nutritif et vivifiant?

La difficulté d'action du viscère, le défaut ou l'altération du suc gastrique, son impossibilité de suppléer au défaut du suc salivaire et de la mastication, favoriseront et aideront au séjour des alimens dans l'estomac; de-là leur altération, et les diverses irritations qui en sont les suites, etc.

Que résulte-t-il en effet d'une consommation aussi abondante et aussi variée, qu'une augmentation de tous les accidens douloureux ou inquiétans qu'on cherche à dissiper par des moyens sur-tout qui conduisent à l'usage des remèdes qu'on a précisément en vue d'éloigner? Mais indépendamment des indispositions habituelles que ce régime pernicieux augmente, il développe encore de nouvelles infirmités. L'*état hémorroïdaire*, diverses *affections de la peau*, des *flux séreux* par divers émonctoires, si inquiétans pour le sexe, se montrent et s'aggravent par le temps et par la constance dans ce régime. Les *affections hypochondriaques* et *hystériques* paroissent et se fortifient par les remèdes même qui sembleroient les prévenir, ou les faire disparoître. Les *coliques*, les *constipations* opiniâtres

qui obligent à l'usage fréquent des lavemens, en diminuant le ton ou l'action du canal intestinal, augmentent l'*état mélancolique* : les forces, l'embonpoint, l'espérance même de la santé, diminuent et s'évanouissent. Des affections plus graves, des maladies considérables ne tardent pas long-temps à paroître, et à plonger le malade dans un état plus ou moins dangereux, qui lui donnera des regrets cuisans sur des erreurs commises de bonne foi, mais qui n'avoient de fondement que le préjugé et l'illusion.

Oui, je ne crains point d'avancer que l'homme le plus sain et le plus robuste, qui, pour se soutenir dans cet état si heureux et si désiré, embrasseroit ce nouveau régime, et s'y conformeroit avec les mêmes soins et avec les mêmes précautions que ses prosélytes observent pour se procurer la santé, seroit, à coup sûr, bientôt forcé à l'abandonner par le changement singulier qu'il éprouveroit bientôt dans tout son être, et dont il ne tarderoit pas à maudire le dangereux essai.

Les partisans du *régime végétal*, en regardant la viande comme une des principales causes des maladies pu-

trides, admettent pourtant l'usage du *poisson*. C'est selon eux une nourriture très-saine, très-facile à digérer; et attendu l'approbation générale des médecins, et la croyance que cet aliment contient fort peu de substance nutritive, la quantité même n'est jamais réputée nuisible; c'est tout au plus, si on admet quelques espèces sur lesquelles on avertit de s'observer.

Sans doute que cette manière de considérer ce genre d'aliment, part de la même source qui a prononcé sur l'utilité et la préférence des végétaux et de leur préparation. Je suis encore convaincu que la *frugalité* n'a point présidé à cette décision. Seroit-il possible que les maîtres dans l'art de guérir eussent prononcé d'après l'expérience, en faveur d'une telle opinion, et qu'ils eussent assigné avec raison une préférence vraiment utile de l'usage du *poisson* sur celui de la *viande*? Ne pourroit-on découvrir l'empire du préjugé dans un tel choix fait sur-tout en faveur des convalescens et des valétudinaires, ou pour ces estomacs affectés de manière à embarrasser sur le choix des alimens? ...

Je me suis occupé dans une autre occasion, de ce genre de problême. (Mém. sur les fièv. putr. bil. art. *Convalesc.*). J'avouerai encore que l'expérience ne m'a point assez instruit pour décider si le poisson est moins nourrissant que la viande, et si, comme dit *Galien*, cet aliment n'est propre qu'à soutenir les forces, non à les augmenter. Les *Médecins Arabes*, quoique copistes des *Grecs*, ont dû cependant avoir quelque raison pour en condamner l'usage, et pour le regarder comme préjudiciable aux convalescens. Le docteur *Cheyne* mettoit presque au même niveau l'usage mal-faisant du poisson et de la chair de porc, dont il exigeoit que les infirmes s'abstinssent avec autant de soin que les *Juifs*. Les raisons qu'il en donne ne sont point à mépriser, et le proverbe qu'il cite, *pisces sine vino, venenum*, n'est pas sans quelque vérité. (Cap. 2. §. 17.)

Mais la préférence que l'on donne au poisson par sa qualité antiseptique, ou moins susceprible d'altération putride, sera toujours gratuite ; puisqu'on est forcé de convenir qu'il a une disposition bien supérieure à la

putréfaction ; que les indigestions qu'il occasionne, ou par défaut de coction, ou par une altération déjà commencée, sont suivies d'accidens plus graves que celles qui sont occasionnées par la viande, soit qu'on la mange presque crue, soit déjà putréfiée comme le gibier. Comment seroit-il possible qu'avec ces inconvéniens, et ces preuves retirées de l'expérience, le poisson fût un aliment utile et préférable pour les convalescens et pour les valétudinaires ? Ce sera bien plus encore, si on se conforme aux préceptes de quelques médecins rigoureux, qui excluent dans ce cas toute espèce d'assaisonnement, si nécessaire à ces estomacs épuisés et incapables de compléter la digestion.

La prévoyance de l'avidité et les soins de l'intempérance ont pourvu à toute crainte sur cette putridité si redoutée ; et c'est ici que l'usage et l'emploi des *acides* propres à exciter un goût perdu, ou le plus dépravé, sont spécialement chargés d'en prévenir les inconvéniens.

Nec cibus ise placet, morsu fraudatus aceti.
MART. lib. 8, épigr.

Les feuilles, les fleurs, les fruits, les tiges, les racines de plusieurs plantes potagères, macérées et préparées dans des acides végétaux les plus forts, forment un assaisonnement dont on est assuré de l'effet comme de l'utilité présumée. Le beurre, l'huile, la graisse, prodigués et torréfiés, pourront aider à la variété de quelque préparation ; mais pourvu qu'il y ait des *acides*, on ne craint jamais d'en être incommodé, quelque considérable que soit la consommation. On mangera avec plus d'appréhension une aîle de poulet, ou un quartier de volaille bien tendre, qu'un poisson volumineux nageant dans un assaisonnement chargé de beurre et d'acides.

Et fotu et potu stomacho conducit acetum.
(HECQUET.)

On préférera de manger jusqu'à satiété des végétaux saturés de jus de viande, ou de graisse, ou bien de crême ou de lait, ou de sucre, à un peu de viande de boucherie bien cuite, parce que la viande est grossière, et toujours cause de tous les accidens putrides. Le ridicule et la fausseté de pareilles prétentions sont à découvert ; il est

inutile de les combattre sérieusement ; on n'a qu'à se rappeler le conseil de *Socrate : Il faut éviter de prendre du goût pour ces alimens que l'on mange quand on n'a pas faim, et pour ces liqueurs dont on est tenté de boire quand on n'a pas soif.* (Rép. de Platon, lib. 8.)

Mais à qui peut-on attribuer l'introduction de ce nouveau régime? Lorsque *Hyppocrate* et *Galien* faisoient l'éloge des végétaux et du poisson, ils n'avoient garde de soupçonner des assaisonnemens aussi mal-faisans et aussi pernicieux, qu'on devoit ajouter dans des occasions sur-tout où la considération des forces digestives et la frugalité étoient la base du précepte : *Ubi copiosior præter naturam cibus ingestus fuerit, id morbum creat.* (Aph. 17. sect. 2.) Un appétit factice et passager que l'on vouloit exciter ou satisfaire, ne pouvoit leur en imposer : *A morbo bellè comedenti, nil proficere corpus, malum est.* (Aph. 31.) Grands observateurs de la nature, ils ont condamné tous les extrêmes, tout ce qui lui faisoit violence. *Neque satietas, neque fames, neque aliud quidquam bonum, quod suprà naturæ modum*

fuerit. (Aph. 14.) Et peut-il y avoir rien de plus contraire à la nature, qu'un aliment dont l'apprêt seul excite et force à la satiété, si à craindre pour les convalescens et pour les valétudinaires? Écoutons *Galien* : *Cibandi scopum esse unum communem tum sanis tum languentibus omnibus, nempè facultatis vitalis custodiam.... Ciborum varietatem, præsertim si diversis facultatibus constent esse nocentissimam...* (In lib. de vict. rat.)

Il est à croire que les médecins qui font l'apologie de ce régime, ou qui en autorisent l'usage, n'ont guère de confiance dans les règles diététiques des médecins anciens, et ont peu de connoissance de l'adhésion de ceux qui leur ont succédé. Cependant cette unanimité d'avis et de sentimens de tous les auteurs qui ont écrit sur les moyens de conserver la santé, auroit dû, ce semble, les convaincre de l'utilité de leurs préceptes, et leur prouver le ridicule et le danger d'une opinion qui ne tend qu'à favoriser la satiété et l'intempérance. On auroit quelque droit de les regarder comme autant de nouveaux *Asclépiades*, qui veulent séduire par leur complaisance,

et, ainsi que leur modèle l'avoit pratiqué à Rome, présenter une doctrine plus douce, moins exigeante, et plus au goût des intempérans.

La philosophie ne sauroit être accusée ; tous les *vrais philosophes* ont été tempérans. Les conseils qu'ils nous ont donnés depuis *Platon* ou *Plutarque* jusqu'à nos jours, se ressentent de l'austérité de leur régime, qu'ils ont cru d'ailleurs indispensable pour l'étude de la philosophie, et pour la pratique de la vertu. Si les *Cyniques*, ou les *Stoïciens* s'en sont écartés, on sait que leur philosophie ne consistoit que dans le libre usage de leurs passions, et que les vertus sociales n'avoient pour eux d'attrait, qu'autant qu'elles devenoient l'instrument de leurs jouissances. Ce n'est donc que le *luxe*, *l'intempérance*, la *voracité*, le *caprice*, en un mot c'est la *dépravation des mœurs* qui a créé ce nouveau régime, qui en a exalté l'utilité, et qui a surpris la crédulité en trompant sur ses dangers.

Je ne me suis pas proposé de noter toutes les erreurs ou tous les effets du préjugé dans le régime actuel des convalescens et des valétudinaires,

considéré dans tous ses détails. C'est un sujet qui a plus d'étendue qu'on ne pense, et qui, avec le temps, pourra fournir à un autre mémoire non moins intéressant. Le *café*, par exemple, ne demanderoit-il pas une discussion particulière? Mérite-il bien toutes les inculpations dont on l'a chargé? L'usage en est-il aussi fréquent ou aussi abondant qu'en Hollande, en Suisse, etc., pour le déclarer aussi abusif? Pourroit-on ne pas apercevoir dans les effets nuisibles qu'on lui attribue, les suites d'un excès de nourriture, et son action utile en préservant d'une indigestion, qu'un sommeil lourd et profond auroit favorisée? On prescrit à grandes doses des *stomachiques* nauséabonds, pour fortifier un estomac débile, et on fait un crime d'une tasse de café après dîner! On ordonne avec confiance du *quina*, de la *rhubarbe*, des *vins de liqueur*; et le *café* est proscrit avec la même indignation que toutes les espèces d'*épiceries* les plus agréables, et, de bonne foi, bien plus propres à récréer l'estomac, et à augmenter utilement son action? . . .

Je ne parlerai point encore ici de

l'utilité et de la nécessité de *l'exercice* pour aider à la digestion. De simples recommandations ne sauroient suffire. Il faut des preuves retirées d'une suite de faits bien authentiques, pour faire adopter des conseils qui contrarient directement le goût, les habitudes et les usages reçus et approuvés. Il faut des détails qui puissent convaincre qu'une *promenade* ménagée dans un appartement, ou dans un jardin, ou faite en carrosse dans des chemins unis et faciles, est un exercice toujours insuffisant, puisqu'il ne mérite pas ce nom. Il faut prouver qu'une distraction utile pour la digestion ne consite pas à rester toute la journée sur des coussins, pour ne s'occuper que de quelques lectures agréables, ou se laisser aller aux illusions d'une imagination souvent trop fougueuse; ou bien encore passer une partie du jour ou de la nuit autour d'une table de jeu, afin d'éviter les avant-coureurs fatigans d'une indigestion, et pour obtenir un sommeil désiré, acheté par tous les inconvéniens d'une veille plus ou moins prolongée. On peut entrevoir qu'il est bien d'autres objets qui en dérivent,

et qui méritent des considérations majeures et des développemens qu'il est peut-être prudent de ne pas traiter ici.

Je n'entrerai point aussi dans le détail des *alimens* qui conviennent à un convalescent, ou aux valétudinaires; ce n'est point dans mon projet. Découvrir l'erreur et le préjugé, dans le régimé actuel qui fait autant de dupes que de prosélytes, c'est mon unique but. Le grand nombre de bons auteurs qui ont traité des moyens de conserver la santé, instruisent assez sur ces objets particuliers. Mais soit que l'on consulte les *médecins*, soit qu'on prenne l'avis des *philosophes*, et mieux encore, si on veut en croire à l'*expérience*, il y a deux règles sur le régime qui n'ont jamais varié dans aucun temps, qui sont les plus utiles, les seules vraies, c'est la *sobriété* et la *tempérance*. Ce sont elles qui instruisent le médecin comme le malade, sur le choix comme sur la quantité des alimens; c'est par elles que l'on connoîtra le degré des forces digestives; ce sera sur-tout par leur moyen qu'on sera dispensé de cette fréquence de *purgatifs* dont on se plaint, et que nécessitent le mépris

de la diète, les erreurs d'un régime pernicieux, et une fausse interprétation du *régime végétal*. *Décidez-vous*, disoit un vieux médecin anglois, au rapport de *Cheyne*, à une dame qui le fatiguoit par ses importunités, *décidez-vous, Madame, ou à être sobre, ou à faire de l'exercice, ou à prendre des remèdes, ou à être malade.*

Nota. Le retard de l'impression de cet ouvrage ayant donné assez de temps à l'Auteur pour rédiger ses Observations sur la *Fièvre puerpérale*, la dissertation suivante a été destinée à servir de sixième article aux *Recherches diététiques*.

ARTICLE SIXIÈME.

DISSERTATION sur la Fièvre puerpérale.

« La cachexie laiteuse est connue et
» avouée; mais elle ne me paroît pas
» avoir été aussi bien examinée qu'elle
» l'exige. »

(*BORDEU, analyse méd. du sang.* 32.)

On ne peut trop applaudir au zèle des médecins qui ont dirigé leurs travaux sur le caractère de la *fièvre puerpérale* et sur son traitement. Cette maladie, devenue épidémique à certaines époques, et trop souvent meurtrière, a été un puissant sujet d'excitation pour tous ceux qui en ont observé les effets, et qui sont jaloux des progrès et de la gloire de L'ART DE GUÉRIR, l'art, de tous, le plus excellent, comme a dit notre maître; j'ajouterai encore, celui dont l'exercice appliqué, et éclairé par l'étude et par l'expérience, fournit la preuve

du *patriotisme le plus vrai*, puisqu'il est le plus utile à l'humanité.

Il semble résulter des recherches faites dans ces derniers temps, que la *fièvre puerpérale* a été peu connue des anciens, à l'exception pourtant d'*Hyppocrate*, à qui, comme de raison, on en a attribué une connoissance entière, moins peut-être d'après la description que l'on trouve dans ses ouvrages, que par les observations insérées dans ses épidémies.

Cependant le long intervalle depuis *Hyppocrate* jusqu'à *Willis*, qui lui a assigné une dénomination particulière, me paroît rempli par les auteurs intermédiaires, qui se sont occupés des maladies des accouchées. Il est vrai qu'ils n'ont considéré cette *fièvre* que d'une manière très-vague : ainsi, lorsqu'elle se montroit avec des signes ou avec des symptômes d'inflammation, on la rangeoit dans la classe des *maladies inflammatoires ou ardentes*; lorsque des signes putrides l'accompagnoient, elle étoit regardée comme du genre des *synoques putrides*; lorsque sa marche a été cachée, que ses effets en ont imposé par leur douceur apparente, et l'issue se mon-

trant funeste, on l'a mise dans l'ordre des *fièvres malignes* ; il en est encore qui, ne considérant que la partie essentiellement ou le plus ordinairement affectée, l'ont nommée *fièvre utérine* ; d'autres, ne jugeant que son effet principal, quoiqu'il ne se montre pas quelquefois, en ont traité dans la *suppression des lochies*, etc.

Willis, et ceux qui l'ont suivi, ont envisagé la maladie sous un autre point de vue : en écartant les signes et les symptômes, et ne considérant ni les effets, ni les parties affectées, ils ont remonté à la première cause ; la formation du *lait* dans la grossesse et après l'accouchement, son abondance, son insuffisance, son évacuation naturelle ou forcée, son déplacement, les ont éclairés : ils ont suivi cette humeur dans ses réservoirs, dans ses déviations, dans ses méstastases ; et la *fièvre puerpérale* a été proclamée et avouée.

Il en est plusieurs, parmi les modernes qui ont voulu aller encore plus loin. Ils ont regardé cette maladie, comme un genre particulier, qui pouvoit être subdivisé en plusieurs espèces, soit d'après les effets, soit d'après

les symptômes. De-là les *fièvres éruptives laiteuses*, les *pleurésies*, *ou fluxions de poitrine*, les *apoplexies laiteuses*, les *diarrhées*, les *vomissemens*, *les divers flux laiteux*, etc.

Enfin la *Faculté de médecine de Paris*, de concert avec la *Société royale*, ont voulu fixer les idées des médecins sur le caractère propre et essentiel de la *fièvre puerpérale*, d'après les observations les plus exactes, et d'après les succès les plus certains d'un de ses membres dans une épidémie cruelle qui a régné à l'Hôtel-Dieu de Paris.

On en a donné une description claire, succinte, et qui ne laisse rien à désirer. Elle est suivie d'une méthode de traitement le plus sûr et le mieux constaté.. Une approbation universelle a mis le sceau à cette découverte vraiment précieuse. Il n'est personne, qui ne comble d'éloges le zèle de la *Faculté de médecine* et de la *Société Royale*, et de bénédictions la mémoire de M. *Doulcet*, pour tant de victimes qu'il a arrachées à la fureur de cette maladie.

Lorsque ces deux savantes sociétés se sont fixées sur le caractère de la

fièvre puerpérale, elles l'ont considérée dans sa cause et dans ses effets, soit pendant la vie, soit après la mort. C'étoit véritablement le seul moyen de se saisir de cette hydre, et d'édifier sur ses ravages. Cette *fièvre* s'est montrée à l'Hotel-Dieu avec tous les signes et les effets de la *putridité*; elle a tenté vainement à en imposer par des signes ou par des symptômes différens ou étrangers : elle a été attaquée dans sa source, et ses affreux produits ont été détruits ou prévenus avec un succès qui tient du prodige : vouloir les contester, c'est mettre en doute l'évidence.

Dans le même temps à peu près, quelques médecins étrangers observent cette maladie, et lui voient produire des effets qui les obligent à des recherches particulières : d'accord avec les médecins de Paris, ils reconnoissent la même cause toujours agissante et productrice de tous les effets. C'est toujours le *lait* et ses déviations qui forment le principal caractère, la première cause de la *fièvre puerpérale*. Mais *MM. Hulme* et *Leake* l'observent en Angleterre avec tous les signes d'*inflammation*, quoique *Wihte*

la reconnût *putride*. M. *Laroche* à Genève, et M. *Pouleau* à Lyon, la regardent aussi comme une *fièvre inflammatoire*. On juge conséquemment que le traitement recommandé par ces derniers doit être bien différent et tel que les circonstances l'exigent.

Que peut-on et que doit-on conclure de ces diverses considérations ? On ne peut douter de la vérité des observations faites en France comme en Angleterre. La confiance est le juste tribut qu'on doit à ces savans, quoique opposés dans leurs opinions. On est donc nécessité à ne prendre parti ni pour les uns ni pour les autres, et à attendre de l'observation et de l'expérience ce qu'elles présenteront de plus certain, ou de décisif sur le caractère de cette *fièvre*, dans les occasions et dans les sujets qui en seront attaqués.

Je dirai plus encore ; cette diversité d'opinions ne peut être que de la plus grande utilité pour les médecins cliniques : déjà instruits, sur la cause première et essentielle de cette *fièvre*, et sur les effets opposés et différens qui en résultent, ils se trouvent prémunis contre les ruses d'un ennemi

redoutable; et n'ayant pris aucun parti, ne tenant à aucune opinion, ils se trouvent dans cet état de *doute éclairé*, si utile et si nécessaire aux progrès des sciences et pour la découverte de la vérité. La série des symptômes de la *fièvre puerpérale*, lorqu'elle est *putride*, comme lorsqu'elle est *inflammatoire*, a été assez détaillée par divers auteurs, pour ne point laisser l'observateur dans la perplexité : cette connoissance le met à l'abri des préjugés, ou de l'erreur, si faciles et si dangereux à ceux qui ont fixé leur opinion.

Tout médecin, tout observateur est obligé de contribuer de tout son pouvoir à l'instruction publique, sur-tout dans les occasions majeures où une maladie grave devient le sujet d'une calamité, et l'objet des recherches générales ; mais il ne doit se produire que l'observation à la main ; aucune considération particulière ne doit entrer dans l'exposition des faits, qui doivent toujours être vrais, et présentés de manière à ne faire soupçonner aucun dévouement à une opinion ou à telle pratique particulière, dont la nouveauté ou la réputation de son auteur feroit tout le prix.

Un auteur moderne, M. *Doublet*, à qui nous devons depuis peu un travail précieux sur la *fièvre puerpérale*, a voulu ramener les esprits à une seule considération. On trouve dans son ouvrage toutes les ressources que l'on peut désirer sur la *fièvre puerpérale*, telle qu'elle a été observée à l'Hôtel-Dieu, et telle qu'il l'a vue à l'hospice de Vaugirard : il est entré dans un détail qui fait l'éloge de ses lumières et de ses talens ; mais il ne peut exiger qu'on défère entièrement à son avis. Il y a peu de temps que je disois (*Journ. de méd.* janv. 1791), et je le répete encore aujourd'hui avec assurance, au sujet des discussions élevées sur la *fièvre puerpérale*, « que ce procès, bien loin d'être » jugé, n'étoit peut-être pas encore » assez instruit ; » puisque j'ai lieu de croire que la *fièvre puerpérale* forme un nouvel *ordre* de *fièvres*, qui se subdivise en *genres*, et en *espèces*, ayant chacun leur caractère propre et particulier. J'espère en donner la preuve dans la suite de cette dissertation.

Dans l'année 1764, lors de mon retour dans ma patrie, il régnoit une épidémie parmi les accouchées, qui

portoit

portoit la désolation dans les familles, et les plus grandes perplexités parmi les femmes grosses. A peine accouchées, les symptômes de la *fièvre puerpérale* se manifestoient avec rapidité, et le plus grand nombre succomboit: celles qui éprouvoient des dépôts laiteux extérieurs ou dans des organes susceptibles d'une évacuation critique, étoient les seules qui échapoient à ce fléau. Les médecins redoubloient de soins et d'attention; mais il sembloit que cette maladie annulloit tous leurs secours. Le préjugé dominant étoit contre la *saignée*, qu'on regardoit souvent comme la cause directe de la mort de plusieurs accouchées.

Mon début étoit inquiétant, mais il fut heureux. Appelé pour Madame P...., dont l'accouchement avoit été naturel, quoique pénible, je la trouvai dans un état de fièvre violente. Le lait avoit disparu des seins depuis deux jours, les lochies étoient supprimées, le ventre bouffe et douloureux, avec des envies fréquentes d'aller au bassin, le pouls vif, dur, les yeux étincelans, la respiration gênée, la langue sale et enduite d'une couche glaireuse, avec une altération continue.

Elle fut saignée au bras dans la soirée ; la nuit fut un peu moins agitée. Dans la matinée, les mêmes symptômes parurent se renouveler; je revins à la saignée, suivie d'un vomitif, qui opéra bien. Le jour suivant elle usa d'une boisson relâchante, et on appliqua des fomentations émollientes : elle fut purgée le lendemain avec succès ; son état devint meilleur ; une moiteur générale parut ; une vivacité la supprima : et il succéda un œdême général, que je combattis par des laxatifs, et par des apéritifs combinés avec des amers. La matière laiteuse s'évacua sur-tout par les selles, sollicitées par des lavemens fréquens. La convalescence fut longue, pénible, cependant assurée.

Peu de temps après, je fus apelé pour Madame E.... Les symptômes étoient à peu près les mêmes ; mais les signes de putridité dans les premières voies étoient plus apparens. La saignée fut encore pratiquée, et suivie d'un vomitif; le régime fut le même ; le mieux parut après l'effet de deux ou trois purgatifs. Cependant il se manifesta au fond des reins et à la hanche gauche, une douleur

vive, contre laquelle tout ce que je pus tenter devint inutile. Je comptai sur un futur dépôt qui ne paroissoit point ; je demandai du conseil : la reprise des mêmes remèdes fut décidée ; elle consistoit dans l'usage des laxatifs combinés avec les apéritifs ; on y ajouta l'application d'un vésicatoire à la cuisse affectée, dont l'effet parut aider l'œdème déjà apparent de la cuisse et de la jambe. La maladie ne parut céder qu'au temps et à l'usage des remèdes ordonnés. La convalescence fut longue et difficile, mais sans rechute.

On ne peut douter que ces deux malades ont été affectées de la fièvre puerpérale. La *prostration des forces*, *la déviation du lait*, *la suppression des lochies*, le *météorisme du ventre*, *l'état de fièvre*, sont des signes suffisans pour la caractériser. La seule différence peut-être que l'on peut y trouver, est que le *pouls* s'est montré *fort*, *dur* et très-*fiévreux* ; signe qui fût pour moi une conviction du besoin de la saignée, ainsi que l'état douloureux de la région de la matrice avoit été pour *Hoffman* une raison de caracté-

riser cette maladie, *inflammation de la matrice*, suite ou effet que j'appréhendois comme lui, et comme bien d'autres, et que je voulois prévenir par la saignée.

Il y a environ trois mois que, donnant mes soins au S^r^. M...., affecté d'un reste de dysenterie, sa femme réclama mes secours pour un mal-être qu'elle éprouvoit à la suite d'un frisson qui lui avoit fait disparoître son lait qu'elle donnoit à un enfant de cinq ou six mois. La tête étoit douloureuse avec élancement, le ventre étoit tendu, avec de fréquentes envies d'aller à la selle, mais sans effet; la respiration étoit si gênée, qu'elle paroissoit comme étranglée, le visage rouge, animé, le pouls vif, serré, précipité, la langue sale, avec un grand dégoût et un affaissement général.

La malade fut saignée au bras; un éméto-cathartique, qui suivit de près, produisit des évacuations abondantes. Elle fut purgée avec succès le surlendemain. Dans la soirée, elle ressentit la remonte du lait aux seins. Son enfant déjà mis en nourrice fut rapelé: le lait qu'il prit ce premier jour parut lui occasionner quelques

coliques. La mère, purgée une seconde fois, fut assurée de sa guérison.

D'après ces observations et quelques autres inutiles à rapporter, on présumera que je suis un partisan de la saignée, ou bien que je suis dévoué à l'opinion de MM. *Hulme*, *Leake*, *Laroche*, etc. Je préviens que je ne connois leur doctrine que d'après le rapport ministériel sur la *fièvre puerpérale*, d'après le journal de médecine, d'après les notes de M. *Bosquillon*, sur *Cullen*, et d'après les recherches de M. *Doublet*; je ne tiens à d'autre opinion, qu'à celle qui m'est fournie par l'observation et par l'expérience. *Nec ab antiquis sum, nec à novis; utrosque, ubi veritatem colunt, sequor: verùm magni facio repetitam experientiam.*

Je fus appelé en consultation pour Madame P..... Les deux médecins qui la soignoient n'étoient pas d'accord sur le caractère de la maladie, de même que sur le traitement. L'un ne voyoit qu'une *fiévre putride*, à la suite d'une couche pénible et désastreuse, où l'enfant venu avant le terme, avoit été retiré mort et comme pourri. L'autre médecin, étayé de deux

chirurgiens témoins de l'accouchement, ne voyoit qu'une *inflammation de la matrice* et de ses appartenances, dont la vivacité et l'opiniâtreté annonçoient un état grangréneux prêt à se manifester, conséquemment la mort très-prochaine.

La malade étoit dans un affaissement absolu ; le peu de lochies qui avoit lieu, montroit un mauvais caractère ; les seins étoient flétris ; la malade se plaignoit de douleurs vives fixées sur-tout au côté gauche du bas-ventre, qui persuadoient que la matrice étoit essentiellement affectée dans cette partie ; le visage étoit décoloré, le pouls petit, nerveux et de peu de consistance. D'après le rapport de tout ce qui avoit précédé, et de tout ce dont j'étois témoin, je ne vis que le caractère, les signes, les symptômes de la *fièvre puerpérale*. Il s'éleva une contestation sur l'absence de quelques symptômes ; mais les principaux signes, que je réclamois, ne pouvoient être niés. Je demandai l'emploi de la méthode de M. *Doulcet*, qui, se trouvant analogue aux évacuans dont un des médecins exigeoit l'emploi le plus prompt, l'ipécacuanha

fut ordonné et pris avec succès. On usa aussi utilement de la potion huileuse avec le kermès ; et quelques autres évacuans complétèrent la cure, qui fut un peu tardive.

Madame D......, d'un tempérament sensible et délicat, fut attaquée de la *fièvre puerpérale* à la suite d'un accouchement long et pénible. Les symptômes n'étoient pas bien violens ; mais son état étoit aggravé par des affections nerveuses très-fatigantes et fort douloureuses. Le médecin ordinaire considéroit cette maladie d'une façon sinistre ; la diarrhée, principal symptôme, et qui étoit évidemment laiteuse, lui paroissoit colliquative. Il n'étoit occupé qu'à adoucir les irritations douloureuses par des calmans, et à arrêter cette diarrhée par des stomachiques ou cordiaux ; elle étoit pour lui, l'annonce d'une mort très-prochaine.

Je fus appelé en consultation : je conseillai, j'insistai sur le besoin d'un vomitif, même répété, et suivi de quelques purgatifs dont la nécessité indispensable me parut évidente, d'après le caractère que j'assignai à la maladie, et sur lequel on ne pouvoit

se méprendre; mais il ne pût se rendre à cet avis.

Un autre médecin fut appelé ; il proposa à peu près les mêmes moyens curatifs, dont l'effet fut avantageux, malgré les prédictions du médecin prévenu sur un prochain désastre. Soit le peu d'activité dans la méthode, soit la continuité des accidens nerveux, la maladie se prolongea et se termina par un dépôt laiteux au genou. La convalescence fut longue, les accidens nerveux durèrent assez longtemps, et se renouvelèrent assez vivement pour obliger la malade à une longue suite de bains, qui assurèrent sa guérison.

On a regardé jusqu'à présent la *fièvre puerpérale* comme une fièvre du genre le plus aigu, et dont la cause étoit d'autant plus redoutable, que les effets les plus dangereux succédoient avec une rapidité qu'on ne pouvoit soupçonner, mais que l'expérience a démontrée d'une manière convaincante : elle a par conséquent exigé une méthode très-active dont l'observation a prouvé l'utilité. On est prévenu sur tous ces objets : ils semblent éloigner toute discussion ; j'ai cepen-

dant le courage de proposer quelques reflexions préliminaires.

A-t-on bien raison de regarder constamment la *fièvre puerpérale* comme une maladie très-aiguë, et qui demande les secours les plus actifs ? cette vue ainsi généralisée ne peut-elle être préjudiciable dans plusieurs occasions, où le caractère de la maladie n'est point précisément tel qu'il a été observé à Paris ou en Angleterre ? Ces méthodes actives et précipitées ne deviendroient-elles pas essentiellement nuisibles, dans des occasions où on n'auroit aucune raison de craindre des effets aussi alarmans, et où l'on ne verroit point de symptômes aussi violens ? Ne seroit-on pas en droit de soupçonner que ces méthodes actives sont devenues la cause déterminante des effets malheureux observés à la suite de la maladie, plutôt que la déviation du *lait*, son altération sur laquelle on n'a rien encore de positif, et son irruption sur tel ou tel viscère qu'on ne peut pas souvent assigner ? Dans ces cas bien différens, et encore peu observés, les inquiétudes du médecin, et ses soupçons gratuits, qui le forcent à des secours précipités, ou

à user des moyens les plus actifs, ne devroient-ils pas être changés, après quelques remèdes préliminaires, et nécessités par des signes non équivoques, en une tranquille expectation, sur-tout dans des sujets robustes et sains, chez qui la nature jouissant de toute sa force, peut s'expliquer facilement; et montrer ses mouvemens à l'œil observateur, calme, et attentif?

Mon épouse, accoutumée à nourrir tous ses enfans, éprouve constamment une diminution sensible de son lait à l'apparition du flux périodique; l'appétit diminue aussi à cette époque, et elle cesse de nourrir par le défaut de lait, vers le dix ou onzième mois. L'allaitement de son quatrième enfant ne fut pas d'aussi longue durée. Les règles parurent, à l'ordinaire, au cinquième mois; mais vers le huitième, l'appétit cessa presqu'absolument sans qu'on pût en assigner la cause; la diminution et la cessation du lait s'ensuivirent, et sa santé ne parut point en être altérée; elle se sentoit cependant dans un état de réplétion qui, sans être douloureux, lui étoit pourtant nuisible. Peu de jours après, la diarrhée la prit vivement

dans la soirée, sans cause apparente. Cette évacuation fut répétée, et très-abondante pendant la nuit et le jour suivant. Je lui trouvai de la fièvre; le pouls étoit grand, plein, et sans trop de fréquence; elle étoit harassée, inquiète; le ventre étoit bouffe, mais sans douleur, la bouche mauvaise, la langue sale, avec un dégoût considérable.

Je lui fis prendre un vomitif, dont l'effet fut abondant par haut et par bas. La diarrhée continua, mais sans douleur; et malgré sa fréquence, malgré l'abondance des matières évacuées, elle en ressentoit une sorte de soulagement. Je la fis purger le surlendemain, et avec succès, mais sans obtenir la diminution de la diarrhée. Je devenois inquiet; la fièvre et le dégoût subsistoient, je la repurgeai le septième jour, toujours utilement; la diarrhée continua encore jusqu'au huitième jour, à la même heure à peu près où elle s'étoit développée. La nuit fut bonne: le neuvième jour l'appétit revint; plus de fièvre, plus de dégoût, plus de douleurs: elle prit de la nourriture, dont elle se trouva bien. La convalescence fut prompte

et sûre ; mais le lait ne se porta plus aux seins, et le flux périodique reparut au temps marqué et attendu.

On conviendra que la précipitation des secours ou des moyens curatifs est déterminée par la violence ou par le mode des mouvemens fébriles, soit qu'ils soient apparens, lorsque cette *fièvre* est accompagnée de symptômes inflammatoires, soit qu'ils soient cachés, et par-là plus insidieux, comme dans les fièvres malignes, dans la *fièvre puerpérale*, observée par M *Doulcet*, soit encore dans les cas où la nature cherchant à se débarrasser de ce délétère formidable, le jette, *errore loci*, sur des parties essentielles, et donne par-là occasion à des affections graves, dont le caractère en impose, lorsqu'on ne considère point la cause première et déterminante.

Mais, lorsque la *fièvre puerpérale* se développera avec tous les signes caractéristiques qui lui sont propres et essentiels, que ses mouvemens ne présenteront aucune action violente, aucun indice malin ou caché ; qu'aucun symptôme ne fera présumer que cette humeur est déposée sur aucun viscère ; qu'aucune partie n'est point affectée,

même menacée de son irruption ; lorsqu'on verra en un mot, cette *fièvre* marcher avec une sorte de tranquillité dans le mode propre ou varié qu'elle aura choisi, soit qu'elle soit *continue* ou *rémittente*, soit qu'elle soit *intermittente*, *tierce*, *quarte*, *etc.*; faut-il se décider à agir dans ces circonstances ? faut-il s'en tenir à l'expectation ? . . . .

Si on agit, faut-il suivre la méthode décidée et presque empirique de M. *Doulcet* ? ou se décider d'après les symptômes les plus apparens, comme MM. *Leake* et *Laroche* ? . . . Si on se détermine à l'expectation, ne peut-elle être accusée de l'*épuisement* de la nature abandonnée à elle-même, ou de quelque pernicieuse *aberration*, qui donneront des regrets d'autant plus cuisans, qu'il semble qu'on aura eu tout le temps et tous les moyens pour prévenir des désastres inattendus ?... Je dirai plus encore, sera-t-on à temps d'agir, lorsqu'on s'apercevra de quelques mouvemens ? Ces mêmes mouvemens seront-ils l'indice ou l'avertissement de la nature pour agir utilement ? ou bien seront-ils les annonces de la perte absolue des for-

ces, et l'assurance de la perte du malade ? . . .

On ne sauroit regarder ces réflexions comme gratuites, ou le produit d'une imagination excitée par le dépit sur des fautes malheureuses, ou par des regrets sur des pertes irréparables. *Liberam profiteor medicinam.* L'étude et la reflexion ne me servent que pour me juger avec toute la sévérité de l'impartialité absolue et de la bonne foi. Le *bien de l'humanité*, les *progrès de l'art*, l'*honneur de ma profession*, forment les seuls sentimens qui ont pu me guider dans tout ce que jai écrit ou proposé dans *l'art de guérir.*

Je crois avoir observé un nouveau genre de *fièvre puerpérale*; je le présente tel que je l'ai envisagé, tel que je l'ai vu, tel que l'a décrit *Hyppocrate* dans ses épidémies. Cette *fièvre* me paroît tenir autant à l'*état chronique* qu'à l'*état aigu* : sa terminaison en bien comme en mal, indique un caractère mixte ; je pense cependant qu'elle appartient préférablement à l'*etat chronique*, et c'est ainsi que je la considère. Au reste, je préviens que je cherche à éviter toute discussion

inquiétante, en soumettant aux maîtres de l'art mon opinion. Quand on n'a d'autre vue que le bien général, le *sacrifice* ne coûte rien. Venons à *Hyppocrate*.

« La femme d'Epicrate, qui demeu-
» roit chez Archigète, éprouva une
» fièvre aiguë, le 2e. jour de sa cou-
» che, avec des déjections modiques,
» bilieuses, ténues. Le 6e. jour il y
» eut délire. Le 7e., redoublement des
» accidens. Le 10e. les jambes devin-
» rent douloureuses. Le 11e. il y eut
» de la sueur, elle fut mieux; le 14e.
» plus mal. Le 15e. elle vomit des
» matières bilieuses. Le 20e., renou-
» vellement des accidens. Le 28e. elle
» toussa et se plaignit de douleur de
» côté. Le 29e., point de fièvre. Le
» 34e. la fièvre revint, et fut suivie
» d'un flux bilieux. Le 40e. le vomis-
» sement bilieux se renouvela; et la
» fièvre cessa et fut entièrement ju-
» gée le 80e. jour. (*Epid. lib.* 1.)

» A Thaze, une femme, qui de-
» meuroit près la fontaine froide,
» n'ayant point ses purgations, fut
» attaquée, le 3e. jour, de fièvre aiguë.
» Le 8e. il y eut délire avec diarrhée.
» Le 11e. elle connoissoit; mais elle

» étoit assoupie. Le 20e. elle eut un
» frisson avec délire. Le 27e. elle fut
» mieux, mais avec des douleurs vio-
» lentes dans la cuisse droite. Le 40e.
» la toux parut, et la fièvre redou-
» bloit irrégulièrement. Le 60e. la
» toux cessa sans coction ; et il sur-
» vint une convulsion à la mâchoire
» inférieure, qui se termina par des
» selles bilieuses ; la fièvre devint
» plus aiguë. Le 80e. jour elle mourut.
(*Epid. lib.* 3.)

On a regardé, avec raison, comme une *fièvre puerpérale*, la maladie dont ces deux accouchées ont été affectées. Cependant, il faut convenir que le développement successif et très-prolongé de plusieurs symptômes, donne à cette *fièvre* un caractère bien différent de la *fièvre puerpérale* des médecins de nos jours. Il est utile d'y remarquer certains organes recevoir à l'envi le dépôt de l'*humeur laiteuse*, et s'en délivrer probablement par le mouvement continu de la fièvre. Dans la seconde observation, on voit évidemment l'impuissance de la nature pour procurer des mouvemens critiques et des évacuations avantageuses, telles qu'on peut les remarquer

dans la première observation. Mais ce qui mérite sur-tout attention, c'est que ces deux affections ne sont jugées, en bien comme en mal, que le 80e. jour ; ce qui établit un genre de *fièvre puerpérale* bien différent de celui dont la terminaison la plus ordinaire se fait le 10e. ou le 12e. jour, et n'excède pas le 25e.

Les *dépôts laiteux* sont la crise de la *fièvre puerpérale*, quelle que soit la partie ou le viscère forcé à recevoir ce flux humoral. Ce seroit bien mal à propos qu'on regarderoit comme une prolongation de la *fièvre puerpérale*, le mouvement fébrile qui se développe après la fluxion, et qui a lieu pour déterminer la suppuration de ces *dépôts* et pour aider à leur excrétion. Cette vérité ne sauroit être contestée.

Ceux qui étudient *Hyppocrate*, savent trop bien que cet auteur laisse presque toujours dans l'incertitude sur la cause des évacuations qui ont lieu dans les précieuses observations qu'il nous a transmises. On ne peut imaginer, par exemple, qu'il ait resté expectateur oisif pendant la durée d'une *fièvre de quatre-vingts jours* :

mais est-ce à l'action des remèdes que sont dues les évacuations qui ont eu lieu au commencement de la maladie ? Je serois très-disposé à le croire, et j'ai droit de le penser ainsi, d'après l'immense formulaire qui accompagne son *traité des maladies des femmes* : il est impossible qu'un médecin muni de tant et tant de recettes pût voir souffrir un individu pendant *quatre-vingts jours*, sans tenter quelqu'un des remèdes qu'il croyoit les plus efficaces. Quant aux évacuations qu'il décrit vers la fin de la maladie, il est aisé de voir qu'elles sont le produit des *mouvemens critiques*, soit qu'ils soient utiles, soit qu'ils ne présagent rien que de funeste. Le développement de tout ceci nous mèneroit trop loin ; revenons à notre *fièvre chronique*.

Mais, dans l'incertitude sur la conduite d'*Hyppocrate* pendant la durée de ce genre de *fièvre* chez ces deux malades, quelle est la marche que l'on doit tenir dans des pareilles circonstances ? sur-tout à présent que la *fièvre puerpérale* paroît avoir été examinée avec l'attention la plus scrupuleuse, qu'on a multiplié les

observations, et qu'on est parvenu à arrêter cette *fièvre* dans ses effets les plus violens et les plus meurtriers, comme dans les produits les plus cachés et trop souvent funestes?.... Ne doit-on avoir en vue que la prostration des forces, l'état de putridité, ou l'irruption dangereuse de l'*humeur laiteuse* sur les viscères, et employer par conséquent la méthode de M. *Doulcet*, couronnée de tant de succès? ou bien ne doit on considérer que les effets des principaux symptômes, et satisfaire aux indications que leur violence exige, comme l'ont pratiqué MM. *Hulme*, *Leake*, *Laroche*, etc?... ou encore, partant de l'inutilité des premiers remèdes ordonnés d'après les inductions prises dans chaque méthode, et appliquées au cas particulier qui se présente, doit-on ensuite rester dans une expectation oisive, que permet la longueur de la maladie, en se bornant à soutenir les forces?... ou enfin, tourmenté et pressé par l'envie, par le désir de soulager et de guérir, doit-on, dans ces circonstances, abandonner toute opinion, ou toute méthode antérieure dont on a éprouvé l'insuffisance, et attaquer

cette *fièvre* d'après les connoissances que peut suggérer l'analogie avec d'autres affections qui ne dérivent pas de la même cause ?...

Jai remis au *journal de médecine* de l'année dernière (*Janvier* 1791), une observation d'une *fièvre lente laiteuse*, accompagnée d'accidens extraordinaires, dont je ne renouvellerai point ici le détail qui seroit trop long : je me contente d'y renvoyer le lecteur, et de le prier d'en prendre une connoissance directe, pour pouvoir juger l'objet des discussions présentes.

J'observerai seulement ici, que cette *fièvre* dura près de trois mois ; qu'elle eut tous les signes de la *fièvre puerpérale* ; qu'elle n'eut aucun redoublement marqué dans aucun temps ; qu'aucun viscère ne fut principalement et essentiellement affecté que d'une manière très-passagère ; que l'estomac et les intestins parurent constamment dans un état *passif*, lors des excrétions qui eurent lieu par ces couloirs choisis ou désignés par la nature pour son soulagement ; excrétions cependant qui ne furent jamais à son avantage, et qui ne montroient graduellement que la déperdition des for-

ces, et la destruction progressive et assurée de la machine ; qu'il ne se manifesta aucun *dépôt* extérieur ou intérieur, à l'exception de ces *hydatides laiteuses* et singulières, sans pouvoir assigner l'époque et le siège de leur développement ; que les mouvemens de la nature qui parurent préparer un *dépôt laiteux extérieur*, ne furent jamais assez conséquens, ni d'assez longue durée pour produire un effet relatif et salutaire ; on doit particulièrement remarquer que les remèdes qui furent employés et variés autant que les circonstances et les indications ont pu me suggérer, ont été parfaitement inutiles, et que cette *fièvre*, dont la marche a été intrépide et uniforme, n'a cessé qu'après avoir consumé tout le principe vital, ayant réduit la malade au dernier degré de marasme.

Les réflexions qui suivent cette observation, ne doivent point être négligées. On y voit mes regrets de n'avoir point fait usage des *vésicatoires* pour aider à la formation d'un *dépôt extérieur*, et des *bains* pour calmer plus efficacement les accidens nerveux qui se montrèrent fréquemment

dans cette maladie. Mes regrets sont-ils inutiles ? Ma confiance dans ces remèdes avoit-elle quelque fondement ? l'observation suivante pourra aider au jugement.

Madame T..., jeune femme, belle et robuste, fatiguée des soins d'un premier allaitement, se détermina, à une seconde couche, à faire perdre son lait, qui se porta aux seins avec abondance le 3e. ou 4e. jour ; elle réussit trop bien à le dissiper par l'application de l'huile et de l'eau de vie. Elle en éprouva bientôt après les dangereux effets, par l'apparition de tous les signes de la *fièvre puerpérale*, à l'exception de l'état douloureux du ventre et du météorisme, qui n'ont jamais eu lieu. Un vomitif produisit les effets qu'on devoit en attendre : il fut suivi de quelques purgatifs, qui parurent diminuer les symptômes encore peu violens.

La *fièvre* prit dès lors le type de *rémittente*, dont les accès étoient peu réglés, et plus ou moins longs ; ils se répétoient deux ou trois fois dans les 24 heures ; la diarrhée avoit lieu dans le même temps, et chaque selle sembloit précéder chaque accès, dont le

symptôme le plus douloureux étoit un sentiment pénible de froid à la tête. La chaleur étoit de peu de durée, et la sueur ne paroissoit qu'aux bras et au visage. Nulle autre partie du corps n'étoit en souffrance. L'intervalle des accès étoit assez paisible pour déterminer le médecin à ne rien précipiter. La malade étoit à la diète et à l'usage d'une tisanne légèrement apéritive, dont elle buvoit beaucoup pendant la durée de l'accès.

La maladie se soutint ainsi jusqu'au 20e. jour, où je fus appelé. Je reconnus le caractère de la *fièvre puerpérale*, mais avec un mode de douceur qui m'inquiéta en me rappelant l'observation précédente. Il fut convenu avec le médecin ordinaire de ne pas rester dans l'inaction. Le pouls n'étoit point dur ni trop vif, la malade se plaignoit d'envies de vomir : nous nous décidâmes pour la méthode de M. *Doulcet* ; elle fut répétée par le peu de succès obtenu. Mais la *fièvre* soutint son caractère, même avec un peu plus de vivacité, puique les accès devenant plus longs et plus douloureux, je me vis forcé à employer le quina. L'estomac étant fa-

tigué de quelques rôts, et le sommeil de la nuit étant diminué, l'usage d'un julep antispasmodique y obvia.

Quelques purgatifs répétés à des distances éloignées, ne produisirent rien contre *l'humeur laiteuse*. L'usage du *quina* mit un peu de l'ordre dans les accès. Les urines se montroient, à intervalles inégaux, tantôt naturelles, tantôt rouges et briquetées. Les selles étoient liquides, rougeâtres dans le commencement; elles épaissirent de temps en temps dans le courant de la maladie; on les remarqua noirâtres quelquefois, et la fétidité augmenta avec le temps. La langue ne fut jamais bien chargée de limon; elle étoit quelquefois sèche dans la chaleur des accès. Mais le dégoût fut constant, avec un goût fade et douceâtre qui ne cessa jamais.

Les *lochies* avoient été supprimées dès le commencement: il n'est pas aisé d'affirmer si elles ont reparu, ou s'il y a eu jamais quelque effort de la nature pour les renouveler. Les linges montrèrent à quelques reprises, une humeur gélatineuse et collante, qui me donna un moment de l'espoir; mais

mais dans plusieurs occasions la malade rendit cette humeur en urinant, et avec une douleur très-vive. Je l'ai vue dans les urines, où elle restoit sans se dissoudre : elle étoit gélatineuse et quelquefois blanchâtre, dont partie étoit de la consistance du blanc d'œuf qui commence à se figer. On n'a pu déterminer si cette humeur venoit du rectum, parce que la diarrhée alloit toujours de pair avec les urines ; ou bien si elle venoit d'autre part, la matrice et ses appartenances n'ayant jamais éprouvé aucune affection particulière.

L'opiniâtreté de la *fièvre* et de ses produits épuisoit la malade, et augmentoit les sollicitudes des médecins, malgré quelques intervalles lucides. On s'y prenoit de toute façon, pour obtenir l'expulsion de l'*humeur laiteuse*, soit par le moyen des *évacuans* répétés modérément, soit par l'usage des *apéritifs*, des *diurétiques*, des légers *sudorifiques*, sous toute sorte de forme, et souvent combinés avec des *tempérans* ou avec de légers *calmans*. Mais ce fut toujours sans un effet avantageux.

On appliqua les *vésicatoires* aux

jambes, et la malade devenant assoupie, ils furent encore appliqués aux cuisses ; on cherchoit à obtenir un *dépôt* extérieur ; on ne vint à bout de rien. La malade avoit éprouvé à quelques intervalles, une douleur au côté, joignant l'épaule ; mais elle se dissipoit aisément par l'application de la chaleur : si cette douleur eût été de plus de durée, elle nous eût déterminés à l'application de quelque *épispastique*, toujours dans l'espoir d'aider au foyer d'un *dépôt*. La toux survint dans les derniers jours ; l'expectoration produisit quelques crachats sanglans : la *fièvre* ne paroissoit se soutenir que pour rendre inutiles toute espèce de remèdes. Peu à peu la poitrine devint plus affectée ; le délire parut et augmenta ; la malade succomba le 45e. jour de la maladie.

Il y a sans doute bien de sujets de réflexions sur cette observation ; nous nous contenterons de les indiquer : une discussion exacte excéderoit les bornes de cette dissertation. Mais avant tout, il est bien essentiel de remarquer, qu'aucune des grandes cavités ne fut affectée d'une manière particulière dans le cours de cette

fièvre : il faut en excepter les derniers momens où le *dépôt* a dû se faire dans la tête et dans la poitrine, par la diminution ou par l'extinction du *principe vital*, époque qui termine toute réaction.

On ne peut douter que cette maladie ne fût une *fièvre puerpérale*. Les signes, les symptômes qui suivirent le départ du *lait* des seins, montrent d'une manière évidente que l'*humeur laiteuse* resta enfermée dans l'intérieur, n'ayant pu être expulsée, soit par la nature, soit par l'art. Pouvoit-on avoir quelque présomption d'une issue aussi funeste dans un tempérament jeune, fort, et plein de suc, qu'aucun défaut, du moins apparent, de conformation ne pouvoit favoriser, qu'une grossesse facile, et un accouchement le plus heureux n'avoient pu préparer ? N'avoit-on pas droit de croire et d'espérer que la nature dans toute sa vigueur pouvoit seule terminer une telle affection, annoncée avec douceur, et qui, par aucun symptôme violent dans sa durée, ne faisoit point présumer qu'aucun organe essentiel fût attaqué ? On ne peut accuser la multiplicité des remèdes

d'avoir forcé la nature, de l'avoir épuisée par des évacuations excessives : il y a eu des intervalles très-longs où elle a été laissée à elle-même, et durant lesquels on l'épioit avec le plus grand soin.

Comment peut-il se faire qu'une cause aussi féroce, le plus souvent violente dans ses effets, n'ait point produit dans un tel sujet des signes et des symptômes tels qu'on les a vus dans la *fièvre* de *l'Hôtel-Dieu*, ou dans la *fièvre puerpérale* observée de nos jours ? Cette même *humeur* n'étant point déposée, dans ce nouveau genre de *fièvre*, sur des organes sensibles et irritables, n'acquiert donc point ce degré de dépravation, ou ce caractère d'irritation propre à occasionner des affections vives et douloureuses ? Il faut, en ce cas, qu'elle séjourne dans des parties *inertes*, incapables de sentiment ou d'irritation. La fonte de la graisse et du suc nourricier prouveroit-elle la présence de cette *humeur* dans les vaisseaux ou dans l'organe cellulaire ? L'état du pouls, peu conforme aux effets funestes qui se préparent sourdement, persuade que les vaisseaux n'y participent point : et nous

savons trop bien que l'organe cellulaire ou le tissu muqueux n'est point sans action ; son état de vie est trop bien prouvé par l'effet des *fluxions* et des *métastases*, etc.

On seroit en vérité fort disposé à demander, que devint l'*humeur laiteuse* après sa disparition des réservoirs qui lui sont propres ? puisqu'aucune cavité, aucun viscère, aucune partie, ne paroît l'avoir reçue, qu'aucun signe, qu'aucun symptôme particulier ne l'annonce, et qu'aucune évacuation n'en a démontré la diminution ou l'entière disparition. Cette *humeur* déviée est-elle portée dans la masse générale des humeurs, et s'identifiant avec elles, leur communique-t-elle un degré de dépravation qui auroit beaucoup d'analogie avec la cause de la *fièvre maligne*, ainsi que l'a soupçonné M. *Leroi*, ou encore avec la cause de la *fièvre lente nerveuse d'Huxam*, qui tendent toutes directement a la destruction du principe vital ?...... Cependant, dans le cours des *fièvres malignes*, comme dans la *fièvre lente* nerveuse, on voit par intervalle des symptômes féroces qui portent à découvert un caractère destructeur ;

au lieu que dans ce genre de *fièvre puerpérale* les pertes sont insensibles, et donnent toujours de l'espoir, comme dans les affections chroniques ; rien ne prospère, aucun remède ne réussit, et la vie s'éteint peu à peu, comme en un mot dans les *fièvres lentes.*

Mais quel est ce genre de *dépravation*? en quoi consiste-t-il? Quelle est l'espèce de tempérament propre à la développer, et qui s'oppose à la manifestation des signes et des symptômes violens? Pourquoi cette *humeur* ainsi dépravée, ainsi altérée, ne peut-elle se fixer dans tel ou tel organe pendant la durée de la *fièvre*, ou dans telle ou telle partie où elle est appelée par les secours de l'art, pour y former un *dépôt* utile et désiré? Seroit-ce le caractère propre et distinctif de ce genre de *fièvre*, de ne former aucun *dépôt*, de ne produire aucun symptôme violent, et de cacher sa malignité jusqu'aux derniers momens qui terminent la vie? ..... L'ouverture des cadavres ne nous a point instruits. Le préjugé trop enraciné s'est opposé à des demandes les plus instantes, et à l'effet de nos désirs les plus nécessaires à notre instruction.

Dans la première observation, j'ai montré des regrets de n'avoir point employé les *vésicatoires*, comme un moyen présumé effectif pour produire un *dépôt* extérieur salutaire. Ils ont été employés largement dans la seconde observation, et cependant sans succès. Je me reprochois de même de n'avoir point employé les *bains* pour calmer les symptômes nerveux qui paroissoient déranger le *mouvement fébrile* et s'opposer à son uniformité salutaire. Dans le second cas, les mêmes symptômes n'ont pas eu lieu, et cependant la *fièvre* n'a rien produit d'utile.

En faisant l'aveu de l'insuffisance ou de l'inutilité des moyens *curatifs* que jai employés contre cette *fièvre* que j'appellerai FIÈVRE CHRONIQUE PUERPÉRALE, je suis bien éloigné de faire présumer de l'impossibilité à trouver des secours efficaces, et de préférer une tranquille expectation aux inutiles tentatives des ministres de santé. A Dieu ne plaise de suggérer jamais que le défaut de lumières d'un particulier soit la preuve des bornes de l'art ! Je dis avec vérité ce que j'ai vu, et ce que j'ai

tenté inutilement. *Vera loquor, sanctè affirmo*, je le répete, c'est ma devise. Je cherche à exciter le zèle des observateurs sur un objet bien important. Je n'ai point encore assez d'observations pour marquer les divers périodes de cette *fièvre*, fixer le temps qu'elle emploie à les parcourir, montrer ses signes propres et caractéristiques, indiquer les évacuations symptomatiques et critiques qui peuvent annoncer une terminaison heureuse ou malheureuse. *Hyppocrate* l'a observée durer *quatre-vingts jours* : je produis deux observavions bien analogues, dont l'une a duré près de *trois mois*, la seconde un *mois et demi.* Dans l'une comme dans l'autre, il y a eu des intervalles consacrés à l'expectation ; d'autres ont été destinés à exciter, à forcer la nature à s'expliquer par l'action de divers remèdes, mais toujours inutilement.

Ce qui me paroît de plus positif et de plus essentiel à considérer dans ce nouveau genre de *fièvre*, c'est son caractère entièrement différent par le mode des signes et des symptômes, par la durée de sa marche, par son uniformité dans ses effets funestes,

d'avec le caractère de la *fièvre puerpérale* observée par M. *Doulcet*, proclamée par la *Faculté de médecine* et par la *Société royale*, et décrite par tous ceux qui ont produit leurs observations sur cette maladie. J'ignore si dans ces derniers temps on l'a observée telle avant moi : je ne prétends point empiéter sur les découvertes de personne ; et dans des objets pareils, je trouve qu'il est peu satisfaisant d'avertir l'humanité d'un fléau de plus, sans indiquer d'une manière certaine les moyens de le prévenir ou d'en arrêter les effets funestes.

Mais, dans l'état d'incertitude et d'ignorance où nous sommes, et dont nous faisons à regret l'aveu, quelle peut être et quelle sera notre conduite et notre détermination? Faut-il agir, ou bien être simple expectateur? En se décidant à ne point rester dans l'inaction, pour quel genre de traitement doit-on se décider, afin de n'avoir aucun regret, quel que puisse être l'évènement? Le caractère de cette *fièvre* montrant trop peu d'action et de vivacité, doit-on l'exciter, la forcer à produire des mouvemens violens nécessaires à la *coction*

que l'on attendroit vainement par l'expectation ou par l'emploi d'une méthode contraire ? et attendu que la cause de cette *fièvre* est la même de la *fièvre puerpérale aiguë* de M. *Doulcet* et autres, faut-il imiter et suivre avec courage l'heureuse opiniâtreté de cet *auteur* justement applaudi, et insister sans relâche sur sa méthode, jusqu'à ce qu'on aura obtenu des effets heureux ou satisfaisans ? .... Ou bien seroit-il plus utile et moins dangereux d'employer une méthode plus douce, et dirigée vers les évacuations critiques que l'on désire et qu'on peut présumer devoir être la terminaison de la maladie, après un temps suffisant évalué et accordé pour la coction ?

Faut-il chercher par toute sorte de moyens à obtenir des *sueurs*, soit par les bains, soit par les sudorifiques, qui peuvent aussi aider à des *éruptions* favorables, peut-être indispensables, et qui pourroient n'attendre que ces sortes de secours pour se montrer utilement ? Les succès de quelques *éruptions laiteuses* sembleroient autoriser cette considération, et donner de l'espoir.

Les observations de M. *Hulme*, qui

se félicitoit de n'avoir pas vu une *fièvre milliaire* sur quatorze cents accouchées daus l'Hôpital de Londres, ne sauroient diminuer la confiance en une *éruption* qui seroit le produit des mouvemens salutaires de la nature, et non l'effet d'une irritation générale, ou d'un régime incendiaire toujours préjudiciable, lorsqu'il n'est point ordonné d'après des vues utiles ou d'après des indications que commande la nécessité.

On est trop bien prévenu dans ces derniers temps que le *régime échauffant* est dangereux et nuisible aux accouchées, sur-tout lorsqu'il est aidé de toutes les précautions jugées nécessaires pour produire des sueurs, qui doivent aider à l'évacuation de l'*humeur laiteuse*. M. *White* ne nous laisse rien ignorer sur les effets funestes de cette erreur. Ses observations portent un caractère de conviction qu'on ne peut récuser. (*Avis aux femmes enceintes.*)

Mais, parce qu'il est évidemment dangereux de faire gémir une accouchée sous le poids des couvertures, et de la retenir dans une atmosphère brûlante et imprégnée souvent de va-

peurs méphitiques, doit-il s'ensuivre nécessairement qu'on doive en tout temps et en toute occasion lui faire observer le *régime rafraîchissant*, ouvrir porte et fenêtres de son appartement, afin d'obtenir le renouvellement fréquent d'un air frais, et la cessation des sueurs incommodes, et regardées toujours comme la cause des accidens graves qui se montrent?

Il n'est personne qui ne reconnoisse un excès dans l'un comme dans l'autre régime. *Ne quid nimis* doit être pour le médecin clinique une règle dont il ne peut s'écarter que dans les cas désespérés. Et dans le fait, il est assez rare que la nature refuse de s'expliquer de manière à ne point laisser le médecin dans la perplexité.

Les sueurs sont généralement utiles aux accouchées. La nature s'explique trop souvent par cette excrétion, pour qu'elle puisse être négligée ou contrariée impunément. Une assez longue expérience m'a confirmé la vérité de l'assertion de *Lamotte* : « Si je faisois » un journal de mes accouchemens » (dit ce sage et judicieux chirurgien), » plus de deux cents observations, tou- » tes différentes, sur le sujet des sueurs,

» justifieroient la nécessité où sont les » femmes qui y sont sujettes, de les » entretenir soigneusement. » (Liv. 1. obs. 93. réflex.)

Mais dans ce genre de *fièvre puerpérale*, dont aucun signe, aucun symptôme n'annoncent point un état violent ou inflammatoire, qui n'inquiète et ne fatigue que par sa lenteur, et qui ne manifeste sa fureur que dans les derniers instans de la vie, pourquoi n'emploieroit-on pas un *régime échauffant*, pourquoi ne solliciteroit-on point par des remèdes sudorifiques une évacuation qui peut donner des résultats avantageux? L'effet ne dût-il se borner qu'à contrarier le flux humoral dirigé vers les intestins, et mettre un terme à cette *diarrhée* opiniâtre, symptôme trompeur qui épuise la malade?...

Seroit-il nécessaire de provoquer le rappel des *lochies*, et employer toute espèce de fumigations, ou de pessaires, si fort en usage chez *Hyppocrate*, et chez les anciens qui l'ont imité? et dans les occasions où la matrice et le ventre semblent *passifs* et ne participer en rien à la maladie, ne pourroit-on encore, de même qu'*Hyppo-*

crate et Sydenham, faire usage de divers *emménagogues*, même les plus actifs, pour exciter les organes à cette excrétion ? « Nous ne pouvons cepen-
» pendant pas nier, ainsi que M.
» *Chambon de montaux* observe judi-
» cieusement, que ces médicamens
» généralement adoptés dans le cas
» où la suppression des lochies étoit
» récente, n'aient dû produire des
» effets heureux, puisque tous les mé-
» decins y avoient recours. Mais ils
» ne nous ont pas appris quelles
» étoient les circonstances qui les dé-
» terminoient à les employer. » (Mal. des fem. 2e. part. chap. 3.)

Souvenons-nous toujours de l'avertissement de notre maître : *Nisi enim à lochiis mulier repurgetur, magno morbo corripietur, vitæque periculum incurret, nisi citò curetur, et aliquis convenientem ipsi purgationem promoveat.* (Hypp. de nat. pueri.)

Le retour du *lait* aux mamelles, que l'on a vu constamment si avantageux, ne devroit-il pas être provoqué, soit par une succion répétée ou forcée, comme M. *Doublet* l'a fait pratiquer avec succès, ou par l'application des vésicatoires, mieux encore

des ventouses sur des parties dans lesquelles on ne remarque plus aucune action ? Pourquoi négliger la ressource des médecins du *Japon*, qui, au rapport de *Kæmpfer*, « ordonnent de brû-
» ler cinq cônes du *moxa* justement
» entre les deux mamelles, dans le
» défaut de lait aux nourrices ? » (*Hist. du Japon*, *tome* 2.)

Les *vésicatoires*, qui ont été employés inutilement, la maladie étant déjà bien avancée, deviendroient peut-être bien utiles, même nécessaires au commencement ou dès l'invasion, soit comme un excitatif de la *fièvre*, soit comme attractif pour déterminer un *dépôt* heureux. Dans ce genre particulier de *fièvre*, la peau n'avoit presque aucune action ; on connoît cependant son influence dans l'économie animale, et l'utilité de ses diverses espèces d'excrétions dans les maladies ; et puisque le mouvement fébrile est insuffisant, on peut donc tenter toute sorte de moyens pour exciter cet organe ; les frictions sèches aromatiques, plus encore l'*urtication*, ne pourroient-elles fournir un moyen avantageux ?

Mais la *saignée* ? Oui, la saignée

peut trouver encore ici sa place; quelles que puissent être les réclamations sur le danger de ce remède. Les craintes de *Sydenham*, d'après l'observation qu'il rapporte (*Diss. ep. de hist. affect.*), et qui ne peut servir d'aucune preuve, les recommandations de *Boerrhave* (aph. 1332.-33.), qu'on doit regarder comme théoriques, les sollicitudes de M. *Doublet* sur la distinction de la *fièvre puerpérale inflammatoire* d'avec celle du même genre, mais putride, pour l'application de ce secours, ne sauroient former une autorité à son exclusion.

Pourquoi la saignée ne deviendroit-elle un secours nécessaire, même indispensable, chez des sujets robustes, pleins de sang et de sucs, tels enfin que dans la dernière observation citée, sur-tout lorsqu'un accouchement n'a point été accompagné de perte de sang considérable, et que les lochies ont été insuffisantes ou supprimées ?... Examinons une observation de *Van-Swieten*, imbu encore des principes théoriques de son maître.

« Une jeune femme d'un tempérament sanguin, accoucha très-heureusement pour la première fois. La nuit

suivante, elle eut quelques coliques, suivies de l'excrétion de quelques grumeaux de sang, dont elle se trouva soulagée. On lui avoit donné d'une mixture composée d'yeux d'écrevisses, de sirop de pavot, d'eau de mélisse et de cannelle, avec la teinture de succin. Elle réussit à donner à teter à son enfant : mais dans l'après-midi la douleur au ventre se fit ressentir vivement, et la fièvre continue se développa. L'usage de la mixture fut continué; on ajouta une crême d'avoine avec le sirop de pavot, et des fomentations sur le ventre avec un mélange d'eau de savon et de lait.

» Le jour suivant, la nuit fut inquiète, les coliques plus vives; la fièvre étoit aiguë, les lochies supprimées, les urines troubles, épaisses (*urina jumentorum*). Elle prit deux grains d'opium, et par-dessus un verre d'émulsion. On fit de nouvelles fomentations sur le ventre avec la décoction d'althæa, de mauve, d'armoise, et de bouillon-blanc, mêlée avec le lait et le savon. Il y eut peu de soulagement dans l'après-midi; les urines étoient les mêmes; les lochies reparurent, mais un peu sanglantes.

» La nuit fut moins fatigante, la fièvre un peu moindre; mais nulle apparition de lochies, et la douleur au ventre se renouveloit vivement par intervalle. On lui fit prendre d'une poudre composée de laudanum, d'yeux d'écrevisses, de succin préparé, de contrayerva, et d'huile de canelle. On continua l'usage de la crême d'avcine, de l'émulsion, et des fomentations.

» Vers midi la poitrine parut affectée, la respiration devint plus difficile, la colique moindre, mais sans retour des lochies. Un emplâtre de galbanum fut appliqué à la plante des pieds: on employa le kermès minéral. Tous les accidens augmentèrent, principalement l'embarras de la poitrine; la malade périt la nuit suivante. » (*Const. et morb. ann.* 1740.)

Personne ne doutera, je pense, de l'utilité de la saignée, dans des cas analogues. Les signes que l'on voudroit retirer du *pouls* pour une détermination quelconque, seroient gratuits et n'aboutiroient à rien; puisque, dans nombre de circonstances à peu-près pareilles, le peu de force du pouls, ou son état apparent de foiblesse, ne peut en imposer qu'au défaut de réflexion

ou d'expérience. Il est bien à remarquer que *Van-Swieten* n'en fait aucune mention dans cette observation.

Ne sommes-nous pas encore assez avertis par les observations de *Sthal*? *Iterùm autem hoc dico, et experientiam quotidianam cito, quòd defectus lochiorum, quando non æquè à vehemente concitatione concurrente pendet, sed simpliciùs ab insignis abundantiæ suffarctu, spissitudinis autem simul qualicumque concursu, habeat propriè consecutiones illas maximè mitiores, neque tam præceps sit, tanquam sponte suâ, in graviores illas modò dictas consecutiones.* (*Pathol. spec. sect.* I.)

Ne seroit-on point autorisé à croire que la saignée pourroit être utile, même nécessaire, dans certaines occasions où l'on se verroit forcé à employer une methode active, et de laquelle on auroit à craindre des accidens, dont par ce moyen on préviendroit avantageusement les effets très-inquiétans, et fort étrangers à la cause principale ? ...

Cependant, avant de prendre aucune détermination, il seroit très-expédient d'être fixé sur l'espèce de terminaison propre à ce genre de *fiè-*

vre. Il faudroit savoir si un traitement méthodique quelconque ne dérangera point les mouvemens de la nature, qui, dans certaines circonstances, dans diverses constitutions, et peut-être particulièrement dans cette *fièvre*, veut être seule chargée de ce travail, qu'elle veut seule entreprendre et compléter. Il faut avouer qu'il est bien difficile de se décider à une simple et oisive expectation dans une maladie dont l'issue est aussi douteuse et aussi menaçante. Aurons-nous bien la force de nous conformer à la conduite et à la résolution de *Sydenham* en pareille occasion?

Et si fas mihi sit, liberè quæ sentio effari, jam diù in ea hæresi fui, ut arbitrarer me, non tantùm in dictis puerperarum morbis, sed etiam in acutis omnibus ubi curationem ab hac illave quâ uti placet methodo certo insecuturam polliceri nequeam, et viri et medici boni probique pulchrè defungi munere, quoties nihil omninò tento, modò ægrum invisens illum non se pejus habere hac die quàm heri habuit, comperiam, nec cras habiturum quàm hodiè, conjecturâ assequi possum...... Quamvis enim impræsentiarùm nullum

vel incipientis convalescentiæ signum manifestum se prodat, certissimus tamen sum, morbi acuti cujuslibet naturam non ferre ut quis eo semper laboret.... Quod quidem uti de acutorum plerisque verè affirmatur, ità præcipuè de puerperarum morbis, quibus error vel leviusculus fatalis esse possit..... (Diss. epist. de hist. affec.)

C'est un degré de courage et d'expérience qui n'appartient qu'aux *Grands Maîtres de l'Art*, quà bon droit on admire, mais que le défaut de connoissances et le manque d'osbservations, en nous rendant pusillanimes et trop confians en nos remèdes, nous empêchent de suivre et d'imiter. C'est à eux à nous instruire; ils sont coupables de nous laisser dans la perplexité et dans l'erreur..... *In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.* (Hor.)

FIN.

TABLE

DES ARTICLES.

Gilded/Norman
Hicke, p. 49

